U d'/of OTTAWA
39003003525176

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/discoursetcon00chap

DISCOURS

ET

CONFÉRENCES

DISCOURS

ET

CONFÉRENCES

PAR

THOMAS CHAPAIS

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

QUÉBEC
IMPRIMERIE DE L.-J. DEMERS & FRÈRE
30, rue de la Fabrique, 30

1897

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada concernant la propriété littéraire, en l'année mil huit cent quatre-vingt-dix-sept, par l'honorable THOMAS CHAPAIS, au ministère de l'Agriculture et des statistiques, à Ottawa.

FC
176
.C47
1897

AVANT-PROPOS

Ce n'est pas sans hésitation que je publie ce volume. Il est tout entier composé de conférences et de discours, prononcés ou lus en diverses circonstances, et plus d'un lecteur se demandera peut-être, après les avoir parcourus, si l'auteur n'a pas fait preuve d'un amour-propre bien peu éclairé en tentant de les arracher à l'oubli. Mon excuse auprès de ceux qui me feront, en pensée du moins, cette juste critique, sera l'intérêt intrinsèque de quelques-uns des sujets que j'ai traités. Lorsqu'on parle de la patrie, de ses épreuves, de

ses gloires, des enseignements qui se dégagent de ses annales, lorsqu'on s'efforce de mettre en lumière de grandes figures historiques, lorsqu'on essaie d'entraîner les intelligences au culte du vrai dans l'histoire et du beau dans les lettres, quelle que soit l'inhabileté de la plume ou l'insuffisance de la parole, il me semble qu'on ne fait pas œuvre entièrement inutile.

C'est ce sentiment qui m'a déterminé à réunir ici ces pages oratoires. Je ne me fais pas illusion sur leur valeur artistique ; mais je réclame pour elles le mérite de l'inspiration, qui, Dieu merci, est uniquement puisée aux sources chrétiennes et nationales.

THOMAS CHAPAIS.

Québec, novembre 1897.

DISCOURS

ET

CONFÉRENCES

LA

NATIONALITÉ CANADIENNE-FRANÇAISE

CONFÉRENCE

PRONONCÉE AU CERCLE CATHOLIQUE DE QUÉBEC,
LE 30 MARS 1880

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESSIEURS,

Un écrivain célèbre a dit : Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire ! Cette parole peut être vraie si l'on veut parler de ce bonheur négatif et vulgaire qui consiste à ne pas aimer pour ne pas souffrir, à ne pas espérer pour n'être pas désabusé, à ne pas croire pour n'être pas trompé, et dont l'idéal serait de ne pas vivre pour ne pas mourir.

Mais, Dieu merci, ce n'est pas sous cet aspect que nous envisageons les choses. Les peuples qui n'ont pas d'histoire, ce sont les peuples qui n'ont pas vécu. Heureux donc, dirons-nous, heureux les peuples qui ont une histoire, lorsque la vie nationale qu'elle raconte est une belle et noble vie, faite de grandes actions, de dévouements admirables, de luttes généreuses, de glorieux souvenirs ! A ce point de vue plus élevé, nous sommes un peuple heureux ; car nous avons une histoire féconde en sacrifices et en éclatants faits d'armes, où la vérité prend les proportions de la fable, où le réel coudoie le merveilleux,—histoire héroïque, originale, mouvementée, dramatique, palpitante d'intérêt. N'est-ce pas que nous avons raison d'en être fiers? Eh bien, cette histoire nous ne la savons pas assez. Cette mine d'une richesse incalculable, nous l'exploitons à peine ; nous puisons trop rarement à cette source qu'on ne saurait tarir. Et c'est ainsi que nous perdons une foule de leçons pratiques et d'enseignements précieux.

Je voudrais ce soir, Messieurs, tirer parti de ces enseignements et de ces leçons pour étudier avec vous, pendant quelques instants, nos traditions, notre situation et nos destinées comme peuple. C'est un sujet bien vaste ; aussi je compte avant tout sur votre bienveillance, et, pour ne pas faire fausse route, je veux m'inspirer de cette philosophie de l'histoire qui nous enseigne le passé, qui nous explique le présent, qui nous prophétise l'avenir.

I

Le passé : pour une certaine classe d'hommes, ce mot semble être synonyme de ténèbres et d'ignorance. Ils ont un mépris superbe pour tout ce qui avait cessé d'exister cinquante ans avant que l'aurore de la raison apparût à leur intelligence.

" Le passé, s'écrient-ils, c'est la nuit, c'est le fanatisme, c'est la tyrannie, c'est la superstition, c'est la barbarie. Pourquoi évoquer devant nous le spectre de ces époques ténébreuses où le moine était roi, où régnait l'intolérance, où l'asservissement des peuples ne le cédait qu'à la corruption dorée des grands ? Peut-être les institutions et le droit public de ce temps étaient-ils alors en harmonie avec le tempérament des nations. Mais le monde a marché ; des besoins nouveaux se sont révélés, des générations nouvelles ont surgi. Tout cet édifice vermoulu est tombé en poudre sous le souffle de l'esprit moderne. Qu'avons-nous maintenant à faire de la vieille science, de la vieille doctrine, de la vieille sagesse ? A quoi bon sonder les abîmes des siècles écoulés, lorsque s'étend devant nos pas le vaste champ de l'avenir ? Ah ! c'est pour entendre la voix auguste des traditions séculaires, nous disent les apôtres de l'autorité. Mais, de grâce, qu'est-ce que la tradition ? si ce n'est la routine, si ce n'est une lourde chaîne avec laquelle le passé, sortant de son domaine, veut arrêter dans son essor le libre génie du présent." Voilà la thèse que soutiennent, de nos jours, un si grand nombre

de publicistes et d'hommes d'Etat : incompatibilité de la tradition et du progrès. Ils ne comprennent pas que le progrès ne consiste pas essentiellement dans le changement et dans la nouveauté.

Suivant la parole d'un grand orateur catholique, tout ce qui est nouveau n'est pas progressif et tout ce qui est changement n'est pas amélioration. Le progrès n'est pas le renversement, c'est le perfectionnement de ce qui existe. Que deviendrait un peuple chez qui il serait interdit à chaque génération de léguer son expérience et le résultat de ses travaux à la génération suivante ?

N'est-il pas évident qu'un tel peuple serait fatalement condamné à une enfance perpétuelle ? C'est en étudiant l'histoire de sa formation, de ses développements, de sa croissance, de ses luttes, de ses victoires, de ses désastres, de ses fautes même, qu'une nation peut parvenir à la vraie sagesse politique. Parce que le passé peut avoir connu des abus, des erreurs, des crimes, faut-il le bannir tout entier du présent ? Faut-il confondre dans la même exécration ou dans le même oubli Constantin et Dioclétien, saint Augustin et Pélage, Charlemagne et Mahomet, Innocent III et Frédéric II, les splendeurs chrétiennes du moyen âge avec les ombres barbares de cette époque tant calomniée ? Faut-il méconnaître la grandeur du XVIIe siècle parce qu'il y a des taches au soleil de Louis XIV ? Et devons-nous ignorer ce chef-d'œuvre qu'on appelle le discours sur l'histoire universelle, parce que Machiavel a écrit le livre du Prince ? La seule énonciation de cette doctrine des

rationalistes en histoire suffit pour en faire toucher du doigt l'absurdité. Nous pouvons la laisser aux radicaux de la République française, qui n'admettent pas le progrès et la raison au delà de 1789 et qui ne connaissent d'autre *credo* que la déclaration des droits de l'homme. Nous qui sommes catholiques, nous acceptons les enseignements de l'autorité légitime, que ce soit l'autorité religieuse ou l'autorité historique.

Jetons donc un coup d'œil sur notre passé, et soyons sûrs d'avance qu'il n'est pas de ceux dont on doive rougir.

D'abord, quelles sont nos origines ? C'était au XVIe siècle. Un moine apostat venait de déchirer la robe immaculée de l'Eglise, sa mère, qui l'avait baptisé dans sa foi et nourri de sa parole. Son orgueil avait déchaîné sur le monde une tempête effroyable. Une foule d'intelligences perverses et de cœurs corrompus avaient répondu à son appel, pour propager par le glaive ou par la torche la doctrine désastreuse à laquelle il avait donné le nom fastueux de Réforme. Comme une superbe tour battue par les vagues en courroux, l'édifice antique de la catholicité était assailli avec une rage et une fureur incroyables. Mais l'Eglise ne redoutait rien. Elle avait pour elle une promesse immortelle, et, calme en son espérance et en sa vitalité surnaturelle, elle attendait la fin. Or voici ce qui arriva. Un jour, au milieu de ce déchaînement de toutes les haines et de tous les désordres, trois petits vaisseaux montés par quelques marins sous le commandement d'un

homme doué d'une âme généreuse, déployant leurs voiles à la brise du ciel, s'éloignèrent de cette terre d'Europe, où l'orgueil de l'esprit et la corruption du cœur préparaient de si formidables catastrophes. Une parole chrétienne et royale les avait envoyés, une main sacerdotale les avait bénis, et ils allaient vers une terre barbare où ils devaient être les messagers de la foi et de la civilisation. Le souffle de Dieu les poussa ; au bout de quelques semaines, ils abordèrent à une plage inconnue où se trouvait une bourgade indienne, et leur chef y planta une croix. Cette plage, c'était la plage de Gaspé, c'est-à-dire c'était le Canada ; ces hommes, c'étaient des Français, nos pères ; ce chef, c'était Jacques Cartier. Jacques Cartier, prenant possession du sol au nom de son souverain en y plantant une croix, c'était la France monarchique et chrétienne, c'était la race française elle-même, qui, à la face du ciel, devant ce peuple enfant, en présence de cette nature superbe où la grandeur de Dieu éclatait dans ses œuvres, jurait de sauver ces âmes idolâtres, de civiliser ces tribus indiennes, de christianiser cette terre nouvelle, de combattre la force inique, d'être enfin, sur ce continent encore vierge, pionnier, apôtre et soldat.

Cette première scène de notre histoire suffit à elle seule pour nous faire connaître de qui nous descendons et quel est le sang qui coule dans nos veines. Parce que c'était une colonie catholique, une colonie missionnaire que l'on voulait fonder ici, on n'y envoya comme émigrants que des hommes choisis

et des femmes d'un caractère au-dessus de tout reproche. " La population qui émigra au Canada, " dit M. Rameau, n'a point eu pour origine, comme " plusieurs ont pu le penser, quelques aventuriers, " quelques hommes de hasard, quelques individus " déclassés et enrôlés par l'Etat. Ce fut l'immigra- " tion réelle d'un élément intégral de la nation " française, paysans, soldats, bourgeois et seigneurs ; " une colonie, dans le sens romain du mot, qui a " importé la patrie tout entière avec elle. Le fond " de ce peuple, c'est un véritable démembrement de " la souche de nos paysans français ; leurs familles, " cherchées et groupées avec un soin particulier, " ont transporté avec elles les mœurs, les habitudes, " les locutions de leurs cantons paternels, au point " d'étonner encore aujourd'hui le voyageur fran- " çais ; ce sont aussi des soldats licenciés s'établis- " sant sur le sol, officiers en tête, sous la protection " du drapeau : voilà les principes essentiels et origi- " naires de la population canadienne[23]. Et ces familles dont parle M. Rameau, ces familles cherchées et groupées avec tant de soin, où allait-on les prendre ? Dans les provinces les plus morales, les plus laborieuses et les plus religieuses de l'ancienne France : le Perche, l'Anjou, le Poitou, la Saintonge, la Normandie et la Bretagne. Un grand nombre de ces immigrants étaient choisis et amenés ici par de saints prêtres ou de pieux laïques animés des plus pures inspirations de la religion et du dévouement. Je ne puis résister au plaisir de citer encore une fois M. Rameau. " Ils ne promettaient, dit-il,

" ni succès, ni dividendes, pas même les satisfactions
" de l'amour-propre; ils montraient un devoir à
" remplir, des contrariétés, des pertes à subir peut-
" être, mais aussi de saintes et justes idées à mettre
" en œuvre, et puis au bout, contentement d'esprit
" et de cœur devant Dieu et devant les hommes.
" C'est ainsi que l'on accomplit des grandes œuvres :
" aussi dans ce siècle qui ne faisait rien, ces gens
" firent quelque chose ; et tandis que la Société com-
" merciale du Canada agonisait impuissante, ces
" pauvres dévôts fondèrent des villes et une nation ".
Qu'ai-je besoin, d'ailleurs, d'accumuler les citations ? Malgré les calomnies et les déclamations de quelques historiens fanatiques, l'histoire a prononcé sur ce sujet son jugement impartial. Notre origine est exempte de souillure, la source d'où s'est épanchée notre vie nationale est une source limpide, et le sang qui coule dans nos veines est le plus pur sang de cette France catholique que nous avons tant aimée et qui fut si longtemps la première nation du monde. A nous de justifier et de confirmer une fois de plus le proverbe qui dit : bon sang ne peut mentir.

Telle fut notre naissance, telles sont nos origines. Le berceau était modeste, et, quoique l'enfant fût de haute race, il n'était pas né vigoureux. La mère-patrie ne se montra pas assez attentive à ce rejeton débile qui languissait de ce côté-ci de l'Océan, et ferma trop souvent l'oreille à ses vagissements, à ses demandes, à ses plaintes. Cependant, malgré tout, le Canada, fils de la France, grandit au milieu des épreuves et des dangers de toutes sortes dont il

était entouré. Mais il lui fallut livrer de longs et pénibles combats, avant de parvenir à conquérir sa place au soleil des nations.

Je ne sais si je me trompe, Messieurs, mais il me semble que toute l'histoire de notre passé peut se résumer en quatre grandes luttes que nous avons dû livrer successivement, et qui ont été comme autant d'étapes vers notre état présent ; quatre luttes où se manifestent dans la lumière des faits, notre caractère, nos tendances, notre tempérament, notre vocation. La première de ces luttes fut la lutte de la civilisation contre la barbarie.

Nos pères devaient avant tout opérer le rachat des races indigènes, en les civilisant et en leur faisant adorer le Christ. Mais pour toute rédemption il faut une victime, il faut du sang, il faut des larmes, il faut le sacrifice librement accepté ; il faut l'immolation de l'homme pour que l'homme soit sauvé. Cette grande loi a été manifestée au monde dans l'Incarnation du Verbe, où Dieu revêtit la nature humaine pour que les souffrances et les mérites de l'Homme, devenus infinis parce qu'ils étaient en même temps les souffrances et les mérites du Dieu, pussent racheter l'humanité. Comme le Christ s'est immolé, il faut que l'homme s'immole. Et c'est la gloire de l'humanité chrétienne de pouvoir entrer en communauté, par le sang et les larmes, avec son type immortel qui est l'Homme-Dieu. Cette loi de l'ordre spirituel n'est pas moins vraie dans l'ordre temporel. Toutes les grandes œuvres qui ravissent l'admiration du monde sont

nées dans le sacrifice, et c'est le propre des conceptions du génie de l'homme d'être enfantées dans la souffrance.

Nos ancêtres, qui voulaient racheter les peuplades indigènes et fonder dans ce nouveau monde une nation civilisée, ne pouvaient se soustraire à cette loi, et ils avaient l'âme assez haute pour en comprendre la grandeur. Ils acceptèrent généreusement la lutte telle qu'elle s'offrait à eux. Pendant que sur la terre de France d'autres se disputaient la gloire, les honneurs, la fortune, qu'on y devenait comte, duc, maréchal, et que le clergé et l'Eglise, après les désastres de la Réforme, jouissaient d'une paix et d'une tranquillité relative, ici on défrichait, on évangélisait, on mourait en silence.

Des hommes dont la légitime ambition aurait pu prétendre à tout, des prêtres pleins de science et de vertu, s'ensevelirent au milieu de nos forêts vierges, combattirent la barbarie sur les bords du grand fleuve, rendirent le sol fécond, peuplèrent les solitudes, fertilisèrent de leurs sueurs et de leur sang cette terre qu'ils voulaient conquérir à la civilisation et à la foi ; et tout cela, sans gloire, sans faste, sans espérer d'autre récompense terrestre que la mort ou l'oubli. La mort, ils la rencontrèrent souvent et sous ses formes les plus terribles. Ils furent scalpés, brûlés vifs, torturés d'une manière atroce, ou bien s'éteignirent après une pénible carrière, minés par les souffrances et les privations. Mais l'oubli : ah ! Messieurs, c'est à vous de répondre. Ont-ils rencontré l'oubli ceux qui ont fait des premières pages

de notre histoire une véritable épopée ? Non, non, nous ne les avons pas oubliés. Nous ne vous avons pas oubliés, héros de la religion et de la patrie, dont les grandes figures nous apparaissent environnées de l'auréole du martyre et du sacrifice. Nous ne vous avons pas oublié, illustre Laval, père de l'Eglise canadienne ; nous ne vous avons pas oubliés fondateurs, colonisateurs, capitaines, Champlain, Maisonneuve, Iberville, Frontenac ; nous ne vous avons pas oubliés, généreux apôtres, Brébeuf, Jogues, DeNoue, Lalemant ; nous ne vous avons pas oubliées, nobles et saintes femmes, qui vous êtes appelées Marie de l'Incarnation et Marguerite Bourgeois ; nous ne vous avons pas oublié, illustre Dollard, qui avez fait de votre cadavre un rempart à votre pays. Vous êtes notre orgueil ; votre souvenir nous est cher ; nous vous aimons, nous vous admirons, nous vous vénérons, et tant qu'il y aura sur le sol d'Amérique des Canadiens-Français, votre nom sera glorieux et votre mémoire immortelle.

Les limites d'une conférence ne me permettent pas d'entrer dans le détail des prodiges accomplis par l'héroïsme et la foi de ces âmes d'élite. Vous savez, Messieurs, que leurs labeurs ne furent pas stériles : les Sauvages se convertirent et furent amenés à la vraie foi par la persuasion, la barbarie des Iroquois fut réprimée et châtiée, le sol produisit du blé, des villes naquirent là où il n'y avait que des bourgades, le jésuite détrôna le jongleur, le Christ triompha du Manitou, la terre eut des héros et le ciel eut des

saints. En l'année 1700, où se conclut la grande paix de Montréal, on put se flatter que la cause de la civilisation avait triomphé. Pendant quelques années, la colonie se recueillit et répara ses forces. Elle en avait besoin pour les épreuves qui allaient venir.

La seconde lutte, Messieurs, fut la lutte contre la domination britannique. Plusieurs fois déjà les Anglais avaient lancé des expéditions contre le Canada, mais ces tentatives n'étaient qu'accidentelles et ne faisaient pas partie d'un plan arrêté d'avance. La dernière guerre eut un caractère nouveau. Ce fut une guerre de conquête préparée de longue main, pour laquelle on déploya des armements formidables et l'on mit en campagne des troupes plus nombreuses, à elles seules, que la population du Canada tout entière. Pour faire face à cet immense déploiement de forces, nous avions une poignée de soldats, des miliciens mal armés arrachés aux travaux des champs, une administration infidèle, presque pas de vivres ni de munitions. Et cependant, malgré tous ces désavantages, pendant trois années nous écrasâmes les armées anglaises, nous prîmes leurs forteresses, et nous inscrivîmes dans nos annales les noms de la Monongahéla, de Carillon et de William-Henry. Mais les Anglo-Américains ne se découragèrent pas ; ils rallièrent leurs forces broyées dans trois campagnes successives, mirent en ligne de puissants renforts, et, en l'année 1759, pénétrèrent par trois points à la fois dans ce pays qui, suivant la belle expression de M. Rameau, semblait

être une forteresse vivante où chaque homme était un soldat. Le Canada abandonné par la France ne s'abandonna point lui-même, et fit une résistance héroïque. Tous les Canadiens de 12 à 60 ans s'enrôlèrent sous les drapeaux. Que pouvait cependant la valeur contre le flot sans cesse grossissant des légions ennemies ?

Dix-huit vaisseaux de ligne, dix-huit frégates et trente mille hommes furent envoyés contre Québec, sous le commandement de Wolfe, jeune général plein d'ambitieuses espérances. Il se fit battre à Montmorency ; mais à la fatale journée des Plaines d'Abraham, Montcalm à son tour fut vaincu et resta enseveli dans sa défaite comme Wolfe au sein de son triomphe. Québec capitula et vit flotter sur ses murs le drapeau britannique. La fortune eut cependant en notre faveur un retour suprême.

Lévis gagna sur Murray la bataille de Sainte-Foye l'année suivante. Hélas ! ce fut le dernier sourire de la victoire. De nouveaux renforts arrivèrent aux Anglais ; ils inondèrent le pays de leurs bataillons innombrables, et les débris de notre armée renfermés à Montréal, durent subir la capitulation de 1760. Nous étions donc écrasés sous le nombre ; mais de quel côté étaient la gloire et l'héroïsme, l'histoire le dira ; de même qu'elle dira que les vaincus arrachèrent aux vainqueurs ces garanties précieuses grâce auxquelles nous jouissons aujourd'hui de plus de liberté religieuse que les catholiques de France. Ne l'oublions pas, Messieurs, et souvenons-nous aussi que

le traité de Versailles a fait de nous un peuple cédé, et non pas un peuple conquis.

Toutefois, nonobstant notre héroïsme et les garanties obtenues, nous n'en étions pas moins passés sous la domination anglaise, et une troisième lutte devait nécessairement commencer pour nous. Nous avions fait reculer le flot de la barbarie, nous avions triomphé sur les champs de bataille : qu'allions-nous devenir en face des épreuves et des persécutions politiques ? Notre noblesse, nos fonctionnaires, nos négociants, nos lettrés, presque tous ceux qui avaient un nom, de l'influence, du prestige, de la culture d'esprit, étaient retournés vers les rivages de la vieille patrie. La guerre avait ruiné le pays, toutes nos forces vives s'y étaient épuisées. Les terres étaient devenues incultes, les combats avaient décimé notre population virile ; nous restions sans direction, sans unité, sans instruction, sans capitaux, en face d'un pouvoir militaire, d'une bureaucratie haineuse, d'une administration aux tendances envahissantes et autocratiques. Encore une fois, qu'allions-nous devenir ? Allions-nous entrer dans la voie douloureuse suivie par l'Irlande et la Pologne ; allions-nous comme elles voir arriver pour nous la phase de l'agonie politique ; ou bien nous verrait-on lâchement abdiquer, oublier nos traditions, faire taire en nous la voix du sang, et nous endormir dans une paix honteuse, entre les bras de l'indifférentisme national ? Non, Messieurs, grâce à Dieu, tel ne fut pas notre sort. Le courage de nos pères ne faiblit pas au milieu de ce grand désastre, de cette déroute générale de la race frau-

çaise en Amérique. Le drapeau fleurdelisé était parti, mais la croix était restée, et la croix c'est la force, c'est la victoire : *In hoc signo vinces.* Elle brillait au front de nos églises ; nos ancêtres se groupèrent autour d'elle. Fermant l'oreille aux promesses comme aux menaces, ils se ramassèrent sur eux-mêmes pour réparer leurs forces ; ils retournèrent à la charrue qu'ils avaient laissée pour la carabine ; ils prièrent, ils espérèrent, ils se souvinrent, et opposèrent une masse impénétrable à toutes les tentatives d'anglicisation. Puis, lorsque la nationalité canadienne-française eut guéri ses blessures, lorsque, sous le souffle du clergé, les collèges et les écoles, comme autant de citadelles, se furent multipliés sur la surface de notre pays, lorsque des générations nouvelles se furent formées aux combats de la plume et de la parole, nous prîmes tout à coup l'offensive. Les parlements retentirent de l'éloquence enflammée de nos orateurs, nos publicistes exposèrent au grand jour les plaies de l'oligarchie régnante, et livrèrent en pâture à l'indignation populaire des abus et des iniquités qui firent pâlir les oppresseurs. La lutte fut longue et acharnée, les échos de Westminster en retentirent ; on vit même éclater au milieu de nous la guerre civile avec son triste cortège d'excès, de fureurs et de vengeances. Mais enfin le moment du triomphe arriva. Un jour, le soleil radieux de la liberté se leva sur nos têtes ; la nationalité canadienne-française avait conquis le droit de se gouverner elle-même, et, après trois quarts de siècle de combat, on vit à la tête du gouvernement de ce pays

un premier ministre canadien-français, sir Hippolyte Lafontaine.

Cette grande victoire, Messieurs, avait été précédée d'une autre. En même temps que nous combattions les empiètements de l'oligarchie britannique, nous eûmes à soutenir une épreuve peut-être plus dangereuse que toutes celles que nous avions subies jusque-là. Les colonies de la Nouvelle-Angleterre rejetèrent le joug de la métropole, se constituèrent en république, et, voulant nous associer à leurs nouvelles destinées, s'en vinrent nous tendre la main, et nous solliciter d'entrer avec elles dans le mouvement libérateur qui devait les conduire à l'idéal de l'état démocratique. La tentation était grande ; il s'agissait de rompre le lien qui nous unissait à un pouvoir despotique, de voir cesser cette politique de violence et d'exclusion dont nous étions l'objet, de rendre à l'Angleterre quelques-uns des maux qu'elle nous avait infligés ; on nous promettait les garanties les plus étendues ; et enfin, dernière et bien puissante séduction, le drapeau blanc de Carillon et de Sainte-Foye, flottait à côté de l'étendard étoilé ; Lafayette et Rochambeau fraternisaient avec Washington, et nous pouvions croire qu'en prêtant main-forte aux Américains, nous combattions pour la France. Le moment était solennel ; nous avions entre nos mains nos propres destinées. Acceptions-nous le pacte que nous proposaient les Etats-Unis, le Canada allait se noyer au milieu de la démocratie américaine ; demeurions-nous loyaux, la conquête du pays devenait impossible et nous restions sous le

pouvoir monarchique de l'Angleterre. Cependant le Canada hésita. Mais bientôt la voix de la tradition se fit entendre ; le clergé parla et nous signala le danger. Les habitants des Etats-Unis étaient nos ennemis séculaires ; c'étaient eux qui avaient fait preuve du plus grand acharnement dans la lutte contre le Canada ; ils s'étaient montrés plus fanatiques et plus intolérants que les Anglais eux-mêmes, et leur avaient reproché, après la conquête, les concessions que ceux-ci nous avaient faites. En nous alliant au Congrès, nous nous perdions au milieu des treize Etats confédérés ; en restant sujets britanniques, nous conservions l'avantage du nombre et de la cohésion. Enfin notre tempérament social était monarchique, et nous ne comprenions pas cette langue nouvelle où l'on ne nous parlait que de droit et de liberté sans nous dire un mot du devoir et de l'autorité. Aussi l'instinct national l'emporta. Nous nous montrâmes fidèles au serment de notre allégeance. Un grand nombre de Canadiens prirent les armes pour repousser les envahisseurs, et, dans la nuit célèbre du 31 décembre 1775, sous les murs de Québec assiégé, nous fîmes essuyer aux soldats du Congrès une sanglante défaite qui conserva à l'Angleterre une de ses plus belles colonies. Plus tard, Messieurs, les Etats-Unis voulurent encore une fois nous conquérir et nous gagner à leur cause. Mais ils reçurent le même accueil, et la journée de Châteauguay leur prouva que nous étions bien de la race des soldats qui les avaient battus à Carillon. Cette fermeté et cette énergie que nous opposâmes alors aux Améri-

cains, furent pour nous un immense bonheur ; car, si nous avions succombé, si nous étions devenus un des états de la grande République, nous ne serions peut-être plus qu'à demi français et catholiques, et nous aurions certainement donné au monde une seconde édition de l'histoire louisianaise.

Nous connaissons maintenant les quatre grandes luttes où se résume toute notre histoire : lutte contre la barbarie, lutte contre la conquête anglaise, lutte contre la persécution politique, lutte contre l'esprit démagogique et l'invasion américaine. Chacune d'elles nous donne un enseignement, et nous apprend quel a été le caractère du peuple canadien dans le passé. Nous avons été un peuple missionnaire et civilisateur, un peuple courageux et passionné pour son indépendance, un peuple jaloux de conserver sa foi, sa langue et ses institutions, un peuple loyal et fidèle à ses traditions. Voilà ce que nous avons été dans le passé.

Que sommes-nous maintenant ? Sommes-nous les défenseurs ou les déserteurs de la tradition nationale ; continuons-nous ou détruisons-nous l'œuvre de nos pères ; est-ce au perfectionnement ou au renversement du glorieux édifice de la vieille patrie canadienne que nous travaillons ? C'est ce que nous allons voir en étudiant notre état présent aussi rapidement que possible.

II

Je crois pouvoir affirmer, Messieurs, qu'à l'heure actuelle, le peuple canadien-français est un peuple catholique, un peuple moral, un peuple conservateur, dans le sens social du mot, un peuple autonome. Catholique et moral, parce que ses origines sont pures, et que sa jeunesse s'est écoulée, pour ainsi dire, sous la tutelle de l'Eglise ; autonome, parce que son héroïsme dans la lutte suprême lui a valu des garanties, et que sa persévérance et ses combats contre la persécution politique lui ont valu la liberté ; conservateur enfin, parce que sa sagesse et sa loyauté l'ont préservé du contact des doctrines américaines. Nous jouissons d'institutions locales qui nous permettent de faire chez nous ce que nous entendons, et l'utopie dangereuse d'une union législative ne se réalisera que lorsque nous l'aurons voulu. Comme race, nous formons une masse compacte sur les deux rives du Saint-Laurent ; l'élément anglais que renferme cette province est presque tout entier aggloméré sur une certaine partie du territoire, et ne peut agir, par conséquent, sur l'immense majorité de notre population. L'instruction primaire n'est pas absolument ce qu'elle devrait être, mais elle se perfectionne rapidement, et surtout elle se généralise. L'éducation supérieure est très répandue, j'allais dire trop répandue, et ceci est peut-être la cause de l'encombrement des carrières dont je dirai un mot tout à l'heure. Notre clergé est pieux et

zélé ; notre épiscopat est plein de dévouement et de science. Notre littérature commence à déployer ses ailes, et, se débarrassant petit à petit des langes de sa première enfance, elle aspire à prendre son essor vers les régions idéales. L'art, c'est-à-dire le beau splendeur du vrai, tend à se produire sous ses formes diverses, et nous possédons des artistes dont le nom n'est pas inconnu aux maîtres de la vieille Europe. En un mot, nous offrons à l'observateur le spectacle d'une civilisation qui n'est pas arrivée à son épanouissement complet, tant s'en faut, mais qui grandit, qui progresse lentement et qui renferme en elle des germes précieux auxquels il ne faut que la culture intelligente et la rosée du ciel pour produire des fleurs et des fruits. Cependant, Messieurs, il y a un ver rongeur à la racine même de cette civilisation.

Il est inutile de se le dissimuler, l'esprit du siècle est au milieu de nous : et ce qui caractérise surtout notre état présent, c'est la lutte entre cet esprit nouveau, d'autant plus dangereux que nous vivons dans une société mixte, et notre tradition nationale. Tous tant que nous sommes, nous sommes plus ou moins imbus de cet esprit. Nous l'avons respiré dans l'air, car il est semblable à ces miasmes délétères, qu'on ne voit pas, et qui apportent dans nos cités les maladies contagieuses. Nous caressons tous, au fond de notre intelligence, une foule d'idées fausses que nous croyons fermement être autant de vérités incontestables, et il nous arrive tous les jours de nous trouver, soudain, en face d'un sophisme

déguisé sous la figure honnête d'un principe éminemment catholique. Notre intelligence n'a pas cette trempe vigoureuse qui fait promptement distinguer le vrai du faux. Si nous lisons quelque part, par exemple, quelque perfide calomnie contre l'Eglise, ou si nous rencontrons sur notre route quelque vieille erreur historique rééditée pour la centième fois, nous nous troublons, nous nous disons : comment cela peut-il se faire ? Ce qui nous manque évidemment, c'est d'abord une érudition sûre, et ensuite de fortes études philosophiques.

Il faut donc nous affermir de plus en plus dans notre foi, et nous livrer autant que possible à des travaux intellectuels qui puissent éclairer notre jugement et nous rendre forts contre l'esprit du siècle. Remarquez bien, Messieurs, que par ce mot : l'esprit du siècle, je n'entends pas désigner le mouvement scientifique de notre époque ; je veux parler de ces principes erronés, qui ont pris naissance en 1789 et qui forment la base du droit public d'un trop grand nombre de nations, du rationalisme, du naturalisme moderne ; quant au radicalisme, il ne vaut pas l'honneur d'être nommé. Cet esprit, Dieu merci, ne règne pas au milieu de nous, mais il cherche à s'emparer des intelligences et à triompher de la tradition, ce qui serait le plus grand malheur qui pût nous arriver. Une des formes sous lesquelles il aspire à se manifester, est l'affaiblissement du respect au sein de notre société. Le respect est une des plus grandes choses qu'il y ait au monde ; le respect de la vertu, le respect du talent, le respect de l'autorité, le res-

pect de soi-même et le respect des autres, voilà ce qui élève les individus et voilà aussi ce qui élève les nations. Nous devons donc veiller sur ce noble sentiment et prendre garde qu'il ne s'amoindrisse. Il commence à se répandre parmi nous une certaine mode qui consiste à traiter légèrement les choses les plus sérieuses, à rapetisser tout ce qui est grand, à ramener aux proportions vulgaires tout ce qui dépasse la mesure commune, à railler finement l'enthousiasme qui s'enflamme, l'admiration qui déborde, le cœur qui s'épanche, le courage religieux qui s'affirme. On trouve de bon ton un certain scepticisme mondain qui n'a rien de réel, mais qui n'en contribue pas moins à affaiblir le respect. Il y a là un danger pour l'avenir.

Une autre source de décadence, c'est la situation particulière que nous occupons à l'égard de la France, qui agit sur nous si puissamment par sa littérature et par sa presse. En effet, héritiers de la langue et du sang français, nous avons des aspirations qu'il nous est impossible de satisfaire. Nous avons la chaleur, l'enthousiasme, le goût littéraire et artistique des Français d'Europe, et nous ne pouvons pas comme eux donner carrière à ces facultés brillantes, mais dangereuses. Notre civilisation ne correspond pas à nos désirs, à la perception vague que nous avons des splendeurs de l'intelligence et des arts qui font la gloire de la France moderne. Alors, impuissants à jouir ici des merveilles dont nous rêvons, nous nous élançons, à travers l'Océan, vers le théâtre même de cette civilisation supérieure

où le génie de l'homme rivalise avec la nature, où la nature inspire et élève le génie de l'homme. Nous nous précipitons, sans assez de discernement, au-devant de tout ce qui peut nous apporter un reflet de ces splendeurs, un écho de ces harmonies. Et, laissant de côté les fortes études, les maîtres de la pensée et du style, les chefs-d'œuvre immortels que nous ont légués les siècles, nous dévorons avec avidité cette littérature facile, ces romans dangereux, ces ouvrages sans grandeur et sans substance que nous expédient des romanciers frivoles, des feuilletonnistes à tant la ligne, et des publicistes sans doctrine. Il n'est pas étonnant après cela que le sens moral se pervertisse, que le jugement se fausse, que la volonté s'énerve. Heureusement le remède est à côté du mal ; nous recevons d'outre-mer des livres catholiques, des journaux catholiques ; c'est là qu'il faut puiser les renseignements indispensables à un homme instruit qui veut connaître son temps.

Enfin, Messieurs, pour en finir avec les ombres du tableau, nous avons cette plaie vive de l'encombrement des carrières, surtout des carrières libérales. Il grossit tous les jours le flot des jeunes gens intelligents, nourris de grec et de latin, saturés de littérature et de rhétorique, bacheliers en droit ou en médecine, qui, au sortir de nos collèges et de nos universités, au lieu du gracieux fantôme de la gloire et de la fortune qu'ils ont tant de fois entrevu dans leurs rêves de vingt ans, voient se dresser devant eux le spectre hideux de la misère et de

l'obscurité. Ils s'épuisent en efforts infructueux, ils gémissent sur leurs illusions perdues ; l'espace leur manque ; la concurrence les tue ; le nombre les écrase. Durant cette lutte stérile, ils s'aigrissent contre cette société qui ne leur donne pas ce qu'ils lui demandent ; et souvent, dans des intelligences faites pour le vrai surgissent de formidables sophismes, dans des cœurs faits pour le bien s'amasse la lave brûlante des passions socialistes. Un tel état de choses constitue un péril social qu'il faut de toute nécessité conjurer, en ouvrant de nouvelles issues, en frayant de nouvelles voies et en dirigeant, par tous les moyens, vers l'agriculture, l'industrie, la colonisation, les arts mécaniques, vers tous les champs de l'activité humaine, ces énergies qui n'aspirent qu'à l'action et qui languissent dans l'inertie.

Voilà, Messieurs, nos principales sources de faiblesse dans le présent : l'esprit moderne, l'affaiblissement du respect, l'action de la littérature et de la presse incrédule qui nous viennent d'Europe, l'encombrement des carrières. Mais nous ne devons pas nous en effrayer. A l'encombrement des carrières, nous devons opposer les académies spéciales, les écoles d'agriculture, les écoles polytechniques, les écoles industrielles qui se chargeront de détourner, comme je l'ai dit plus haut, le flot qui menace d'envahir les carrières libérales. A l'action de la littérature et de la presse incrédule, nous avons la ressource de substituer l'action de la littérature et de la presse catholiques. Contre le souffle de l'esprit de 1789 et l'affaiblissement du respect, nous possédons, comme

toute-puissante auxiliaire, l'Eglise catholique. Certes la partie est belle si nous le voulons, et notre situation peut encore faire envie à plus d'un peuple contemporain. Nous sommes maîtres chez nous, c'est-à-dire dans la province de Québec. Nos compatriotes protestants ont assez de garanties et de privilèges, pour que l'on puisse espérer les voir vivre en harmonie avec nous. Dans les lettres et les arts nous avons une supériorité incontestable, et Québec, qui, après tout, est une ville canadienne-française, est justement surnommé l'Athènes du Canada. En dépit de toutes les tempêtes et de toutes les embûches, nous n'avons pas renié jusqu'à présent notre tradition nationale.

Nous ne connaissons pas encore ce que c'est que les nouvelles couches sociales ; nous envoyons toujours des missionnaires jusqu'aux dernières limites de ce continent ; le nombre de nos institutions de charité va sans cesse croissant ; enfin la foi catholique anime toutes les parties de notre corps social, comme la sève généreuse qui répand la vie et la force dans tous les rameaux du tronc qu'elle nourrit. D'autres peuples peuvent être plus riches, plus populeux, plus industriels, plus puissants ; ils peuvent avoir plus de navires, plus de superbes édifices, plus de manufactures, plus de canons rayés ; mais nous avons la meilleure part. Nous avons la paix sociale, nous avons l'ordre, nous avons la foi, nous avons la vraie liberté, la vraie égalité, la vraie fraternité.

III

Vous voyez, Messieurs, que, malgré certaines ombres, notre situation actuelle est de nature à rendre fier un Canadien qui aime son pays. Maintenant, nous allons faire un dernier pas, et, nous souvenant de notre passé, considérant notre présent, nous allons tâcher de découvrir ce que peut être notre avenir.

L'avenir du Canada, Messieurs, sera ce que nous le ferons. Nous tisserons nous-mêmes la trame de nos destinées : et il dépend de nous que notre pays apparaisse au monde couvert de pourpre ou de haillons, d'un manteau royal ou d'une casaque d'aventurier.

Quatre grandes questions embrassant toutes les questions secondaires, me paraissent renfermer pour nous le secret de l'avenir. Ce sont : la question religieuse, la question nationale, la question économique et la question politique.

Débarrassons-nous immédiatement de la dernière, sur laquelle je veux être bref. Je suis de ceux qui croient à la durée de la Confédération et de nos institutions politiques actuelles, quels qu'en puissent être les inconvénients et les avantages. L'Angleterre, après avoir paru dévier pendant quelque temps de sa politique traditionnelle à l'égard de ses colonies, semble y être revenue définitivement, et avec raison, car là réside le secret de sa grandeur. Les Etats-Unis ont à résoudre chez eux trop de pro-

blèmes difficiles, ils renferment dans leur sein trop de germes de discorde et de dissolution, pour pouvoir de sitôt renouveler leurs anciennes tentatives contre le Canada. D'ailleurs ils ne paraissent pas y tenir et leurs ambitions sont maintenant tournées d'un autre côté. Quant à l'annexion, Messieurs, je ne crois pas, et vous ne croyez pas non plus, j'en suis sûr, que la merveilleuse épopée canadienne doive se terminer par ce dénouement vulgaire. Je ne crois pas que la Providence nous ait préservés presque miraculeusement de l'anéantissement comme race, nous ait fait triompher des invasions armées et des épreuves politiques, pour permettre que nous perdions notre influence et notre action nationales, en allant nous engloutir au sein de la grande famille américaine, comme un grain de sable au milieu des flots de l'Océan. Ce ne peut pas être là notre vocation ; et, même au point de vue purement humain, au point de vue de l'équilibre politique du monde, il n'est pas bon que cette puissance colossale de la république voisine demeure sans contre-poids en Amérique. Nous resterons donc autonomes et sujets britanniques tant que nous ne serons pas assez forts pour vivre de notre vie propre. Mais l'union législative ?... L'union législative, Messieurs, ne pourra se faire malgré nous. Le temps n'est plus où l'on réglait les destinées du Bas-Canada sans son aveu et sans sa coopération. Soyons sûrs d'une chose : la province de Québec est une citadelle qui ne pourra succomber que par la trahison de quelqu'un de ses défenseurs, ce qui, j'en suis sûr, n'arrivera jamais.

La question économique offre plus d'intérêt immédiat. Nous ne pouvons nier qu'à l'heure actuelle nos concitoyens d'origine étrangère à la nôtre, les Anglais et les Ecossais surtout, semblent posséder plus que nous le génie de l'industrie et de la spéculation. Ils tiennent la tête du mouvement industriel et commercial en ce pays. Est-ce à dire que nous sommes une race inférieure et condamnée à dormir éternellement dans l'ornière de la routine ? Nous ne devons pas admettre cela. Rappelons-nous que nous sommes français, que la France, en même temps qu'elle produisait Bossuet, donnait naissance à Colbert, et que les merveilles de son industrie ont fait de tout temps l'admiration de l'univers.

Pourquoi serions-nous les déshérités du progrès, les frelons improductifs à qui resterait interdite l'entrée de la ruche dont nos concitoyens anglais seraient les abeilles diligentes ? Manquons-nous d'intelligence ou de vigueur ? Sommes-nous impropres au travail intellectuel qui prépare et combine, ou au travail corporel qui façonne et exécute ? Non, les causes de notre infériorité présente, ce sont d'abord les luttes pour notre existence politique, qui pendant si longtemps ont absorbé toute notre énergie, et ensuite le manque presque absolu d'un enseignement pratique spécial. Dans l'exécution des travaux, aux Etats-Unis et au Canada, c'est un fait acquis que les ouvriers canadiens sont les plus capables et les plus laborieux. Ayons donc des écoles spéciales, où les aptitudes individuelles puissent se développer

et recevoir une direction éclairée, et bientôt, au lieu d'être obligés de faire venir d'Angleterre nos ingénieurs, nous en aurons au milieu de nous qui construiront tout aussi bien nos chemins de fer et nos canaux ; au lieu d'aller chercher des industriels étrangers pour exploiter ici des richesses naturelles que nous admirons platoniquement, nous aurons enfin le spectacle rare de Canadiens-Français faisant valoir eux-mêmes les ressources de leur pays. On verra alors si notre race, même au point de vue matériel, est une race déchue.

Nous marcherons peut-être plus lentement, mais aussi plus sûrement que nos voisins dans la voie du progrès. Nos chutes d'eau, nos rivières, nos chantiers de construction, nos usines, garderont ici tous les enfants de la patrie, donneront du travail à la classe ouvrière, et favoriseront la circulation des capitaux. Nous ne devrons pas oublier, toutefois, que notre vraie mission n'est pas là, que nous avons des intérêts d'un ordre plus élevé à faire prévaloir en Amérique, et que notre but, notre fin nationale n'est pas de bâtir des manufactures ni d'inventer des machines. Nous nous souviendrons aussi que nous sommes avant tout un peuple agricole et colonisateur. Les travaux de la fabrique ne devront pas nuire aux nobles labeurs des champs, et il nous faudra nous efforcer de réaliser cette alliance féconde entre l'agriculture et l'industrie que Cobden avait en vue lorsqu'il écrivait ces mots : " Les intérêts agricoles sont ceux de toute la société, et vous ne pouvez leur

être plus préjudiciables que lorsque vous négligez les intérêts des fabricants qui consomment les produits des agriculteurs."

Cependant, Messieurs, ce serait pour nous peu de chose que d'avoir des institutions stables et de jouir d'une prospérité qui donnerait satisfaction aux intérêts matériels, si nous ne demeurions pas nous-mêmes, si nous perdions notre unité, si notre sang se transformait, et si, disant adieu à notre fierté, démentant toute notre histoire, abjurant le génie de notre race, nous ne savions pas résister à l'anglicisation Nous voici, Messieurs, en présence de ce que j'appelle la question nationale, ou, si vous l'aimez mieux, la question de savoir si nous resterons français par la langue et par le caractère, comme nous le sommes par le sang. Il y a actuellement un grand nombre de nos compatriotes qui tremblent pour l'avenir de notre nationalité, et qui se disent avec tristesse que fatalement, un jour ou l'autre, nous deviendrons complètement anglais. Cette appréhension est-elle fondée? Je ne le crois pas. Comment, le million de Canadiens-Français que renferme la province de Québec, devenir anglais dans un avenir quelconque! Mais y songe-t-on? Il faudrait pour cela que dans nos collèges les auteurs classiques fussent expliqués en anglais, et que les chefs-d'œuvre impérissables de l'éloquence et de la poésie française cessassent d'exciter l'admiration passionnée de la jeunesse studieuse. Il faudrait que Corneille et Racine, Lacordaire et Monsabré, Châteaubriand et Lamartine, devinssent des inconnus pour ceux qui viendront après nous.

Il faudrait que de génération en génération on ne se transmît plus, avec la langue, l'admiration des grands poètes, la connaissance des grands penseurs, le goût du Beau littéraire, qui font la gloire de notre ancienne mère-patrie. Il faudrait que nous n'eussions pas de littérature, pas de presse, pas de chaire, pas de tribune, et nous avons une tribune, une chaire, une presse, une littérature qui sont éminemment françaises. Il faudrait que, dans l'immense majorité de nos districts où l'élément anglais ne peut pénétrer parce qu'il n'y a pas de place pour lui, les populations sans raison et sans cause se missent à parler l'anglais qu'elles ne savent pas et qu'elles ont peu d'occasions d'apprendre. Il faudrait, ce qui est encore plus impossible, qu'à un moment donné, de Gaspé à Iberville et du Lac-Saint-Jean à l'embouchure de l'Ottawa, il se trouvât toute une génération de mères qui n'endormissent plus leurs enfants au son des chansons françaises. Or, je vous le demande, comment un pareil état de choses pourrait-il venir à se produire ?

Vous êtes des Canadiens-Français animés du plus pur patriotisme, vous parlez la langue de Racine ; eh bien, ce patriotisme, cette langue, vous les transmettrez à vos enfants. Ceux-ci, élevés par vous, instruits dans des collèges qui continueront votre œuvre, remettront à leur tour aux générations qui sortiront d'eux, le précieux dépôt qu'ils auront reçu de vous, et c'est ainsi que se continuera et se perpétuera notre tradition nationale. Mais, dira-t-on, le langage s'altère peu à peu, nous ne parlons plus

français. Si. nous parlons français. Nous faisons des anglicismes. par exemple. Nous en ferons moins désormais.

Nous ne connaissons pas toutes les ressources de ce merveilleux instrument dont ont joué avec tant de perfection ces grands maîtres, Bossuet, Corneille, Joseph de Maistre, Louis Veuillot. Mais, en dépit de tout, la langue se maintient. Et parce que ceux d'entre nous qui s'occupent des affaires publiques, les hommes de la finance, du commerce, de l'industrie, des professions libérales, en un mot nos classes supérieures doivent apprendre l'anglais et le parler lorsqu'il le faut, cela ne veut pas dire que nous courons à notre perte. Nous en serons quittes pour savoir les deux langues qui ont exercé le plus d'influence sur les destinées de l'Europe, et ce n'est pas là un si grand malheur.

D'un autre côté, notre littérature fait des progrès évidents. Nous avons des écrivains (trop rares hélas !) qui unissent l'élégance de la forme à la solidité du fond. Jamais la jeunesse n'a plus lu qu'aujourd'hui. Entrez dans la chambre de l'étudiant, vous verrez sur la table de travail, à côté de Pothier ou de Trousseau, les productions les plus remarquables de la littérature française. Tous les huit jours, le paquebot transatlantique nous apporte les journaux de Paris. Nous sifflons " l'Assommoir " de M. Zola. Nous accueillons avec enthousiasme la nouvelle du rejet de l'article 7, ce fils de l'intolérance républicaine en qui M. Jules Ferry avait mis toutes

ses complaisances.[1] En un mot, nous sommes imprégnés de l'esprit français. Et l'on voudrait que cet esprit disparût un jour, que ce mouvement s'arrêtât et que le torrent remontât vers sa source ! Impossible ; c'est il y a un siècle qu'il fallait angliciser le Canada ; aujourd'hui il est trop tard, nous sommes Français et pour toujours.

Eh bien, soit, s'écrieront peut-être quelques contradicteurs, mais n'est-il pas dangereux de recevoir ses inspirations d'un pays qui ne reconnaît pas le Christ comme son roi ? L'observation, Messieurs, n'est juste qu'à demi. Il y a actuellement deux Frances : la France radicale et la France conservatrice, la France incrédule et la France catholique, la France qui blasphème et la France qui prie. Notre France à nous, c'est la seconde. Ce n'est pas la France de Gambetta, de Clémenceau, de Jules Ferry, d'Edmond About et de Renan ; c'est la France de Mgr Pie, de Louis Veuillot, de Lucien Brun et d'Albert de Mun. Voilà notre patrie, la véritable patrie de nos intelligences, comme l'Eglise catholique est la patrie de nos âmes.

LA FRANCE

L'Eglise catholique, Messieurs, enfin nous voici de nouveau parvenus devant elle, après la course rapide que nous venons de fournir à travers les événements et les choses. Nous l'avons saluée à notre

1—En lisant ce qui précède et ce qui suit, le lecteur est prié de ne pas oublier que cette conférence était prononcée en 1880.

point de départ, nous l'avons rencontrée sur la route, nous la retrouvons encore au terme de la carrière. Quelle radieuse apparition ! quelle admirable physionomie ! quel heureux mélange de majesté et de bienveillance, de fermeté et de douceur, de justice et de charité. L'Eglise est une mère, a dit M. de Montalembert. Pour aucun peuple cette parole sublime n'est plus vraie que pour le nôtre. Notre naissance, notre éducation, notre salut dans les épreuves, nous lui devons tout. Maintenant que nous sommes parvenus à l'âge viril, trouvera-t-elle en nous des fils reconnaissants ? C'est la dernière question à laquelle nous ayons à répondre. Si nous tenons à notre autonomie, à la conservation de notre langue, à notre grandeur, à notre prospérité et à notre gloire dans l'avenir, nous devons continuer d'être avant tout un peuple croyant.

Pourquoi le monde est-il si profondément troublé aujourd'hui ? Pourquoi ces scandales de la force écrasant le droit, ces honteux triomphes du vice, ces désastres de la vertu ? Pourquoi les rois tremblent-ils sur leurs trônes ? Pourquoi les diplomates demeurent-ils impuissants à résoudre les formidables problèmes qui sollicitent leur attention ? Pourquoi l'inquiétude et l'agitation dans toutes les sphères ? Pourquoi la haine en bas et la crainte en haut ? Pourquoi en pleine paix tant de soldats, tant de baïonnettes, tant de canons Krupp, tant de vaisseaux cuirassés ? Ah ! c'est parce qu'on a banni la foi des sociétés contemporaines, et que, la foi étant absente, il n'y a plus de principes, plus de convictions, plus de morale,

plus de caractères, plus de subordination, plus de respect, plus de justice. Le doute dans les esprits et la corruption dans les cœurs, voilà la maladie mortelle dont sont atteintes les nations européennes. En vain l'Eglise catholique veut-elle les régénérer, elles refusent la guérison, et elles se meurent. Pour nous qui voulons vivre, l'exemple de ce qui se passe ailleurs sera une salutaire leçon, et nous conserverons avec soin ce précieux trésor de la foi catholique, sans laquelle il n'y a pas de vraie grandeur ni de paix durable.

Vous connaissez, Messieurs, le parallélisme saisissant développé par Donoso Cortès avec une admirable éloquence, dans son discours sur la Dictature. Il y a deux freins dans le monde, le frein de la répression religieuse et le frein de la répression politique. Lorsque la répression religieuse est portée à sa plus haute puissance, c'est-à-dire lorsque la morale évangélique domine dans tous les cœurs, et que le règne du Christ est accepté par les sociétés, la répression politique est nulle. Le thermomètre de la répression religieuse baisse-t-il, immédiatement on voit monter le thermomètre de la répression politique. Et l'éminent orateur poursuit sa comparaison, montrant, à mesure que le thermomètre de la répression religieuse baisse, le thermomètre de la répression politique qui monte jusqu'au despotisme de l'Etat absorbant l'individu, despotisme qui prépare au monde de terribles catastrophes.

Messieurs, nous avons le choix : ou bien le frein de la répression religieuse, ou bien le frein de la

répression politique. Mais si nous rejetons le frein de la répression religieuse, c'est-à-dire, si un jour ou l'autre nous devenons un peuple apostat, attendons-nous à voir éclater dans notre pays les désastres que nous contemplons chez d'autres peuples; car les mêmes causes ne peuvent manquer de produire les mêmes résultats. Notre choix est fait, n'est-ce pas? Nous nous en tiendrons à la répression religieuse, ou, en d'autres termes, à la discipline sage et éclairée de l'Eglise, qui sauve et élève les nations. Nous continuerons à écouter les enseignements augustes qui nous viennent de Rome, et nous chercherons le progrès, non pas dans la séparation, mais dans l'alliance harmonieuse de la raison et de la foi.

Eh quoi ! nous diront peut-être les écrivains fanatiques qui ont déjà bien des fois accusé l'Eglise de tenir le peuple du Bas-Canada dans les ténèbres du moyen âge, eh quoi ! le progrès réalisé par la foi catholique ! C'est une chimère. Ne savez-vous pas que la foi est l'ennemie jurée du progrès, qu'elle n'aspire qu'à l'arrêter dans sa marche et qu'à enfermer l'esprit humain dans des bornes étroites qu'elle lui défend de franchir, en lui disant : tu n'iras pas plus loin !

Messieurs, nous allons entendre un grand orateur catholique répondre à cette accusation banale des ennemis de l'Eglise : " Non," s'écrie le révérend Père Félix, " non, la foi ce n'est pas l'immobilité, c'est le mouvement. Non, la foi ce n'est pas la mort, c'est la vie. Non, la foi ne tient pas le génie enfermé dans une obscure prison, lui interdisant l'espace et

la lumière ; elle ne fait pas aveugles et captifs les rois de la pensée. Que fait-elle donc, la foi ? Ce qu'elle fait ? Elle montre au génie à travers l'obscurité de ses dogmes des ouvertures infinies. Et pour ceux qui ne sont pas nés hiboux obscurs, cherchant d'instinct les ténèbres et la nuit, pour ceux qui sont de la race des aigles, ah ! si vous demandez ce qu'elle fait, je vais vous le dire, non sans quelque fierté de cette gloire catholique : loin de leur couper les ailes, elle élève leur vol ; au lieu de leur crever les yeux pour les empêcher de voir, elle ouvre leurs regards à des clartés nouvelles ; et au lieu d'abaisser leur essor, elle les porte à ses plus hauts sommets, au-dessus de ces nuages qui enveloppent le vulgaire des penseurs ; et les posant, comme sur un rocher, sur le dogme immuable, elle leur fait de plus près regarder le soleil."

Voilà, Messieurs, l'œuvre de la foi ; voilà ce qu'elle saura faire pour nous, si nous l'acceptons pour guide.

Le cadre de cette conférence est maintenant rempli. Nous avons consulté le passé, nous avons étudié notre présent, nous avons jeté un coup d'œil rapide sur ce que peut être notre avenir. De tout ce que nous avons vu, un grand enseignement me semble ressortir. Le peuple canadien-français n'est pas un peuple vulgaire qui puisse trouver sa suprême satisfaction dans les jouissances matérielles, dans les plaisirs grossiers, dans les raffinements d'un sensualisme dégradant. Le dieu Dollar n'est pas son dieu, il a une autre morale que celle de l'utile, la matière

n'est pas l'idéal vers lequel il aspire : *Altius tendimus.* Nous entendons représenter autre chose que le capital sur cette terre d'Amérique dévorée de la soif de l'or. Au milieu du pêle-mêle de la vie américaine, au milieu de la lutte ardente des intérêts, des cupidités, des convoitises, des passions, il faut que nous soyons les soldats de l'idée catholique, les défenseurs du Bien, les propagateurs du Vrai, les apôtres du Beau. Tout en faisant la part du commerce et de l'industrie, nous devons conserver, sur ce jeune continent envahi par le mercantilisme et par l'agiotage, un coin de terre où l'art puisse s'épanouir librement, et où l'inspiration chrétienne puisse animer de son souffle puissant la poésie, l'éloquence, la musique, toutes les créations de l'intelligence humaine. Voilà notre mission, Messieurs. Dirigeons donc tous nos efforts vers ce noble but, et, lorsque notre courage menacera de nous abandonner, lorsque le lourd fardeau des réalités de la vie nous écrasera terre-à-terre, lorsque nous verrons se dresser sur notre route la haine, l'ignorance ou le préjugé, souvenons-nous alors de cette admirable parole du comte de Mun à la tribune française : " L'avenir est à ceux qui persévèrent, l'avenir est aux hommes de foi."

DISCOURS

PRONONCÉ A L'INAUGURATION DU MONUMENT MASSÉ, A SILLERY, LE 18 JUIN 1880

MESSIEURS,

Ce monument sur lequel vous venez de déposer une couronne en témoignage de vénération, de respect et de reconnaissance, parle en ce moment à nos intelligences et à nos cœurs avec une éloquence que ma faible parole ne peut songer à égaler. En même temps qu'il évoque en nous un souvenir du passé, il nous donne un enseignement d'une haute portée, et nous invite à entrer dans un ordre d'idées auquel il est bon de s'arrêter de temps à autre.

Ce monument, Messieurs, dans son muet langage, résume toute une époque de notre histoire. Il nous reporte à ces temps héroïques où des hommes dévoués quittaient les rivages de leur patrie pour s'en venir fonder ici une patrie nouvelle, faite à l'image de l'ancienne, c'est-à-dire catholique et française. Ces hommes, en s'éloignant de la France, brisaient des liens qui leur étaient chers. Ils disaient adieu aux splendeurs et aux bienfaits de la civilisation, pour s'ensevelir au sein de la barbarie ; ils abandonnaient des parents, des amis pour venir demeurer au milieu de peuplades sanguinaires ; ils renonçaient à la paix, à la tranquillité, peut-être à la fortune et à la gloire, pour embrasser ici une vie

d'inquiétudes, de souffrances et de combats. Et cependant, ils n'hésitaient pas un instant. Animés d'un zèle ardent et d'un religieux enthousiasme, ils sacrifiaient tout sans regret et traversaient l'Océan pour venir jeter sur le sol d'Amérique la semence féconde du christianisme et de la civilisation. Cette semence, ils durent l'arroser de leurs sueurs et de leur sang. Je n'ai pas besoin de vous raconter l'histoire de leurs luttes et de leurs sacrifices. Vous la connaissez mieux que moi. Vous savez qu'ils ont accompli des prodiges, et tous ceux qui sentent battre dans leur poitrine un cœur canadien-français conservent et conserveront longtemps la mémoire de ces généreux apôtres : Brébeuf, Lalemant, Jogues, Bressani, de Noue, Ennemond Massé ; de ces nobles femmes : Marguerite Bourgeois, mademoiselle Mance, Marie de l'Incarnation ; de ces vaillants guerriers : Dollard et ses braves compagnons ; de tous ces héros de la religion et de la patrie, qui ont lutté pour le salut des âmes et la gloire de leur race.

Voilà, Messieurs, les souvenirs que doit évoquer en nous la vue de ce monument. Mais il ne suffit pas de se souvenir du passé, il faut surtout comprendre les grandes leçons qu'il nous donne. Lorsque le révérend Père Ennemond Massé—comme le travailleur qui a fini sa journée—se coucha dans la tombe pour dormir son dernier sommeil, dans quelle situation se trouvait ce pays ? Il était ouvert à toutes les incursions sanglantes des Iroquois féroces. Point de paix, point de trève pour ses habitants. Toujours

les inquiétudes, les alarmes, la crainte des pièges ou des coups de main, toujours les cris de guerre et le tumulte des expéditions aventureuses. Du côté de la France une déplorable apathie ; à l'extérieur de la colonie, une guerre barbare ; à l'intérieur, la disette, le dénûment, quelquefois, hélas ! la discorde. N'y avait-il pas là de quoi désespérer les âmes les plus fortement trempées ? Nos ancêtres cependant ne se découragèrent pas. Tour à tour pionniers et soldats, ils reculèrent peu à peu les bornes de la forêt, et firent respecter le nom chrétien par les peuplades infidèles, pendant que les apôtres de la foi faisaient pénétrer l'Evangile jusque dans les solitudes les plus lointaines et couronnaient leur vie en scellant de leur sang la doctrine qu'ils enseignaient.

Voilà le spectacle qu'offrait le Canada lorsque le Père Massé mourut à Sillery, le 12 mai 1646. Deux siècles et demi ont passé sur sa tombe, et si le vénérable missionnaire se levait en ce moment de sa couche funèbre et apparaissait soudain au milieu de nous, quel prodigieux changement s'offrirait à sa vue ! Il verrait le Canada jouissant des douceurs de la paix et de la civilisation. Il verrait cette pauvre petite colonie, devenue un pays plein d'avenir. Il verrait cette poignée de colons français, exposée à tous les périls, devenue une nation capable de faire respecter ses droits. Il verrait le rêve de sa vie réalisé : l'Evangile connu et pratiqué, la religion florissante, la patrie marchant à grands pas dans la voie du véritable progrès. Il verrait enfin, d'un bout à l'autre de notre pays, la croix triomphante cou-

ronner le front de nos églises, de nos chapelles et de nos institutions de charité, sur les deux rives du Saint-Laurent.

Ce miracle, Messieurs,—car nous sommes presque forcés de croire que c'en est un, lorsque nous considérons les dangers dont notre berceau fut entouré,—ce miracle de notre préservation et de notre croissance. à quoi le devons-nous ? Ah ! je ne crains pas de le dire hautement : nous le devons aux souffrances, aux pénibles travaux, à la vie et à la mort des missionnaires et des martyrs de la foi au Canada. Depuis le moment où Jacques Cartier, abordant nos rivages, prit possession du sol au nom du roi de France, en y plantant une croix, le Canada français a grandi dans les épreuves. Ce sont les épreuves qui ont fait de nous un peuple fort, et qui nous ont permis de triompher des obstacles sans nombre semés sur notre route. Et voilà, Messieurs, l'enseignement dont je vous parlais tout à l'heure. Ce monument, élevé à la mémoire d'un missionnaire et d'un confesseur de la foi, nous dit que la loi des grandes œuvres et des nationalités vivaces est la loi du dévouement et du sacrifice. Soyons donc des fils dévoués de la religion et de la patrie. Ne leur marchandons pas nos travaux, nos efforts, les fruits de notre intelligence ou de notre industrie, la sueur de nos fronts et le sang de nos veines. C'est ainsi que nous continuerons de grandir, et que nous conquerrons un rang de plus en plus élevé parmi les peuples glorieux, prospères et respectés.

Dans quelques jours, Messieurs, nous célèbrerons la fête de la patrie. Votre société Saint-Jean-Baptiste, ayant à sa tête la bannière bénite par le prêtre, se dirigera vers un champ célèbre dans nos annales, où elle ira se joindre à toutes les autres sociétés franco-canadiennes. Là, en présence d'une foule immense, unie dans le même sentiment, dans la même foi et dans le même amour, en face d'une nature superbe, dont les magnifiques harmonies ne seront pas plus belles que l'universelle harmonie des cœurs, à quelques pas de Québec, la vieille cité française, sur les bords mêmes de ce fleuve majestueux dont les Canadiens sont fiers, le chef spirituel de notre race en ce pays, se faisant l'écho de tout un peuple, demandera au ciel de bénir nos destinées.

En ce moment, Messieurs, toutes les âmes seront à l'unisson, et, dans ce concert patriotique, il n'y aura pas une note discordante. Eh bien ! en terminant, voici le vœu que vous me permettrez d'exprimer : Puissions-nous rester unis ainsi, au moins lorsqu'il s'agira de nos intérêts nationaux et religieux ; car je suis sûr qu'alors nous saurons toujours sauvegarder ces grands intérêts, qui trouvent leur expression parfaite dans cette devise souvent répétée, mais toujours belle, parce qu'elle est toujours vraie : " Nos institutions, notre langue et nos lois".

CLASSIQUES ET ROMANTIQUES[1]

Monsieur le Président,

Mesdames,

Messieurs,

C'était en l'année 1816, au début de la seconde Restauration. Une marquise du noble faubourg recevait chez elle l'élite de la société parisienne. Portant l'un des plus beaux noms de France, elle brillait au premier rang de ces patriciennes distinguées par leur intelligence autant que par leur position sociale, qui, dans le monde et dans la conversation, tenaient le sceptre du bon ton et du langage poli. La réunion était nombreuse et choisie. Il y avait là des ambassadeurs, des hommes d'Etat célèbres, des orateurs dont la voix éloquente avait de l'écho en Europe, des écrivains pour qui la réputation allait bientôt faire place à la gloire, des femmes élégantes et spirituelles devant lesquelles s'inclinaient toutes ces illustrations, obéissant à ce charme délicat et tout-puissant qui semble, Mesdames, devoir être toujours et partout votre gracieux apanage. La beauté souriait au talent, l'esprit donnait la réplique au génie, les parures étaient pleines de fraîcheur et d'éclat, les

1—Conférence prononcée à l'Institut-Canadien de Québec, le 23 décembre 1881.

fleurs, les parfums, l'harmonie, les lumières étincelantes, tout concourait à faire de la soirée de madame la marquise une de ces fêtes magnifiques qui reposent des luttes extérieures et enchantent l'imagination.

A un certain moment cependant les causeries s'interrompirent, l'orchestre devint muet, il se fit un grand silence, et un jeune homme d'une physionomie intelligente et d'une tournure aristocratique, acquiesçant à la demande de la reine du logis, s'appuya sur le marbre d'une cheminée pour faire face à l'auditoire recueilli, et laissa tomber de ses lèvres les vers suivants :

" Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
" Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
" Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
" Jeter l'ancre un seul jour ?

" O lac ! l'année à peine a fini sa carrière
" Et près des bords chéris qu'elle devait revoir
" Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
" Où tu la vis s'asseoir".

Et le jeune homme continua cette pièce que tout le monde sait par cœur, jusqu'à la dernière strophe :

" Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
" Que les parfums légers de ton air embaumé,
" Que tout ce qu'on entend, l'on voit et l'on respire,
" Tout dise : ils ont aimé ".

Alors au milieu des applaudissements qui éclataient de toutes parts, un des auditeurs s'avançant avec empressement vers le poète lui dit en lui serrant

la main: " Qui êtes-vous donc, vous qui nous apportez de tels vers " ? Cet interlocuteur enthousiaste, c'était M. Villemain, et le poète, inconnu jusqu'à ce moment, mais dont la renommée allait bientôt rayonner d'un radieux éclat sur la France et sur le monde, c'était Alphonse de Lamartine.

Il n'était pas surprenant que cette immortelle élégie, " le Lac ", allât droit à l'âme de la société française. C'était une poésie nouvelle que M. de Lamartine apportait au siècle nouveau, et cette poésie était une révélation. Intime, mélancolique, prenant sa source au plus profond de l'être humain, elle répondait merveilleusement à l'état des générations nées à la fin du dix-huitième siècle, ou avec le dix-neuvième. Elle était l'explosion de tout un monde de sensations, de rêveries, d'aspirations et de désirs ; elle donnait une voix à cette soif d'idéal qui tourmentait alors la jeunesse française. Et chacun en entendant cette langue colorée, chaude et pleine d'harmonie, se disait à soi-même : ah ! oui, cela est vrai, cela est vivant, cela est moderne ; voilà enfin ma poésie et voilà mon poète.

I

Par quelles transformations avait passé la littérature française, pour en arriver à cette phase nouvelle dont M. de Lamartime est un des écrivains les plus brillants ? C'est ce que nous allons voir en remontant jusqu'aux origines de la langue, auxquelles nous

donnerons un rapide coup d'œil, avant de commencer notre étude comparée du genre classique et du genre romantique.

Dans les premiers siècles du moyen âge, après cette grande catastrophe qui marque la chute du vieux monde romain et la formation des nouvelles nations de l'Europe, le clergé, les savants et les lettrés parlent encore la langue latine qui a survécu au désastre de l'empire. Quant au peuple, composé de Gallo-Romains et de Francs, il parle le roman formé du franc, du goth et du latin. Plus on avance dans cette époque, plus cet état de choses s'accentue. Le roman est la langue vulgaire, le latin la langue savante. C'est en roman que sont écrites ces histoires chevaleresques du moyen âge, Amadis des Gaules, les quatre fils Aymon, l'enchanteur Merlin et une foule d'autres.

Mais le roman donne naissance à deux dialectes bien distincts : la langue d'Oc ou du Midi, et la langue d'Oïl ou du Nord. Les troubadours sont les poètes de la langue d'Oc, les trouvères les chantres de la langue d'Oïl. Cependant les événements finissent par donner à l'un de ces dialectes la prédominance sur l'autre. Le peuple du nord de la France, plus fort, plus militaire, plus entreprenant, finit par s'emparer de la direction politique, et fait triompher son idiome. La langue d'Oïl devient donc la langue française, et à la fin du moyen âge, au quatorzième siècle, elle est universellement parlée en France et même dans les cours étrangères. Toutefois ce n'est pas encore une langue littéraire.

Mais au XIIIe siècle et au XIVe, les chroniqueurs, Joinville, Froissard, Villehardouin, au XVe l'historien Philippe de Comines, Villon, écrivain licencieux qui "débrouilla l'art confus de nos vieux romanciers," et Charles d'Orléans, auteur de poésies naïves qui ne sont pas sans charmes, commencent la littérature nationale. Enfin au XVIe siècle, Marguerite de Navarre, Saint-Gelais, Clément Marot, Rabelais, revêtent leurs inspirations souvent mauvaises d'une forme gracieuse et originale.

A ce moment, on peut dire que la langue française est créée. Elle est encore informe et manque d'harmonie, elle marche un peu au hasard, mais enfin elle existe. Son caractère spécial à cette époque, c'est la libre allure, le tour naïf, la minutie et souvent la puérilité des détails. Cependant malgré ses progrès, elle n'est pas adoptée généralement comme langue littéraire. C'est alors que paraissent Ronsard et son école. Voulant ennoblir notre langue ils tentent de réaliser entre elle et les langues grecque et latine, cette fusion, ou plutôt cette confusion qui mérita les sifflets de Boileau. "Leur intention était bonne, dit M. Alfred Nettement. Leur pensée était de relever la langue nationale d'une humiliante infériorité et de montrer que la France pouvait avoir une poésie personnelle, une littérature à elle, sans emprunter à l'antiquité les deux idiomes de sa civilisation la plus avancée, toutes les fois qu'il s'agissait d'exprimer de nobles sentiments et des idées élevées". Mais leur moyen était mauvais. Il

consistait à emprunter au grec et au latin les formes, les tournures de phrases, les désinences.

Le résultat de ce travail systématique fut que la langue française pullula d'hellénismes et de latinismes qui la dénaturèrent et retardèrent ses progrès de cinquante ans. " Enfin Malherbe vint ", et toute sa vie fut un combat contre l'école de Ronsard pour faire triompher l'unité, la correction, et pour opérer une transaction rationnelle entre l'élément antique de notre langue et son élément indigène. Balzac et Voiture continuèrent cette œuvre, et lorsque ces trois hommes de talent et de goût disparurent, l'avenir appartenait à la littérature nationale. Les hommes de génie pouvaient entrer en scène pour donner à la prose et à la poésie françaises, débarrassées de leurs langes, la clarté, la précision, l'harmonie, le nombre, et marquer de leur empreinte souveraine cette admirable langue qui va désormais remuer le monde et dominer dans la sphère des intelligences, cette langue française qu'on a voulu nous ravir un jour, mais que nous avons défendue envers et contre tous, et que nous conservons comme un des plus précieux héritages que nous ait légués la France, notre mère bien-aimée d'autrefois.

Nous arrivons maintenant à une époque solennelle ; nous touchons à l'un des plus hauts sommets que l'esprit humain ait atteints dans sa marche progressive ; nous allons pénétrer, en un mot, dans le grand siècle classique et l'étudier dans ses œuvres, son esprit et ses conséquences.

II

D'après ce que nous venons de voir, il appartenait au dix-septième siècle de perfectionner l'œuvre de Malherbe, et de mettre la dernière main à la transaction que ce dernier avait opérée entre les deux éléments constitutifs du français moderne : l'élément antique et l'élément indigène.

Ce siècle ne fut pas inférieur à sa tâche. Et, non content de l'accomplir tout entière, il donna au monde ébloui et subjugué le spectacle du plus magnifique déploiement d'activité intellectuelle qu'on eût vu depuis Auguste. Il se trouva que, grâce à un merveilleux concours de circonstances, sa première moitié fût marquée par la rénovation des fortes études que les guerres de religion avaient trop longtemps interrompues. La fondation de plusieurs ordres monastiques, surtout de la société de Jésus, qui semblait tenir entre ses mains la clef des sciences profanes et sacrées, donna un grand essor à ce mouvement. Jamais peut-être il n'y eut en France tant de solide érudition. Il suffit de citer les noms célèbres de Mabillon, de Ducange, de Saumaise, du Père Brumoy. Les langues grecque et latine devinrent familières à tous les esprits cultivés, et livrèrent les trésors de leurs chefs-d'œuvre à l'admiration et aux recherches d'une génération avide de savoir et passionnée pour l'éloquence. Jusque-là, à part de rares exceptions, on s'était peu soucié de faire revivre les beautés et de suivre les préceptes

des auteurs antiques. L'étude des modèles que Rome et la Grèce avaient légués à la postérité donnèrent aux productions de l'esprit français la régularité et la mesure qui leur avaient manqué jusqu'alors.

Tout concourait d'ailleurs à ce splendide épanouissement littéraire. La France, longtemps déchirée par les factions et menacée par des ennemis puissants, respirait enfin sous un pouvoir fort et respecté. La main de fer de Richelieu avait constitué l'unité du royaume et brisé l'ambition dangereuse des successeurs de Charles-Quint. Entre une campagne glorieuse et une révolte réprimée, l'illustre cardinal avait créé l'Académie. Son successeur, Mazarin, par sa politique et ses traités, avait consolidé l'édifice élevé par le ministre de Louis XIII. Les derniers murmures de la Fronde venaient s'éteindre au pied du trône raffermi sur lequel un monarque jeune, intelligent et beau, inaugurait un règne qui devait donner à la royauté française un incomparable prestige. La France occupait le premier rang en Europe. A aucune époque de son histoire elle n'était parvenue à de telles hauteurs. Toute une pléiade de grands hommes lui formait une éclatante auréole.

Il y avait des généraux, et ces généraux s'appelaient Condé, Luxembourg, Vauban, Turenne. Il y avait des ministres, instruments de la grandeur royale, et ces ministres étaient Colbert, Louvois, Seignelay. Il y avait des poètes, et ces poètes avaient nom Corneille, Racine, La Fontaine, Boileau, Molière. Il y avait des peintres, et l'école française

s'enorgueillit encore des toiles de Lesueur, de Lebrun, du Poussin. Il y avait des sculpteurs, et le marbre respirait sous le ciseau de Puget, de Girardon, de Coysevox. Il y avait des orateurs sacrés, et jamais les austères vérités de l'Evangile n'avaient été annoncées avec des accents aussi éloquents que ceux dont Mascaron, Massillon, Bourdaloue et Bossuet faisaient retentir la chaire chrétienne de Versailles. Il y avait des moralistes, et Fénelon, Pascal La Bruyère, laissaient bien loin derrière eux les Théophraste et les Sénèque. Enfin, planant au-dessus de tous ces beaux génies qu'il encourageait et protégeait, il y avait un roi, et ce roi, en dépit de ses erreurs et de ses fautes, l'histoire impartiale lui a conservé le nom de Louis-le-Grand.

Le commerce et la marine étaient restaurés, les lois codifiées dans des ordonnances qui ont servi de base et de modèle à nos codes contemporains. Les industries nationales étaient efficacement favorisées. Une direction sage et éclairée se faisait sentir dans toutes les sphères. Et toutes ces gloires, toutes ces illustrations, tout ce progrès, toute cette civilisation, ces généraux, ces poètes, ces orateurs sacrés, ces artistes en tout genre, ces ministres, ce roi, ce peuple, c'était la France ; et l'Europe saisie de respect, d'admiration, de crainte, s'inclinait malgré elle et saluait en la France la première nation du monde. Ah ! c'était une belle époque, et quand, oubliant un instant les tristesses du présent et les menaces de l'avenir, on s'arrête à la contempler un peu, on est bien forcé de convenir que tout n'était

pas ténèbres et obscurité dans notre ancienne mère patrie avant la prise de la Bastille.

Sans doute il y avait des ombres. Ce soleil radieux avait des taches et la justice exige qu'on ne les dissimule pas. Les guerres de Louis XIV furent trop souvent injustes. Son faste et le luxe de sa cour pesèrent lourdement sur le peuple, et les scandales de sa vie privée nuiront toujours à sa mémoire. Il poussa trop loin le système de centralisation, et, au lieu d'entourer le trône d'institutions fortes et nationales, il l'isola dans une grandeur inaccessible et abattit tout ce qui aurait pu fortifier son pouvoir en le limitant. Enfin, malgré sa foi sincère, il fut le promoteur du gallicanisme qui a si longtemps fatigué l'Eglise.

Quoi qu'il en soit,la splendeur du règne se refléta dans la littérature avec un éclat sans pareil. Il y eut comme une floraison de chefs-d'œuvre. Corneille, le restaurateur de la scène, créa la vraie tragédie française et laissa au théâtre ces pièces où respire un génie mâle et vigoureux, le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*. Racine connut tous les secrets du rythme et poussa jusqu'à ses dernières limites l'harmonie du vers et la perfection du style dans *Britannicus*, *Phèdre*, *Iphigénie*, *Athalie*. La Fontaine, s'inspirant de Villon et de Marot, raconta sous une forme naïve et savante à la fois ses ingénieux apologues. Molière livra les travers et les ridicules de certains types et de certaines classes aux risées de la cour et de la ville dans *le Misanthrope*, *les Femmes savantes*, *l'Avare*. Nous ne parlons pas du *Tartufe* qui est une

mauvaise action. Boileau flagella les auteurs ennuyeux et traça aux écrivains dans son *Art Poétique* les préceptes du goût.

Vers le même temps, La Bruyère peignait ses *Caractères*, Pascal écrivait ses *Pensées*, Madame de Sévigné prodiguait les trésors de l'esprit le plus délicat dans une correspondance qui lui a valu l'immortalité, Bourdaloue tonnait contre les vices royaux, Massillon prêchait à la cour ses sermons qui pénétraient l'auditoire de terreur et de repentir, Bossuet enfin, l'esprit le plus vaste et le plus élevé de ce siècle, Bossuet terrassait l'hérésie, approfondissait le dogme, et célébrait les morts illustres dans un langage dont la magnificence n'a pas été égalée depuis. Certes, ce sont là des monuments impérissables, l'honneur d'une époque et d'une nation.

Quel était maintenant le caractère distinctif de cette littérature? Comme nous l'avons vu plus haut, continuatrice de Malherbe, elle perfectionna ce qu'il avait commencé et changea en une union intime la transaction qu'il avait opérée entre l'élément antique et l'élément indigène. Mais ceci doit se prendre au point de vue philologique. Au point de vue littéraire, que nous considérons en ce moment, le siècle de Louis XIV combina le génie de l'antiquité avec le génie moderne en faisant toutefois une part beaucoup plus faible à l'élément indigène. Il recueillit les règles de la rhétorique et de la poétique des Grecs et des Romains, et Boileau, qui s'en déclara le défenseur inflexible, mérita d'être appelé le législateur du Parnasse. Les formules de l'art antique

furent reconnues comme les principes sacrés qui devaient présider aux productions de l'esprit. C'est ainsi que le dix-septième siècle renouvela les siècles d'Auguste et de Périclès, et les dépassa même souvent en s'engageant à leur suite dans les voies que ces derniers avaient tracées.

Trois qualités maîtresses brillaient surtout dans les œuvres dont nous venons de faire une revue rapide : la correction, la clarté, la majesté. Lisez La Bruyère, lisez Racine, lisez Bossuet. Cette langue est faite de précision, d'harmonie, d'élévation. Jamais de tournures banales, jamais de périodes creuses, jamais de ces vagues tirades qui déparent trop souvent les écrits de nos jours. Ces hommes savaient ce qu'ils voulaient dire et le disaient sans surcharge et sans clinquant. La pensée, toujours claire et précise, apparaissait sous la phrase qui la vêtait, mais ne la voilait pas. Le style s'adaptait parfaitement à l'idée et lui empruntait une partie de sa force et de son charme. On n'y rencontre pas d'exemples de ces accumulations de mots sonores et pompeux qui servent à déguiser la pauvreté du fonds, affaiblissent le langage et lui enlèvent en exactitude ce qu'ils lui donnent peut-être en couleur. Et, dans la composition, quelle belle régularité, quelle juste mesure, quel enchaînement judicieux ! Suivant l'expression d'un historien moderne, c'est le règne de l'unité, de l'ordre, de la gravité tempérée par l'élégance.

Les hommes de lettres d'alors sacrifiaient peu à la fantaisie et au caprice. L'imagination n'avait pas

chez eux libre carrière et l'inspiration n'excluait pas la raison. Ils avaient à un haut degré le sentiment du respect, respect d'eux-mêmes, respect de l'art, respect du public. Boileau a dit avec vérité :

" Le vers se sent toujours des bassesses du cœur ".

Et, comme les écrivains du dix-septième siècle étaient tous ou presque tous des citoyens honnêtes et de bons chrétiens, leur style échappait à cette loi vengeresse. Leur lecture est bonne et laisse généralement une impression salubre. On goûte cette langue forte et saine comme on savoure un fruit mûr. Lorsqu'on parcourt les monuments littéraires de cette époque on y sent circuler un souffle pur et vivifiant, on admire la majesté de leur structure et la perfection de leurs détails. C'est un beau temple grec.

" Voyez, dit M. Victor de Laprade, voyez sur " l'acropole d'Athènes, s'élever les colonnes du " Parthénon comme de belles vierges rangées en " ordre à la procession des Panathénées ; elles portent " leurs précieux chapiteaux comme des corbeilles de " fleurs. Dans cette lumière étincelante et pure du " ciel de l'Attique, les angles des frontons se décou- " pent nettement, tous les détails des métopes et des " frises restent dans leur élévation à portée de l'œil " humain, et les immortelles sculptures de Phidias " se déroulent devant nous. L'imagination ne saurait " rien ajouter à cet ensemble qui n'en rompît l'har- " monie, vous le sentez et vous avez l'idée de la " perfection. Aucun mouvement violent, aucune

" audace de la pierre ne vous inquiète sur la solidité
" de l'édifice ; il est assis dans un repos majestueux
" qui vous fait concevoir l'éternité ".

Voilà la littérature du grand siècle. Et, si vous voulez vous en convaincre, relisez les ouvrages d'un des auteurs qui la représentent le plus fidèlement, Racine ;. vous y retrouverez la sérénité, la dignité tranquille, le calme dans la force qui font la beauté de l'art grec.

Cependant, malgré l'admiration et le respect que tout homme de goût ne peut manquer de professer pour cette littérature qu'on oublie beaucoup trop facilement. la critique impartiale doit y signaler de grands défauts. Elle manque quelquefois de vie et d'originalité. Cette forme toujours correcte et majestueuse finit par ennuyer. Cette belle régularité devient monotone à la longue. L'alexandrin classique constamment solennel et pompeux, quelquefois guindé, n'a pas la souplesse en partage. La période est trop uniformement coulée dans le même moule. Dans la prose et dans les vers, on regrette de ne pas rencontrer plus souvent cette variété de mouvement et de cadence qui ravive l'admiration en lui offrant de nouveaux aspects. Les écrivains du grand siècle reculaient trop volontiers devant le mot propre et faisaient de la périphrase un abus réellement intolérable. Ils proscrivaient à tort un grand nombre d'expressions pittoresques qui auraient donné à leur style une couleur plus neuve. Enfin, l'élégance constante à laquelle ils s'exerçaient nuisait au naturel.

Quant au fond, on peut adresser surtout à la

littérature classique trois reproches sérieux. Elle n'est pas assez humaine, pas assez nationale et pas assez chrétienne.

Les frémissements douloureux du cœur qui veut le bien et que le mal sollicite, les mortelles et poignantes tristesses de l'âme affamée d'idéal et dévorée de la soif de l'infini, les élans impétueux de l'être humain vers un bonheur que la terre ne peut donner, ses émotions ineffables en présence des spectacles de la nature, tout cela, tout ce monde invisible de joies, de douleurs, de tendresse, de doute, de désir, de remords, d'enthousiasme, que nous portons en nous-mêmes, semble inconnu des auteurs contemporains de Louis XIV.

Leur poétique est une poétique de convention. Les passions tragiques, l'ambition, le patriotisme, le courage héroïque, l'amour, l'enseignement des préceptes, le redressement des travers et la satire des ridicules, voilà leur horizon littéraire. Ils laissent de côté la vie intime, le foyer domestique, la famille, sources pourtant si fécondes d'inspirations touchantes et sublimes. En dépit des chœurs d'Athalie et des odes de Rousseau, on peut dire qu'ils ignorent la vraie poésie lyrique.

Malgré leur foi catholique, ils ne se penchent pas assez vers les petits, vers les pauvres, vers les déshérités du monde pour verser du baume sur leurs plaies et les consoler en leur montrant le ciel. Nous nous croyons donc justifiables de dire que cette littérature n'est pas assez humaine.

Nous ajoutons qu'elle n'est pas assez nationale.

Elle ne se fait pas l'écho de la tradition française. Charlemagne, Roland. saint Louis, Duguesclin, Jeanne d'Arc, les croisades, les luttes et les vicissitudes de la féodalité, tout le moyen âge en un mot, ce moyen âge si poétique avec son honneur chevaleresque et son religieux mysticisme, n'est pour elle qu'un âge de ténèbres. Boileau lui accorde à peine un regard de pitié, et Fénélon s'écrie en présence des cathédrales gothiques : " O monuments de la barbarie" !

Il est vrai que le P. Lemoine fait de saint Louis le héros d'un poème épique, et que Chapelain écrit la Pucelle. Mais ce sont là de médiocres auteurs, et les grands classiques dédaignent ces sujets vulgaires. Ils s'enfoncent dans les histoires grecque et romaine et tournent le dos à tout un passé glorieux où l'on sent toujours palpiter l'âme et la vie nationales. Aussi les chefs-d'œuvre du XVIIe siècle ne sont pas populaires. C'est ce que Mme de Staël fait parfaitement ressortir dans son livre de l'Allemagne. " La littérature des anciens, dit-elle, est " chez les modernes une littérature transplantée : " la littérature romantique ou chevaleresque est chez " nous indigène, et c'est notre religion et nos insti- " tutions qui l'ont fait éclore. Ces poésies d'après " l'antique, quelque parfaites qu'elles soient, sont " rarement populaires, parce qu'elles ne tiennent " dans le temps actuel à rien de national. La poésie " française, étant la plus classique de toutes les poésies " modernes, est la seule qui ne soit pas répandue " parmi le peuple. Les stances du Tasse sont chantées

" par les gondoliers de Venise. Shakespeare est
" autant admiré par le peuple en Angleterre que par
" la classe supérieure. Nos poètes français sont
" admirés par tout ce qu'il y a d'esprits cultivés chez
" nous et dans le reste de l'Europe, mais ils sont
" tout à fait inconnus aux gens du peuple et aux
" bourgeois même des villes, parce que les arts en
" France ne sont pas comme ailleurs natifs du pays
" même où leurs beautés se développent."

Ce jugement est sévère mais juste.

Enfin les lettres françaises au siècle de Louis XIV ne sont pas assez chrétiennes. Ah ! c'est ici que nos regrets éclatent surtout. Comment, après seize siècles de christianisme, on en est encore à Jupiter, à Neptune, à Vénus, à Apollon, à Mars, à Diane, aux nymphes légères, aux naïades humides, aux satires, aux faunes, au vieil attirail mythologique et au jargon suranné de la fable !

On possède la vérité et l'on se nourrit de mensonge ! On déclare que Jésus-Christ n'est pas poétique, on l'éloigne de la littérature et de l'art ! Boileau écrit ces vers :

> De la foi des chrétiens les mystères terribles,
> D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Et le ciseau de Puget peuple les bosquets de Versailles de tous les dieux du paganisme. En vérité, c'est trop fort !

Si, laissant de côté les orateurs sacrés et les philosophes, vous jetez un regard sur les œuvres de l'époque, comptez les sujets qui appartiennent en

propre au christianisme. Dans Boileau, une de ses plus faibles épitres, l'*Amour de Dieu;* dans Racine, *Esther*, composée pour les jeunes personnes de Saint-Cyr, et *Athalie*, que le public ne goûte pas ; dans Corneille, *Polyeucte*, accueilli froidement à l'hôtel de Rambouillet ; dans La Bruyère, le chapitre sur les *Esprits forts*. Et c'est tout ou à peu près.

Par contre, les réminiscences de l'antiquité païenne sont à la mode. C'est le Rhin qui prend la figure de Jupiter, et Mars et Bellone qui accompagnent le grand Condé. L'automne ne succède pas à l'été ; non, c'est " Cérès contente qui fait place à Pomone". On n'entend parler que des Muses, de Flore, de Téthys, de Phœbus, de Minerve, de Bacchus ; on se croirait transporté en plein siècle d'Auguste. Au théâtre, sauf les exceptions que nous venons de voir, aucune pièce chrétienne et française. Toujours Horace, Cinna, Sertorius, Pompée, Andromaque, Britannicus, Phèdre, Iphigénie.

Et que nous font à nous ces Grecs et ces Romains ? Ont-ils eu nos idées, nos aspirations, notre foi ? Parlez-nous donc plutôt du Christ et de la France ; répétez le vieux cri du début de la loi salique : " *Vivat Christus qui diligit francos*, vive le Christ qui aime les Francs " ! Soyez, avant tout, dans vos œuvres, chrétiens et Français, et vous aurez nos applaudissements, et vous aurez nos larmes, et vous aurez les plus généreux battements de notre cœur.

Les hommes de génie de cette époque sont pourtant des croyants sincères ; mais l'esprit de la Renaissance les égare dans des voies fausses et altère dans

leur intelligence la vraie notion de l'art. Suivant l'expression d'un poète contemporain, leur cœur est chrétien mais leurs lèvres sont païennes : de là, froideur et désaccord entre leur poésie et le cœur humain.

Toutefois, ces réserves nécessaires étant faites, la littérature du XVIIe siècle n'en reste pas moins une belle et admirable littérature, pleine d'harmonie, d'élévation et de majesté, une littérature immortelle. Mais hélas ! rien ne dure ici-bas, et le temps qui ne respecte ni les grands monuments, ni les grands hommes, ni les grands siècles, emporte dans sa course cette époque glorieuse, dont les plus éclatantes individualités s'évanouissent tour à tour.

On les voit successivement disparaître ces fameux capitaines, ces princes de la chaire, ces clairvoyants ministres, ces mélodieux poètes, ces artistes inspirés. Corneille, Pascal et Molière ne sont plus. Déjà la France tout entière a pleuré Turenne, tombé sous le canon de Salzbach. Bientôt c'est le grand Condé qui suit dans la mort son illustre rival, et Bossuet, couronné de cheveux blancs, qui, avant de terminer son éblouissante carrière oratoire, imprime à la gloire de ce prince le sceau du génie, en lui consacrant " les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint". Désormais, à chaque pas, le siècle laissera derrière lui quelque auguste dépouille. Luxembourg, Henriette d'Orléans, Louvois, Sévigné, La Bruyère, Racine, Bourdaloue, Boileau, Fénélon paient, les uns après les autres, à la nature mortelle l'inévitable tribut. Puis, lorsque tous sont partis, Louis XIV,

qui semble être resté le dernier pour conduire le deuil de ses contemporains, Louis XIV descendant au tombeau, entraîne avec lui dans l'éternité ce siècle auquel il a donné son nom.

Que va devenir maintenant cette littérature classique dont nous avons étudié les splendeurs et les ombres ? Messieurs, elle va subir la loi de toutes les choses humaines : elle va dégénérer. Et tout d'abord une double évolution va se produire.

Les grands génies de l'âge précédent étant disparus, on les étudie comme les modèles achevés du goût dans les lettres. En imitant les formes qu'ils avaient laissées, on exagère les défauts que nous avons signalés : la convention, l'uniformité monotone de la couleur et du rythme, les fictions et les allégories mythologiques qui refroidissent le style.

En même temps, on rompt violemment avec l'esprit qui fut l'âme du règne de Louis XIV, l'esprit d'autorité et de respect. Sous ce rapport, le XVIIIe siècle est l'antithèse vivante de celui qui l'a précédé. L'un était grave et croyant, l'autre est railleur et sceptique ; celui-là était encore chrétien et spiritualiste, celui-ci est païen et sensualiste ; le premier cherchait dans les lettres la manifestation du beau, le dernier s'en fait un engin pour battre en brèche la religion et l'Etat.

Or l'incrédulité est essentiellement stérile, et il n'y a rien de fatal à l'éclosion des œuvres d'imagination comme l'esprit d'analyse et de discussion systématique. Il n'est donc pas surprenant que la littérature, cédant à ces influences néfastes, ait

glissé rapidement sur la pente de la décadence. Décadence au théâtre, où les élégances et les habiletés de Voltaire ne peuvent faire oublier les créations sublimes ni les pathétiques inspirations de Racine ; où les sombres drames de Crébillon sont impuissants à égaler les mâles tragédies de Corneille ; où Marivaux et Destouches, Dancourt et Collin d'Harleville sont écrasés par les souvenirs des *Femmes savantes* et du *Misanthrope*. Décadence dans la fable, où Florian n'est qu'un pâle reflet de La Fontaine, qui demeure inimitable dans l'art de mettre en scène les animaux. Décadence dans l'épitre, la satire et l'enseignement des préceptes, où Boileau continue à régner seul au sommet du Parnasse. Décadence dans l'histoire, où Voltaire et Montesquieu ont le malheur de venir après l'Aigle de Meaux, dont le regard perçant embrasse d'un seul coup d'œil les événements et les empires. Décadence dans l'éloquence sacrée, où le faux goût du temps s'est glissé, et dont les plus dignes représentants, l'abbé Poulle et le père Bridaine, ne sauraient lutter avec les foudres de Bossuet, la dialectique vivante de Bourdaloue, l'onction et l'élocution parfaite de Massillon.

Sans doute, il y avait encore des talents incontestables, de grandes intelligences. Voltaire et Montesquieu. Buffon et Diderot étaient des esprits d'élite qui auraient pu prétendre à tracer dans les lettres françaises un sillon de lumière. Mais le souffle de leur siècle était mortel aux inspirations du génie. N'ayant gardé de l'époque précédente que les formules, et ne partageant aucune de ses croyances,

il leur était bien difficile de produire autre chose que des œuvres froidement régulières. Les hommes réellement supérieurs pouvaient encore, jusqu'à un certain point, déguiser ce vice incurable. Mais, chez les auteurs de deuxième ordre, l'infériorité apparaissait évidente. C'était toujours le vieux moule classique, seulement le métal n'était plus le même. Autrefois on y jetait de l'or pur, maintenant on n'y coulait plus que de l'alliage.

Comme nous l'avons déjà dit, on avait conservé tous les défauts du XVIIe siècle sans en renouveler les beautés. La mythologie l'emportait sur toute la ligne, et les écrivains poussaient encore plus loin que sous le règne de Boileau le fanatisme de la règle et la superstition du précepte. Il était interdit d'être original et saisissant en dehors de l'*Art poétique*. On sacrifiait dix termes justes et expressifs plutôt que de manquer une périphrase. Léon Gautier prétend que Delille fût mort plutôt que de prononcer le mot épingle, et qu'il faisait, pour éviter ces deux syllabes, un voyage de deux hexamètres. La césure coupait le vers en deux hémistiches égaux avec une implacable précision. La période, marchant à pas mesurés, suivait la ligne droite avec une exactitude invariable. Mais ni dans la poésie, ni dans la prose, on ne retrouvait cette grandeur, ce charme profond, cette royale ampleur de la forme, cette virile éloquence de la pensée qui ravissaient dans Bossuet et dans Racine.

Les limites de cette conférence ne nous permettent pas d'insister davantage sur cette époque. Toute-

fois, pour qu'on ne nous accuse pas de partialité ni d'injustice, nous citerons deux opinions qui ne paraîtront pas suspectes. Ecoutez Paul-Louis Courier : " Surtout, dit-il à un de ses amis, gardez-vous " bien de croire que quelqu'un ait écrit en français " depuis le règne de Louis XIV ; la moindre femme- " lette de ce temps-là vaut mieux pour le language " que les Jean-Jacques, Diderot, d'Alembert, con- " temporains et postérieurs." Et maintenant, laissons parler Voltaire lui-même, dans sa correspondance : " Nous sommes bien médiocres en tout genre ; ne " rougissez-vous pas quelquefois de la décadence où " vous voyez notre nation ? Nous avons eu un bon " moment sous Louis XIV ; mais nous n'avons " aujourd'hui que l'Opéra-Comique et Mlle Duchapt".

Vers la fin de cette époque médiocre, il y eut pourtant quelques tressaillements de vie, quelques élans généreux, quelques tentatives de régénération littéraire. Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre demandèrent leurs inspirations à la solitude et aux harmonies de la nature. Gilbert poussa quelques-uns de ces cris indignés qui parviennent au cœur de la postérité. André Chénier, qui écrivait dans le silence ses œuvres parfaites au point de vue de la forme, exposa, dans son poème de l'Invention, la poétique dont il donna la formule dans ce vers admirable :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Mais ces écrivains restent isolés, et, autour d'eux, Boucher continue à peindre ses bergers enrubannés,

l'abbé Bernis, à roucouler ses insipides idylles, Delille, et Saint-Lambert à rimer éternellement leurs poèmes didactiques pleins d'un ennui transcendant. On dirait que, désespérant de réussir ailleurs, les poètes se sont tous jetés dans le genre descriptif, qui demande peu d'invention. On décrit, on décrit, on décrit. Suivant un écrivain de notre siècle, "Delille vers la fin de sa vie se vantait, à la manière des dénombrements d'Homère, d'avoir fait douze chameaux, quatre chiens, un jeu d'échecs, un trictrac, un damier, un billard, plusieurs hivers, beaucoup d'étés, force printemps, cinquante couchers de soleil et tant d'aurores qu'il se perdait à les compter". Voilà ce qu'est devenue la littérature classique soixante ans après la mort de Louis XIV.

Cependant, où en est rendue la société française? La société a suivi la même progression descendante que la littérature. Une troupe de sophistes pervers et corrompus ont osé déclarer la guerre au Christ et à son Eglise, et de toutes parts s'est élevé contre le ciel un concert de blasphèmes et d'impiétés capables de faire frémir les consciences les moins timides. L'athéisme est érigé en système et le scepticisme est à la mode. Ninon de Lenclos, Saint-Evremond, Chaulieu. La Fare, qui se dissimulaient et vivaient dans l'ombre durant la vieillesse sévère de Louis XIV, tout ce groupe voluptueux et léger a fait école. Les grands seigneurs ont leurs petites maisons où ils reçoivent les philosophes et les actrices, et où les fins soupers sont égayés par des railleries à la Providence et des couplets licencieux. Les turpi-

tudes de la Régence ont servi de prélude aux scandales du règne, et Louis XV a laissé choir dans la boue cette couronne des lis qui brillait autrefois au chaste front de saint Louis. La noblesse applaudit Beaumarchais qui la bafoue ; la bourgeoisie voltairienne lit les pamphlets philosophiques et imite de loin les exemples des grands, tout en déclamant contre leurs vices et en préparant leur chute. Le peuple, témoin de toutes ces hontes et de tous ces abaissements, le peuple est sombre et agité comme l'Océan la veille de ses colères. Et l'Eglise, Messieurs, l'Eglise pleure pendant que le siècle rit. Elle pleure sur cette monarchie française qu'elle a baptisée et sacrée dans ses temples ; elle pleure sur cette société chrétienne qu'elle a vu naître et dont elle a guidé les premiers pas ; elle pleure enfin sur elle-même, sur son autorité méconnue, sur ses milices les plus fidèles persécutées et proscrites, sur ses autels déserts, et sur les outrages qu'on prodigue à son divin fondateur. Ah ! ces pleurs de l'Eglise et ce rire des philosophes coûteront chers à la France ! Il faudra des torrents de sang et des éclats de foudre pour en effacer la trace et en étouffer l'écho !

Mais, en attendant que vienne le déluge, on s'amuse à jouer la pastorale et à tourner des vers galants. Il se dégage de toute cette époque une odeur de Bas-Empire. De quelque côté qu'on se tourne, on aperçoit les signes d'une irrémédiable décadence. En dépit de ses fleurs, de sa poudre et de ses parfums, ce monde est caduc, de même qu'en dépit de ses chalumeaux, de ses bergeries et de son

vernis classique, cette littérature est en décrépitude.

C'est alors qu'éclate cette formidable tempête, présagée par tant de sinistres avant-coureurs,—tempête qui détruit tout, renverse tout, bouleverse tout : le trône, les institutions, la société. Nous n'avons pas à vous faire un récit de cet événement fameux, la Révolution française. Il est connu de tous, et ses résultats sont vivants.

Le châtiment fut grand comme les crimes et les oublis. Chacun paya sa dette. La royauté avait prévariqué : Louis XVI et Marie-Antoinette montèrent sur l'échafaud. La noblesse s'était faite la complaisante de Voltaire : le sol français fut arrosé du sang des Montmorency, des Larochefoucauld, des Lamballe, et de vingt autres nobles races qui remontaient aux croisades. La philosophie avait lancé au Christ un arrogant défi : Condorcet, Bailly, Marmontel, Laharpe et une foule d'autres moins célèbres périrent de mort violente ou languirent dans les cachots et dans l'exil. La poésie avait demandé ses inspirations à la muse païenne de Sapho et d'Anacréon : André Chénier et Boucher gravirent les degrés de la guillotine. La bourgeoisie avait bu à la coupe de l'irréligion : elle fut flagellée dans son orgueilleuse opulence et son égoïste repos.

Puis, lorsque leur œuvre sanglante fut accomplie, les acteurs de cet épouvantable drame, Girondins, Montagnards, Jacobins, Cordeliers, terroristes, thermidoriens, s'entretuèrent et devinrent les uns contre les autres les instruments de la justice divine. Marat, Danton, Robespierre, Saint-Just, Couthon, furent

tour à tour précipités dans le gouffre qu'eux-mêmes avaient creusé. Après la Convention vint le Directoire. Les hommes de boue succédaient aux hommes de sang, et la France, roulant de chute en chute, s'en allait aux abîmes, lorsqu'un soldat, precédé des souvenirs d'Arcole, de Rivoli et d'Aboukir, surgit tout à coup de l'Orient pour museler tous les tigres et bâillonner tous les rhéteurs.

Le XVIIIe siècle expire au bruit du canon de Marengo ; les premiers échos du XIXe retentissent du nom et de la gloire de Napoléon Bonaparte ; le consulat commence son œuvre réparatrice, et la France respire.

Mais quels changements s'étaient opérés dans la nation ! Le cataclysme révolutionnaire avait ouvert un précipice entre son passé et son avenir. L'ancien régime, la vieille société, avaient été démolis de fond en comble, et de leurs débris on avait construit un monde nouveau. Les lois, les mœurs, les institutions, tout était transformé. Les événements prodigieux et tragiques qu'on venait de traverser, imprimaient dans les âmes je ne sais quelle crainte religieuse et quel attendrissement mélancolique. Les familles comptaient leurs morts et la foi ses martyrs.

A la lueur de la foudre on avait vu clairement l'action de cette Providence que le XVIIIe siècle avait blasphémée. Suivant l'expression d'un grand poète, " ce qu'il y a de plus sublime et d'immortel dans l'homme se réveille comme en sursaut au bruit de toutes ces voix merveilleuses qui avertissent de

Dieu". Un immense besoin de religion, d'idéal, de poésie, se faisait sentir. Et l'on comprenait instinctivement que les versificateurs survivants du dernier siècle et continuateurs impassibles de sa littérature de convention, étaient impuissants à satisfaire cette soif ardente. En ce moment, un homme entra en France.

Il avait promené ses ennuis à travers les solitudes du Nouveau-Monde et il y avait rencontré Dieu. Il avait admiré le spectacle du soleil disparaissant avec lenteur dans l'Océan aux flots profonds, et il avait eu la sensation de l'Infini. Au bord des cataractes mugissantes et sous les sombres arceaux des forêts vierges, il avait entendu chanter la poésie, et de retour de ces pérégrinations lointaines, il apportait à la société française un livre où la nature, l'art et Dieu étaient célébrés dans un style inconnu jusqu'alors. Cet homme s'appelait François-Réné de Châteaubriand ; ce livre avait pour titre : " *Le Génie du christianisme*".

Un long frémissement d'émotion et d'enthousiasme courut d'un bout de la France à l'autre. Ce coup de clairon sonore et retentissant réveillait des échos endormis depuis trois siècles. L'œuvre nouvelle n'était pas parfaite ; mais la sève puissante et féconde y coulait à pleins bords, les défauts eux-mêmes y étaient empreints d'une originale hardiesse, et les beautés étaient vivantes. C'était la jeunesse, c'était le printemps, c'était l'aurore.

Le livre de M. de Châteaubriand répondait admirablement à cet état des âmes que nous décrivions

tout à l'heure. Il brisait les mailles du filet dont l'esprit de routine avait emprisonné le génie national. Il ouvrait aux lettres de vastes horizons, de lumineuses perspectives, et, à tous ces titres, il méritait le succès inouï qu'il rencontra.

Moins religieuse que Châteaubriand, mais professant à peu près les mêmes théories sur l'art, Mme de Staël levait, de son côté, l'étendard de la révolte contre la littérature fausse et guindée du XVIIIe siècle, et révélait à la France Klopstock, Gœthe et Schiller, ces libres et vigoureux génies de la rêveuse Allemagne. Le livre qu'elle écrivit dans son exil eut une influence presque égale à celle du *Génie du christianisme.* Mais le moment de la rénovation littéraire n'était pas encore arrivé.

La grande figure de Napoléon reléguait dans l'ombre tout ce qui n'était pas elle. Le roulement des tambours et le fracas des batailles étouffaient les chants de la muse. On avait bien le temps, en vérité, de s'occuper de critique et de poésie ! Il fallait profiter d'Austerlitz, prendre Berlin, refouler le Czar dans ses steppes arides, envoyer les aigles victorieuses planer sur Vienne et sur Madrid. L'épopée impériale se déroulait aux regards éblouis de l'Europe, et, pendant quinze années, elle tint l'univers en suspens. Mais, hélas ! aux victoires éclatantes succéda bientôt la série des désastres. Après Wagram ce fut Moscou, puis la Bérésina, puis Leipsick, et enfin Watérloo. L'Empire s'évanouit comme un rêve de gloire. L'aigle blessé fut fait captif et confié à la garde d'un vautour. La France, après

tant d'années de discordes intestines et de guerres ruineuses, put enfin se laisser aller au charme du repos et de la paix sous un régime qui semblait devoir lui donner l'ordre et la liberté. L'heure était propice pour une réforme dans la littérature. Il y avait dans les cœurs et dans les intelligences une exubérance d'enthousiasme, de sensibilité. Et cependant les poètes de l'Empire, Luce de Lancival, Arnault, Etienne, Jouy, Ancelot, etc., continuaient tranquillement à aligner leurs alexandrins corrects, et à construire, suivant les règles, leurs tragédies pseudo-romaines. Mme de Staël était morte. Châteaubriand était absorbé par la politique, et personne ne se présentait pour continuer leur œuvre, lorsque tout à coup parut, sans nom d'auteur, un volume de poésies intitulé : *Méditations poétiques et religieuses.* M. de Lamartine, que nous avons vu apparaître un peu brusquement au début de cette conférence, M. de Lamartine entrait en scène : cette fois, le romantisme était né en France.

III

Le romantisme ! Que signifiait ce mot qui a fait tant de bruit, et quelle idée représentait-il ? Suivant nous, le romantisme à son début, en 1820, c'était le retour des lettres aux traditions chrétiennes et nationales que la littérature classique avait trop longtemps dédaignées.

C'était la poésie brisant enfin avec les élégances

convenues et les thèmes vieillis, pour devenir l'interprète des voix mystérieuses de la nature, l'écho des sentiments intimes et des impressions personnelles de chacun, l'expression des souvenirs, des espérances et des préoccupations de tous. En un mot, la patrie, la nature et l'âme, telles étaient les trois sources d'inspiration où l'on allait rajeunir la littérature française.

En même temps, on se proposait de briser la monotonie du vers alexandrin, en déplaçant plus souvent la césure, et en pratiquant de temps en temps l'enjambement. On voulait enfin introduire dans la langue littéraire bon nombre de locutions pittoresques, de termes qui en étaient bannis à tort, et dont l'exclusion avait fait dégénérer l'emploi de la périphrase en un véritable abus, ainsi qu'une foule d'images neuves, pour donner de la couleur au style. Ces réformes devaient produire une littérature vivante, une littérature conforme aux aspirations de la société chrétienne et française qui était encore toute frémissante des orages de la révolution.

Telle était la thèse des romantiques de 1820, et nous croyons qu'elle était juste. Nous disons thèse un peu par anticipation, car à ce moment la thèse n'existait pas encore. C'était un mouvement, un courant, une explosion de sève trop longtemps comprimée sous le joug de la convention. Lamartine ne songeait pas à faire une révolution littéraire lorsqu'il soupirait ses élégies et jetait aux forêts et à la solitude ses gémissements immortels. Il soupirait et gémissait sans en demander la permission à Boileau

et à Laharpe, voilà tout. Il cédait à ses propres émotions, et ses vers étaient faits de ses angoisses et de ses pleurs. La tourmente révolutionnaire avait soufflé sur sa jeunesse. Sa sainte et tendre mère lui avait inculqué sa foi. Plus tard, il avait douté et souffert ; les rivages de Sorrente et de Baïa avaient entendu les premiers frémissements de sa lyre ; Rome l'avait vu passer à travers ses ruines séculaires, et les flots bleus du golfe de Naples avaient bercé ses rêveries. Enfin, le malheur l'avait ramené à Dieu. Et au milieu de toutes ces vicissitudes, dans la joie ou dans la douleur, dans la foi ou dans le doute, sous le dôme des palais ou sous le toit de chaume des pêcheurs, la poésie n'avait cessé de jaillir de son âme ardente comme un cantique d'amour, un hymne de reconnaissance, un cri de désespoir ou un chant de tristesse.

C'est ainsi que furent composées ces *Méditations*, qui firent verser tant de larmes et battre tant de cœurs. Nous savons que cette poésie enchanteresse n'est pas sans danger, qu'elle peut engendrer une énervante mélancolie, qu'elle a quelque chose de troublant, qu'elle renferme bien du vague dans les idées et les croyances. Mais aussi, elle est un élan vers l'Infini, un défi jeté au matérialisme, un regard tourné vers le ciel ; et l'on ne doit pas oublier que Lamartine a pu dire de lui-même avec vérité : " Je " suis le premier qui ai fait descendre la poésie du " Parnasse. Il fallait avant moi, quand on lisait des " vers, avoir sous la main le dictionnaire de la fable. " C'est moi qui ai changé tout cela. c'est moi qui ai

" été chercher dans l'âme humaine les cordes véri-
" tables de la lyre ".

Qu'on se figure l'étonnement des vieux classiques en entendant des vers comme ceux-ci :

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil tristement je m'assieds,
Je promène au hasard mes regards sur la plaine
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes :
Il serpente et s'enfonce en un lointain obscur ;
Là le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs,
Le voyageur s'arrête et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle ses saints concerts.

Désormais la voie était ouverte. En dépit des protestations de MM. Etienne, Jouy, et des critiques du *Constitutionnel*, toute une vaillante élite de jeunes talents, s'y engagea résolument. Alors la guerre éclata dans la république des lettres. M. de Lamartine avait donné le branle au mouvement, mais ses fonctions diplomatiques l'éloignaient de France, et d'ailleurs il n'avait prétendu jeter le gant à personne.

Sans doute il avait innové, mais beaucoup plus dans l'inspiration que dans la forme. Il avait respecté le mécanisme du vers, évité l'enjambement, et s'était borné à puiser dans la nature des couleurs plus fraîches. Aussi ne prit-il qu'une part indirecte à la bataille. Mais un autre poète allait à sa place

s'emparer du commandement des phalanges romantiques. Il avait pour cela toutes les qualités voulues : l'originalité puissante, l'audace des conceptions, la fougue irrésistible et le souffle héroïque. Sa poésie éclatait comme une fanfare, les images grandioses se pressaient dans ses strophes enflammées, et sa verve était intarissable. Vous avez nommé Victor Hugo.

Lamartine avait cultivé surtout la poésie intime et personnelle. Victor Hugo s'attacha davantage à la poésie patriotique. Les *Odes et Ballades* lui avaient fait un nom célèbre, et une foule de jeunes écrivains se groupèrent autour de lui et le reconnurent pour leur guide. C'étaient les deux Deschamps, Méry, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny, Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Alfred de Musset et un grand nombre d'autres, tous pleins d'ardeur et d'impatience, et n'attendant qu'un signe du maître pour traîner aux gémonies les bustes de Boileau et de Racine.

Cependant, le grand poète était prudent. L'esprit de système ne s'était pas encore emparé de lui. Pendant que les partisans de la routine lui opposaient Casimir Delavigne, un demi-classique, il se contentait de produire des chefs-d'œuvre qui déroutaient tous les préceptes. En 1824, dans la préface de ses *Odes et Ballades*, il exposait ainsi ses idées romantiques : " En littérature comme en toutes choses, il n'y a " que le bon et le mauvais, le beau et le difforme, le " vrai et le faux. Il faut en convenir, un mouve- " ment vaste et profond travaille la littérature de ce

" siècle. Quelques hommes distingués s'en étonnent, " et il n'y a précisément dans tout cela d'étonnant " que leur surprise. En effet, si, après une révolution " politique qui a frappé la société dans toutes ses " sommités et dans toutes ses racines, qui a touché " à toutes les gloires et à toutes les infamies, qui a " tout désuni et tout mêlé, au point d'avoir dressé " l'échafaud à l'abri de la tente, et mis la hache " sous la garde du glaive ; après une commotion " effrayante et qui n'a rien laissé dans le cœur des " hommes qu'elle n'ait remué, dans l'ordre des " choses qu'elle n'ait déplacé ; si, disons-nous, après " un si prodigieux événement, nul changement " n'apparaissait dans l'esprit et dans le cœur d'un " peuple, n'est-ce pas alors qu'il faudrait s'étonner " et d'un étonnement sans bornes ". Plus loin, M. Victor Hugo ajoutait : " Remarquons en passant " que, si la littérature du grand siècle de Louis-le- " Grand eût invoqué le christianisme au lieu d'adorer " les dieux païens, si ces poètes eussent été ce qu'é- " taient ceux des temps primitifs, des prêtres chan- " tant les grandes choses de leur religion et de leur " patrie, le triomphe des doctrines sophistiques du " dernier siècle eût été beaucoup plus difficile, peut- " être même impossible. Aux premières attaques " des novateurs, le religion et la morale se fussent " réfugiées dans le sanctuaire des lettres sous la " garde de tant de grands hommes. Mais la France " n'eut pas ce bonheur ; ses poètes nationaux étaient " presque tous des poètes païens ".

Quant à la forme et au style, le poète disait :

" S'il est utile et parfois nécessaire de rajeunir
" quelques tournures usées, de renouveler quelques
" vieilles expressions, et peut-être d'essayer encore
" d'embellir notre versification par la plénitude du
" mètre et la pureté de la rime, on ne saurait trop
" répéter que là doit s'arrêter l'esprit de perfection-
" nement. Toute innovation contraire à la nature de
" notre prosodie et au génie de notre langue doit
" être signalée comme un attentat aux premiers
" principes du goût ".

Ces citations sont longues, mais il était très important de les faire, vu qu'elles exposent parfaitement la théorie romantique en 1824. Or, cette théorie, appuyée par tant de belles productions, nous y applaudissons franchement. Oui, dans ce sens et jusque-là, nous sommes romantique parce que nous sommes chrétien, parce que nous aimons la gloire et le passé de la France, parce que nous comprenons qu'à ce siècle tourmenté dont nous sommes fils, il fallait une littérature différente de celle qui convenait aux contemporains de Louis XIV.

Et voilà pourquoi nous saluons avec enthousiasme cette admirable renaissance de la littérature française qui signala les premières années de la Restauration. Ah ! quoi qu'on en dise, elle n'était pas sans gloire cette époque trop méconnue où, délaissant les élégances glacées du dix-huitième siècle et les inepties sanglantes de la Révolution, l'esprit français abjurait le matérialisme, reprenait sa marche lumineuse vers l'idéal et apparaissait au monde plein d'une jeunesse et d'une vigueur nouvelles ;

cette époque où de Maistre et Lamennais vengeaient le Christ et l'Eglise, où le Lamartine des *Méditations* et des *Harmonies* chantait ses souvenirs et affirmait sa foi, où le Victor Hugo des *Odes et Ballades* méritait le titre d'enfant sublime en célébrant le sacre de son roi, où Alfred de Vigny dessinait la suave figure d'Eloa, où Villemain, Guizot et Cousin illustraient la Sorbonne, où de Serres, Lainé et le général Foy parlaient à la France du haut de la tribune relevée, où Frayssinous et McCarthy, précurseurs de Lacordaire, inauguraient les conférences de Notre-Dame, où il y avait un journaliste qui signait Châteaubriand, un député qu'on nommait de Bonald, des compositeurs et des peintres qui s'appelaient Rossini et Auber, Ingres et Delacroix.

On conçoit que la littérature ait participé au mouvement général, et que des hommes de lettres aient eu la pensée de lui faire subir une réforme opportune. Malheureusement on dépassa le but. Non contents d'avoir agrandi le domaine littéraire, d'avoir détrôné la convention, d'avoir donné une voix à la nature, d'avoir fait vibrer à l'unisson, dans des chants inspirés, la corde religieuse et la corde patriotique, d'avoir chassé du vieux Parnasse les souvenirs et l'attirail du paganisme, d'avoir, enfin, combattu victorieusement la périphrase et enrichi la langue sans la dénaturer, les réformateurs voulurent aller plus loin. Victor Hugo, si modéré au début, s'irrita bientôt de l'opposition que rencontraient dans le parti classique les innovations de la

jeune école, et son orgueil le poussa aux réformes radicales.

On le vit proclamer la liberté absolue de l'art ; liberté de tout peindre, de tout chanter, de tout décrire : le beau et le laid, le sublime et le grotesque, le gracieux et l'horrible, la vertu et le vice. Voici ce qu'il écrivait en présentant au public ses *Orientales :* " L'auteur n'est pas de ceux qui reconnaissent à la critique le droit de questionner le " poète sur sa fantaisie. Le poète n'a pas de compte " à rendre. L'art n'a que faire des menottes, des " lisières, des bâillons ; il vous dit : va ! et vous " lâche dans ce grand jardin de poésie, où il n'y a " pas de fruit défendu. Que le poète donc aille où " il veut, en faisant ce qui lui plaît : c'est la loi. " Qu'il croie en Dieu ou aux dieux, à Pluton ou à " Satan, à Canidie ou à Morgane, ou à rien ; qu'il " écrive en prose ou en vers ; qu'il prenne pied dans " tel siècle ou tel climat ; qu'il soit antique ou " moderne ; que sa muse soit une muse ou une fée : " c'est à merveille. Le poète est libre ".

Comme vous le voyez, c'était prêcher la fantaisie qui conduit à la lic ence. Le poète est libre, soit ; mais sa mission est de faire admirer le beau, connaître le vrai, et aimer le bien. Voilà la véritable formule qui doit présider aux conceptions de l'artiste. Hors de là il n'est qu'un grand coupable, d'autant plus criminel qu'il pro fane le don sacré du génie.

Mais le maître ne se bornait pas à déclarer que la fantaisie était sa loi. Entraînant à sa suite toute l'école romantique, il s'attaquait à la langue et révo-

lutionnait le style. Il recherchait les alliances de mots disparates et accumulait les épithètes, sous prétexte d'atteindre au coloris. Ainsi, dans les *Feuilles d'automne*, il s'écriait :

Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal.

Cet âme de cristal qui reluit et qui vibre aurait fait se pâmer d'aise les " précieuses " de l'hôtel de Rambouillet. Dans le même recueil le poète décrivait ainsi les " voix que l'on entend sur la montagne " :

Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
Plus vague que le vent dans les arbres touffus,
Plein d'accords éclatants, de suaves murmures,
Doux comme un chant du soir, fort comme un choc [d'armures,
Quand la sourde mêlée étreint les escadrons
Et souffle furieuse aux bouches des clairons.
C'était une musique ineffable et profonde,
Qui, fluide, oscillait sans cesse autour du monde,
Et dans les vastes cieux par ses flots rajeunis,
Roulait, élargissant ses orbes infinis.

Nous défions les musiciens de noter cette musique ineffable et profonde, ce bruit large, immense et confus, à la fois doux comme un chant du soir et fort comme un choc d'armures. Certes il y a dans les *Feuilles d'automne* d'admirables poésies, et nous croyons même humblement que c'est là un des plus hauts sommets que Victor Hugo ait atteints. Mais nous citons ces vers pour montrer dans quels excès tombaient l'école romantique et son chef. Quant

au rythme, les novateurs, enivrés par la lutte, lui portaient une atteinte profonde. Ils tourmentaient la phrase et le vers : ils les hachaient, les coupaient, les fractionnaient violemment et les contraignaient trop souvent à prendre une allure pleine de saccades et de soubresauts. Ce procédé, on le conçoit, devait être fatal à l'harmonie.

Nous admettons volontiers que l'enjambement, le déplacement de la césure, le brisement du rythme, et, comme conséquence nécessaire, la rime riche, peuvent produire de grandes beautés. Mais du moment qu'on s'en fait un système, on dénature, suivant nous, la versification française, et l'on a pour résultat des vers qui, lus à haute voix, en suivant exactement le sens de la phrase, ne diffèrent pas sensiblement de la prose. Jugez plutôt :

J'ai connu, l'an dernier, un jeune homme nommé
Mardoche, qui vivait nuit et jour enfermé.
O prodige ! Il n'avait jamais lu de sa vie
Le journal de Paris, ni n'en avait envie.
Il n'avait jamais vu ni Kean, ni Bonaparte, ni
Monsieur de Metternich ; quand il avait fini
De souper, se couchait, précisément à l'heure
Où (quand par le brouillard la chatte rôde et pleure)
Monsieur Hugo va voir mourir Phébus le blond.
Vous dire ses parents, cela serait trop long.
.....
On le lisait. C'était du reste un esprit fort ;
Il eut fait volontiers d'une tête de mort
Un falot, et mangé sa soupe dans le crâne
De sa grand'mère.

Ce sont des vers que nous venons de lire ; et celui qui commettait cette prose rimée, en l'année

1829, c'était pourtant M. Alfred de Musset, qui, mieux inspiré, devait être plus tard le chantre mélodieux des *Nuits* et de l'*Espoir de Dieu*. Pour faire sentir que ce sont bien des alexandrins que nous venons de réciter, il faudrait les scander sans s'occuper du sens, ce qui ne vaudrait guère mieux.

L'esprit de système entraînait encore les romantiques dans d'autres défauts. Sous prétexte de combattre la périphrase et l'antipathie de leurs adversaires pour le mot propre, ils en vinrent à introduire dans la langue littéraire ces expressions triviales, ces termes bas et vulgaires que Boileau ne voulut jamais pardonner à Scarron. Nous en verrons tout à l'heure un exemple.

Néanmoins, l'école classique défendait ses positions et luttait vaillamment pour l'ancien art poétique. Mais elle était débordée de toutes parts et le romantisme avait pour lui l'opinion. La première représentation d'*Hernani* décida du sort de la guerre. Ce fut une soirée mémorable. La pièce n'était pas irréprochable, mais les beaux vers y étaient nombreux, l'inspiration originale, et une jeunesse belliqueuse, dont la préface de *Cromwell* était l'Evangile et le Coran, avait envahi la salle avec le dessein avoué de faire à M. Victor Hugo une éclatante apothéose. Le combat fut rude et le Théâtre-Français en a gardé longtemps le souvenir. Il fallait conquérir le terrain pied à pied. Chaque tirade énergique, chaque épithète aventureuse, chaque expression familière était le signal d'une bordée de sifflets aussitôt étouffés sous une clameur d'admiration. Peu

s'en fallut que les partis n'en vinssent aux mains. Le ban et l'arrière-ban des disciples de La Harpe et de Delille s'étaient levés en masse pour cet effort suprême du passé contre l'avenir. Mais la fougue, l'élan, l'enthousiasme étaient avec l'auteur, et en dépit des bataillons classiques la pièce s'acheva triomphalement au milieu d'une tempête de bravos.

Le romantisme l'emportait. Toutefois, nous sommes forcé d'admettre que sa victoire fut stérile. A partir de ce moment, tous les défauts du genre s'accusèrent, s'accentuèrent et devinrent de plus en plus sérieux. Ce fut un véritable débordement.

On vit toute une génération de rêveurs et de désenchantés, de poètes poitrinaires affectant des airs byroniens, se ruer sur les traces de Victor Hugo, d'Alfred de Musset et d'Alexandre Dumas. Dieu sait ce que cette époque vit éclore de drames échevelés, de romans barbus, de métaphores insensées ! La fantaisie, préconisée par le chef, régnait en souveraine et ouvrait la porte à toutes les débauches d'imagination et de style. Comme nous ne voulons pas abuser de votre patience, nous allons donner la parole à M. Victor Hugo et laisser le Bonaparte romantique faire lui-même le bulletin de sa campagne dans la langue qu'il s'est glorifié d'avoir créée. Cette perle se trouve dans les *Contemplations ;* c'est une pièce datée de 1834.

La langue était l'Etat avant quatre-vingt-neuf
.....
Alors brigand, je vins ; je m'écriai pourquoi
Ceux-ci toujours devant, ceux-là toujours derrière ?
Et sur l'Académie aïeule et douairière,

Cachant sous ses jupons les tropes effarés,
Et sur les bataillons d'alexandrins carrés,
Je fis souffler un vent révolutionnaire.
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.
Plus de mot sénateur, plus de mot roturier!
.....
Je bondis hors du cercle et brisai le compas
Je nommai le cochon par son nom ; pourquoi pas?
.....
J'ôtai du cou du chien stupéfait son collier
D'épithètes.....
.....
Force mots par Restaut peignés tous les matins
Et de Louis XIV ayant gardé l'allure
Portaient encore perruque ; à cette chevelure
La révolution, du haut de son beffroi,
Cria : " transforme-toi ! c'est l'heure. Remplis-toi
De l'âme de ces mots que tu tiens prisonnière " !
Et la perruque alors rugit et fut crinière.
.....
Boileau grinça des dents ; je lui dis : ci-devant
Silence ! et je criai dans la foudre et le vent :
Guerre à la rhétorique et paix à la syntaxe !
.....
Oui, de l'ancien régime on a fait table rase.
Et j'ai battu des mains, buveur du sang des phrases.
.....Le mot propre, ce rustre,
N'était qu'un caporal : je l'ai fait colonel.
J'ai fait un jacobin du pronom personnel ;
Du participe, esclave à la tête blanchie,
Une hyène, et du verbe une hydre d'anarchie.
Vous tenez le *reum confitentem*. Tonnez !
J'ai dit à la narine : Eh ! mais tu n'es qu'un nez !
J'ai dit au long fruit d'or : Mais tu n'es qu'une poire !
J'ai dit à Vaugelas : Tu n'es qu'une mâchoire !
J'ai dit aux mots : Soyez république ! soyez
La fourmilière immense, et travaillez ! Croyez,
Aimez, vivez !—J'ai mis tout en branle et, morose,
J'ai jeté le vers noble aux chiens noirs de la prose.

Tel fut le romantisme, si l'on doit en croire son révélateur. Mais non, le romantisme fut mieux que cela. J'en appelle au Victor Hugo de 1824, au critique qui déclarait Boileau " un excellent esprit ", et lui reconnaissait, ainsi qu'à Racine, " le mérite unique d'avoir fixé la langue ". Réaction légitime contre la fausse élégance, l'imitation servile des modèles, et l'ennuyeuse convention, cette réforme fut parfaitement justifiée dans son origine et vraiment féconde dans ses résultats. Elle donna le ton à une foule de talents illustres et détermina bien des carrières brillantes qui, sans elle, se seraient peut-être traînées dans l'ornière banale.

Ainsi ce fut un romantique ce grand dominicain, ce merveilleux Lacordaire, dont la parole brûlante entraîna pendant dix ans l'auditoire de Notre-Dame au cours impétueux de son lyrisme oratoire. Ce fut un romantique ce pieux historien de sainte Elizabeth, ce noble comte de Montalembert, qui, à la tribune du Luxembourg et plus tard à celle de l'Assemblée législative, consacra au service et au triomphe de si nobles causes les accents de sa jeune et chaleureuse éloquence. Ce furent encore des romantiques ce savant et modeste Ozanam, ce mélodieux Reboul, ce religieux Turquety, ce fier Brizeux, ce farouche Barbier, ce mystique Victor de Laprade, ce mélancolique Maurice de Guérin et son admirable sœur, et, dans une autre sphère, ce délicat Sandeau, cet élégant Pontmartin, ce spirituel Ourliac. Tous ces esprits d'élite et un grand nombre d'autres, poètes, critiques ou romanciers, ont dû au mouvement inau-

guré en 1820, ce charme indéfinissable qui nous séduit dans leurs ouvrages. Ils savent parler la langue de nos sentiments, de nos joies et de nos tristesses, et cette langue leur a été révélée par l'école littéraire de la Restauration.

Il serait donc injuste de ne pas le reconnaître : après *Hernani* " l'art était en bon point ". " Les " autels, dit Louis Veuillot, les autels un peu " souillés de poussière, demeuraient debout. On " n'avait brisé que du plâtre. Quelques coups de " balai après les coups de massue, quelques coups " d'époussetoir après les coups de balai, et l'on se " trouvait sur un terrain agrandi, en présence de " modèles tout brillants d'une jeunesse renouvelée. " Plus de périphrase, moins de lieux communs, la " langue colorée, le vers souple et sonore, telles " étaient les précieuses conquêtes du mouvement " romantique ". Nous souscrivons de tout cœur à ce jugement.

En ce moment le romantisme est traqué à son tour par le naturalisme brutal. La nouvelle pléiade composée d'étoiles brillantes, Alphonse Daudet, Coppée, Théodore de Banville, Sully Prudhomme, Leconte de Lisle, Joséphin Soulary, et de plusieurs autres admirateurs fidèles de Victor Hugo, a glissé elle-même sur cette pente où elle a été dépassée par l'auteur trop connu de l'*Assommoir* et de *Nana*.

Mais qu'importe, après tout, que le Maître et un grand nombre de ses disciples aient fait fausse route ? Parce qu'ils n'ont pas su s'arrêter à temps, il ne s'ensuit pas qu'ils aient erré dès le principe.

Le souffle créateur qui animait quelques-uns des romantiques de 1820 était tellement puissant qu'il a vivifié toute la littérature de ce siècle. Aujourd'hui même, après tant d'années écoulées, après les *Misérables*, après l'*Homme qui rit*, après les *Quatre vents de l'esprit*, nous sommes forcé d'admettre que Victor Hugo, en dépit de son immense orgueil, de ses apostasies sans nombre, de ses déclamations nuageuses et de son clinquant d'antithèses, est l'un des plus grands, sinon le plus grand poète de notre âge.

Et maintenant nous touchons au terme de notre route. Nous nous sommes efforcé d'exposer le caractère distinctif de la littérature classique, ses origines, son épanouissement sous Louis XIV, sa décadence au dix-huitième siècle, son complet obscurcissement sous l'Empire, lorsque le troupeau servile des imitateurs n'aspiraient plus qu'à la gloire facile d'être le reflet et l'écho du grand siècle. Puis, nous avons assisté ensemble au réveil de l'esprit français, à la guerre entre les deux écoles, au triomphe des novateurs et aux écarts qu'ils n'ont pas su éviter.

Classiques et romantiques ont tour à tour défilé devant nos yeux. Nous avons dû rendre hommage chez les uns à l'ampleur et à la pureté du style, à la noblesse constante des termes, à l'harmonie du rythme, à la netteté, à l'élévation et à la majesté de la pensée ; chez les autres, nous avons admiré le pittoresque, l'éclat des images, la sonorité du vers, la variété de la mesure, la hardiesse, la liberté et la nouveauté des conceptions. En même temps, nous avons déploré chez les premiers l'uniformité trop

constante qui conduit à la monotonie, l'abus des circonlocutions, des réminiscences mythologiques, le mépris du moyen âge et de l'histoire nationale ; nous avons signalé et dénoncé chez les seconds la violation du génie de la langue, l'emploi des expressions triviales, le brisement systématique du rythme, la fantaisie sans frein conduisant au désordre et à la confusion des idées. Lequel des deux genres faut-il choisir ? A cette question nous répondrons : l'un et l'autre : et c'est là, nous l'espérons, la conclusion logique de ce trop long travail.

En littérature, il faut être éclectique et admirer le beau partout où il se trouve. Il serait bien près de la perfection du style, l'écrivain qui, s'inspirant à la fois des classiques et des romantiques, saurait éviter les défauts et s'assimiler les qualités qu'on rencontre dans les productions de l'une et l'autre école. Or cet écrivain, le dix-neuvième siècle l'a connu.

Issu des derniers rangs du peuple, il avait promené son adolescence obscure à travers un monde sans croyances. Nul plus que lui n'avait été de son siècle. Il en avait connu les doutes, les angoisses, les aspirations et les enthousiasmes. Il avait passionnément aimé la gloire, le succès, les plaisirs, et le brillant mirage de l'ambition avait bien souvent passé dans ses rêves d'avenir. Comme toute sa génération, il s'était jeté dans le mouvement littéraire, et le romantisme l'avait enrôlé parmi les claqueurs d'*Hernani*. Mais, dégoûté bientôt des excès de l'école, il avait rebroussé chemin jusqu'au dix-

septième siècle et s'y était plongé avec délices. Là, il avait vécu dans le commerce intime des vieux maîtres de la pensée et du langage. Il s'était nourri de la forte substance de La Bruyère, de Bourdaloue, de Corneille, de Racine et de Bossuet. En même temps le catholicisme était venu frapper à la porte de son cœur ardent et s'en était emparé, en le purifiant de toutes les souillures de sa jeunesse incrédule. Et, s'assimilant tous ces éléments divers, les fondant, les fusionnant par la méditation et le travail, son esprit vigoureux et fécond les avait marqués de son empreinte originale et en avait composé un style admirable, plein de verdeur, d'énergie, de verve mordante, de correction, de hardiesse et de clarté, un style où se trouvaient harmonieusement unies la majestueuse régularité du dix-septième siècle et la fougue lyrique de notre temps.

Cet écrivain, Messieurs, vous le connaissez tous. Depuis cinquante ans il a été mêlé à toutes les luttes, à toutes les questions, à tous les solennels débats qui ont divisé le monde intellectuel ; et les cent mille échos de la publicité ont fait du nom de Louis Veuillot un des noms célèbres de ce siècle. Feuilletez les ouvrages de ce merveilleux artiste, toujours vous retrouverez le double caractère que nous venons de signaler. A côté d'une page grave, sévère, et d'une correction majestueuse, vous rencontrerez tout à coup l'accent ému, la note tendre, le trait gaulois, le mot piquant, l'expression pittoresque. Voilà le secret de la puissance de Louis Veuillot.

voilà ce qui a fait de lui le premier des prosateurs contemporains.

Cet exemple illustre, Messieurs, nous paraît être le meilleur plaidoyer qu'il soit possible de faire contre l'exclusivisme littéraire. Il nous enseigne à ne pas nous enfermer dans tel siècle ou telle école, à nous élever au contraire jusqu'à la vraie conception de l'art, et à dilater notre admiration pour y embrasser tous les chefs-d'œuvre. C'est ainsi que nous parviendrons à donner à notre littérature nationale ces deux éléments de vie et de beauté : la variété dans l'unité et la liberté dans l'ordre.

Mais que nous importe une littérature nationale ? nous dira-t-on peut-être. Pourquoi ces recherches sur les classiques et les romantiques ? A quoi bon ces études, ces combinaisons de genres, ces travaux purement intellectuels ? C'est peine inutile et labeur perdu. Parlez-nous du cours de la Bourse et de la cote des actions industrielles. Voilà qui est pratique. L'univers entier est en travail : de tous côtés on n'entend que le souffle puissant de l'usine, que le grincement de la roue sur l'engrenage, que le gémissement de la vapeur captive, que la rumeur bruyante de la machine infatigable. Le dix-neuvième siècle a la fièvre, la fièvre dévorante du progrès. On supprime les distances, on aplanit les montagnes, on fait fraterniser les océans. Demain l'aéronaute audacieux, dirigeant sûrement sa nacelle à travers les espaces, et suivant des routes certaines au milieu des nuages, ira déposséder l'aigle altier de sa royauté solitaire. Transformer en produits de consommation

la matière brute, multiplier les capitaux, augmenter le bien-être corporel, telle paraît être désormais la loi suprême de l'humanité laborieuse.

Voilà le langage que tiennent de nos jours un grand nombre d'hommes. Certes, nous ne sommes pas ennemis du progrès matériel. Nous comprenons tout ce qu'il y a de grand dans cette lutte du génie humain contre les forces et les résistances de la nature. Oui, que l'on perce des tunnels, que l'on creuse des canaux, que l'on construise des chemins de fer. Que la locomotive fumante s'élance, par-desssus les fleuves et les montagnes, de l'Atlantique au Pacifique, portant dans ses flancs et semant sur sa route le christianisme et la civilisation. Que l'étincelle électrique aille, en dépit de l'Océan, communiquer la pensée du citoyen de l'Amérique à l'habitant de Londres, de Paris et de Rome. Nous applaudissons à ces merveilles de notre siècle et nous y voyons une confirmation de cette parole de l'Ecriture qui proclame l'homme roi de la création. Mais, de même que ce roi de la création ne vit pas seulement de pain, de même la société ne se nourrit pas uniquement de progrès matériel. Il lui faut un aliment supérieur, quelque chose qui réponde à ce besoin de vérité, de justice, de liberté, d'harmonie, de beauté, d'idéal toujours poursuivi et jamais atteint, dont Dieu a fait ici-bas le tourment et la gloire de la race humaine. Or le rôle des lettres, lorsqu'elles sont dignes de leur mission, est de conserver et d'entretenir chez les peuples le culte de toutes ces nobles idées, de toutes ces grandes choses. De là leur importance, leur dignité, leur caractère auguste.

Sachons donc consacrer quelques instants à des questions d'histoire, d'économie et de critique littéraire. Sachons faire la part de l'intelligence dans notre vie sociale. L'intelligence est une force redoutable, ne la méprisons pas. Qu'une de nos ambitions patriotiques soit de voir croître et se développer au milieu de nous ces lettres canadiennes, dont le passé n'est pas sans honneur et dont l'avenir est plein de promesses. Défendons-les également de la convention classique et du désordre romantique. Unissons, dans notre admiration et notre enthousiasme, Bossuet, La Bruyère, Racine et Corneille, à Châteaubriand, à Joseph de Maistre, à Louis Veuillot, au Lamartine chrétien et au Victor Hugo des anciens jours.

En s'inspirant de ces maîtres, en allant puiser aux sources d'éloquence et de poésie qu'ils ont fait jaillir, notre littérature grandira et parviendra bientôt à l'épanouissement de la maturité. Après avoir produit, pour ne parler que des morts, un poète comme Crémazie, un historien comme Garneau, un publiciste comme Parent, un orateur comme Papineau, elle verra d'autres poètes, d'autres historiens, d'autres publicistes, d'autres orateurs, d'autres écrivains s'illustrant dans tous les genres, lui former de leurs talents et de leurs renommées un lumineux diadème. Et tous ces hommes de parole, de style et d'inspiration élèveront ensemble à la gloire de la patrie canadienne un monument plus durable que le bronze.

ADRESSE

PRÉSENTÉE PAR LE CERCLE CATHOLIQUE DE QUÉBEC AU GÉNÉRAL DE CHARETTE, LE 28 JUIN 1882

GÉNÉRAL,

Le Cercle catholique de Québec vous prie d'accepter l'hommage de sa respectueuse admiration. C'est un des grands jours du Cercle que celui où il a l'honneur de recevoir l'illustre soldat de l'Eglise et de la France. Une puissante émotion s'est emparée de nos cœurs lorsque l'on nous a dit : " Le général de Charette vient visiter notre pays et notre ville ". Car, pour nous, ce nom est plus qu'un souvenir, c'est un drapeau. En même temps qu'il évoque devant notre imagination les exploits héroïques de la Vendée militaire, qu'il nous rappelle les noms sacrés et glorieux de Rome, de Mentana, de Castelfidardo et de Loigny, il symbolise à nos yeux la foi, l'honneur et la fidélité. Dans ce siècle où le matérialisme lève audacieusement la tête, où l'on dresse des autels au succès, où l'on a tous les jours le spectacle de si honteux prosternements, il nous enseigne à rester

debout devant les idoles, à mépriser les triomphes de la force, à refuser notre cœur et notre parole aux mensonges d'une soi-disante habileté. Il nous apprend enfin qu'il y a des défaites plus belles que les victoires, et que la honte est à triompher pour l'iniquité, non pas à succomber pour le droit.

Voilà pourquoi, général, nous sommes si heureux et si fiers de vous voir en ce moment parmi nous. Ce que nous aimons, vous l'avez défendu ; ce que nous vénérons, vous avez forcé le monde entier à le respecter par le prestige de votre brillante valeur et de votre honneur sans tache ; les causes auxquelles nous avons voué nos cœurs, vous avez versé votre sang pour elles. Permettez-nous donc de vous le dire, vous êtes ici chez vous, général. Vous avez combattu pour l'Eglise et la France, et l'Eglise et la France, ce sont les deux mères de notre Canada. Elles nous ont enfantés à la vie religieuse et à la vie nationale, et sans elles nous n'aurions pas plus de nom que d'existence. Le premier découvreur français qui aborda la plage de Québec, à quelques pas d'ici, prit possession du sol en y plantant une croix ornée d'un écusson fleurdelisé. Ce grand acte fut notre acte de naissance. Et aujourd'hui, fidèles aux souvenirs de notre berceau, nous conservons le double amour de la patrie française et de la patrie catholique. Jugez donc de notre fraternelle sympathie pour ceux qui, gardiens de la vieille tradition et du vieil honneur, unissent indissolublement dans leur âme la religion du Christ et le culte de la France, qui n'ont pas cherché à rayer des parchemins

de la nation de Clovis le titre de fille aînée de l'Eglise, et qui n'aspirent qu'à lui voir reprendre dans le monde les *Gesta Dei per Francos.* Oui, vous êtes ici chez vous ! Vos souvenirs sont nos souvenirs, vos défaites sont nos défaites, vos regrets sont nos regrets, vos espérances sont nos espérances.

Et nous osons ajouter : votre œuvre est notre œuvre. Vous travaillez, ainsi que vos compagnons de lutte, au relèvement de votre pays par l'éducation des classes laborieuses et la diffusion des vérités sociales et religieuses au sein des populations ouvrières. C'est aussi le but de notre Cercle, qui a pour devise ces paroles : *In manifestatione veritatis.* La vérité dans l'histoire, la vérité dans la philosophie, la vérité dans les questions économiques qui travaillent le monde moderne, la vérité dans la doctrine, c'est ce que nous recherchons avant tout et ce que nous tâchons de faire briller suivant la mesure de nos forces, dans le rayon de notre humble sphère. Telle est la fin et la raison de ce Cercle catholique, dont l'ambition est d'appartenir, d'aussi loin que ce soit, à la famille de ceux qui ont eu pour premier fondateur en France l'illustre Albert de Mun.

Nous avons donc quelque droit de revendiquer une modeste place sous les plis du drapeau catholique, que vous avez fait fièrement planer au-dessus des batailles, au milieu des balles et des boulets, et que vous tenez encore haut et ferme dans la vie civique, comme un signe de ralliement pour l'œuvre du salut national. Et cette identité de principes et

de tendances, qui fait notre orgueil, nous rend mille fois plus précieuse votre présence au milieu de nous.

Merci, général, de votre courtoise visite. Daignez agréer pour vous et pour la noble compagne de votre existence, madame la marquise de Charette, nos souhaits les plus sincères et l'expression des vœux ardents que nous formons pour votre bonheur et celui de votre famille.

L'ÉDUCATION CATHOLIQUE

DISCOURS

PRONONCÉ AU COLLÈGE DE SAINTE-ANNE, LE 21 FÉVRIER 1883 [1]

MESSEIGNEURS,

MESDAMES,

MESSIEURS,

Il y a huit ans déjà, dans cette même salle, à cette même place, au milieu d'une fête brillante comme celle-ci, j'étais appelé, malgré mon indignité, à faire l'éloge d'un grand homme de bien. On m'avait confié la tâche honorable de prononcer, à la séance de fin d'année, le panégyrique de M. Charles-François Painchaud, le prêtre et le citoyen illustre dont le nom doit éveiller dans cet auditoire de sympathiques échos. Quoique ce discours ne fût pas ce qu'on a l'habitude d'appeler un discours d'adieu, il marqua le terme de ma vie collégiale. Plusieurs années se sont écoulées depuis lors, et vous comprendrez sans

1—Ce discours fut prononcé au milieu d'une grande séance littéraire, dramatique et musicale, à l'occasion des noces d'or de Mgr Poiré, supérieur et bienfaiteur insigne du collège. Mgr Taschereau, archevêque de Québec, et Mgr Langevin, évêque de Rimouski, y assistaient.

peine avec quelle joie profonde je revois aujourd'hui ces vieux murs qui ont abrité pour moi tant de jours heureux, avec quelle vive émotion je me retrouve sur cette estrade qui me rappelle tant de chers souvenirs et d'impressions intimes, avec quel bonheur, enfin, j'assiste encore une fois à l'une de ces fêtes de famille qui parlent si éloquemment à l'intelligence et au cœur.

Sans doute, bien des choses ont changé depuis que j'ai quitté ces lieux. Mon regard cherche en vain beaucoup d'endroits familiers, et rencontre avec étonnement beaucoup d'objets inconnus. Le collège de Sainte-Anne a marché et a pris un essor nouveau. Il a subi l'influence de cette grande loi du progrès qui régit les choses humaines. Il a ouvert ses portes aux améliorations et au confort modernes ; ses salles se sont agrandies, son apparence est devenue plus majestueuse, son étincelante coupole apparaît de plus loin au-dessus des arbres du bocage et s'élance plus hardiment dans les airs. Mais quels que soient les changements extérieurs que lui ont apportés les années, je reconnais encore l'*Alma Mater*. Les murs peuvent changer, mais l'âme ne change pas. Oui, c'est bien toujours le même Sainte-Anne. C'est toujours la même harmonieuse alliance entre la Science et la Foi, entre les Lettres et les Arts. Ce sont toujours les mêmes traditions, le même esprit, les mêmes souvenirs et les mêmes espérances.

Vous me pardonnerez, Messieurs, de relier ainsi le présent au passé. J'ai besoin de songer que je ne suis à cette heure qu'un enfant qui revient, après

une absence, au foyer paternel, j'ai besoin de me pénétrer de cette idée, pour ne pas me sentir trop confus de l'honneur que l'on m'a fait en m'invitant à vous adresser la parole. Une heureuse coïncidence contribue, d'ailleurs, à me faire oublier le laps de temps qui sépare de la date du départ celle du retour. Le jour du départ, je faisais l'éloge d'un curé de Sainte-Anne, fondateur de ce collège. Et ce soir, au retour, je me vois appelé à vous dire quelques mots à l'occasion d'une fête donnée en l'honneur d'un autre curé de Sainte-Anne, que l'on peut regarder, lui aussi, comme un autre fondateur de cette maison.

Nous voyons dans l'histoire de la Rome antique, qu'elle décernait à ses héros les plus illustres, à ceux qui la sauvaient des conspirateurs et des barbares, un titre suprême, résumé et couronnement de tous les autres. Camille chassait du territoire de la République ces fiers Gaulois qui avaient fait trembler le Capitole ; Marius, refoulait, dans les plaines de Verceil, le flot envahisseur des hordes teutoniques ; Cicéron foudroyait Catilina de ses harangues vengeresses ; et la patrie reconnaissante acclamait en Camille, en Marius et en Cicéron, le second, le troisième et le quatrième fondateur de Rome.

Messieurs, l'histoire de Sainte-Anne ressemble en ce point à celle de la ville conquérante. L'œuvre de M. Painchaud a eu, elle aussi, ses jours d'orage et ses moments de crise. Mais, comme la cité de Romulus, aux heures décisives où l'on se demandait si elle allait disparaître sans retour de la scène du

monde, il lui arrivait des sauveurs providentiels, et, reprenant sa marche civilisatrice, elle inscrivait dans ses annales le nom d'un second, d'un troisième ou d'un quatrième fondateur. La liste en est longue, car les bienfaiteurs furent nombreux. Il ne m'appartient pas de vous la faire parcourir : vous la connaissez aussi bien que moi. On me permettra seulement de me faire l'interprète respectueux de l'admiration et de la reconnaissance publiques, pour la généreuse initiative épiscopale qui convia le dévouement à l'œuvre du salut. Et, ce devoir accompli, on me saura gré d'en accomplir un autre, et de rendre, au nom de tous, un solennel et éclatant hommage au héros de cette fête, à l'ouvrier qui contribua le plus au relèvement de l'édifice, à M. le grand vicaire Poiré, qui célèbrera demain le cinquantième anniversaire d'un sacerdoce béni de Dieu et des hommes.

La discrétion, Messieurs, m'interdit d'aller plus loin. Les âmes généreuses repoussent la louange, et il est difficile de faire devant elles l'éloge de leurs nobles actions. Mais on peut les forcer à subir indirectement ce qu'elles refusent d'entendre lorsqu'on s'adresse à leur personne, et l'on y parvient en démontrant la grandeur de l'œuvre à laquelle elles se sont dévouées. Je vais donc respecter l'humilité de l'ouvrier pour m'attacher à l'œuvre et la glorifier aussi brièvement que possible, en faisant ressortir l'importance de la position qu'elle occupe dans l'économie sociale.

Qu'est-ce, Messieurs, qu'un séminaire, un collège ?

Quelle est sa fonction dans la société ? Quelle influence exerce-t-il dans l'ordre intellectuel et moral ? La réponse à ces questions me paraît renfermée dans une parole célèbre d'un illustre docteur : "*fides quærens intellectum*" ; la foi à la recherche de la science, voilà le spectacle que nous offre le séminaire.

Dans la vie intellectuelle de l'homme, il y a trois périodes, trois étapes que l'intelligence doit successivement parcourir pour arriver au complet épanouissement de toutes ses facultés : ce sont, la raison, la foi et la science. La raison, *cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*, est la base de l'édifice intellectuel et religieux. Elle précède la foi, parce que, pour croire, il faut d'abord connaître l'existence de l'autorité enseignante et comprendre le langage qu'elle parle. Comment, par exemple, l'enfant pourra-t-il croire à l'affirmation du père et de la mère, si le sens intime, le sens externe et la mémoire ne lui ont pas appris la valeur des mots et l réalité des êtres ? Comment pourra-t-il parvenir à l'idée de Dieu, si le sens externe ne lui dit pas qu'il a un père et une mère, si le sens intime ne lui dit pas qu'il doit croire à leur parole, et si la faculté de raisonner ne lui permet pas d'établir des relations nécessaires entre le mot *Dieu* et l'idée de création, de premier principe et de fin dernière ? Suivant la magnifique expression de saint Thomas, la raison est le préambule de la foi. Ç'a été l'erreur profonde de Lamennais d'en proclamer l'impuissance radicale. Il ne s'apercevait pas qu'il rendait impossible l'exercice

de l'autorité dont il faisait la clef de son système. La raison donc, ayant fait son œuvre chez l'enfant, la foi s'empare de lui. Il croit à la parole du père et de la mère, à la parole du prêtre, à la parole de l'Eglise ; il devient un chrétien volontaire par la libre adhésion de son intelligence aux vérités enseignées. Ce second état de l'homme peut lui suffire pour accomplir ses destinées. Mais il est un état plus parfait. L'homme peut chercher à éclairer sa foi. Il peut tenter, non pas de comprendre l'incompréhensible, mais de se convaincre qu'il a raison de croire ce qu'il ne comprend pas. Il peut demander à la philosophie, à l'histoire, aux sciences et aux lettres, avec la confirmation de la vérité qu'il possède, le perfectionnement de son intelligence et le développement de ses facultés. C'est ici, Messieurs, que commence l'œuvre de l'éducation chrétienne, l'œuvre du séminaire : *fides quærens intellectum.*

Cette œuvre est l'une des plus admirables qu'il soit donné à l'homme d'entreprendre ici-bas. Et, si l'on veut se convaincre de son influence sur le progrès de la société et de la civilisation, il n'y a qu'à remonter le cours des ans, à refaire par l'imagination cette route que l'on a parcourue autrefois, sans trop se rendre compte de l'importance du terme où elle aboutissait. Lorsque l'enfant arrive au collège, le monde et la nature sont pour lui un livre fermé. Il vient apprendre à lire aux pages de ce livre sublime. Le voilà donc qui aborde le vaste champ des connaissances humaines. Il doit naturellement commencer par étudier l'instrument qui lui servira dans

ses explorations laborieuses. Grâce à un travail ardu, il maîtrise sa langue maternelle, en approfondissant ses secrets et ses nuances ; puis il entreprend la conquête de ces langues fameuses, autrefois reines du monde, qui lui permettront, plus tard, d'entrer dans deux des courants les plus larges et les plus féconds qu'ait suivis la pensée humaine.

Le travail préparatoire est accompli, voilà maintenant que s'ouvrent les sphères supérieures. L'histoire, la littérature, la philosophie, les sciences naturelles vont, tour à tour, être l'objet d'une ardente investigation. Les horizons s'agrandissent, des perspectives inconnues s'ouvrent aux regards ravis, les relations cachées se dévoilent, l'enchaînement des causes et des effets apparaît graduellement, la lumière descend des hauteurs mystérieuses où réside la science, elle tombe sur les fronts recueillis et va provoquer dans les âmes émues des tressaillements sacrés. Voici les grandes lignes de l'histoire qui se dessinent dans leur majestueuse harmonie. Les superbes royaumes de l'Asie, instruments aveugles du plan divin, traversent les âges comme de brillants météores et ne laissent derrière eux que des ruines fastueuses, monuments éloquents de la fragilité humaine. L'empire romain marche à la conquête du monde, et, par l'universalité de sa domination, prépare les voies à la diffusion de l'Evangile. Jésus-Christ paraît ; il apporte aux hommes la vérité et la liberté et laisse à l'Eglise qu'il fonde une promesse d'éternelle durée. Le christianisme s'établit par le plus indéniable et le plus éclatant des miracles. Il

triomphe du paganisme et de l'hérésie, de l'amphithéâtre et du sophisme, de Trajan et de Julien, aussi bien que d'Arius et de Pélage. Et lorsque les barbares, surgissant des profondeurs de l'Orient, font crouler sous leur choc impétueux l'empire romain vermoulu, l'Eglise les baptise et les enfante à la civilisation nouvelle. Viennent les siècles de ténèbres, de déchirements et de chaos qui remplissent la première moitié du moyen âge, elle est encore là pour sauver du naufrage les nations de l'Europe chrétienne. Elle discipline les caractères, elle adoucit les mœurs, elle défend, avec ses droits inaliénables, la conscience, la liberté et la dignité humaines contre les princes oppresseurs et les empereurs sacrilèges. Elle se constitue en même temps la gardienne du feu sacré, et préserve d'un complet obscurcissement le flambeau des sciences et des lettres. Tant d'efforts et de dévouement ne peuvent manquer de produire leur fruit, et le treizième siècle s'épanouit au sommet du moyen âge, comme une fleur exquise de la civilisation chrétienne. Un souffle héroïque pousse l'Europe croyante à la conquête du saint sépulcre. Louis IX fait fleurir sur le trône la justice et la sainteté. La poésie catholique déploie ses ailes, et Dante, le rêveur sublime, conçoit dans les tristesses de l'exil cette épopée sans modèle qui s'appelle la Divine Comédie. La science sacrée atteint son point culminant. Saint Thomas, saint Bonaventure, Albert le Grand élèvent à la pensée chrétienne des monuments, grandioses comme ces cathédrales gothiques

qui surgissent de toutes parts, et font monter les âmes vers le ciel avec leurs voûtes ogivales et leurs flèches aériennes.

Le moyen âge est disparu, nous entrons dans l'âge moderne. La Renaissance et la Réforme introduisent en Europe le sensualisme et le libre examen, et portent à la foi des peuples une blessure profonde. Cependant, à la Renaissance sensualiste et à la Réforme hérétique, correspondent la Renaissance et la Réforme catholiques. La sainteté fleurit dans l'Eglise. C'est l'époque du concile de Trente. Bientôt on voit s'avancer dans l'histoire le dix-septième siècle français avec son radieux cortège d'hommes illustres et de chefs-d'œuvre immortels. L'union de la science et de la foi produit des merveilles, et, malgré quelques taches et quelques ombres, ce siècle mérite d'être appelé le grand siècle. Mais déjà commence à germer la semence d'irréligion que Luther a jetée dans le monde. Voici le règne de Voltaire, voici l'ère des soi-disants philosophes. Les ruines s'amoncellent dans l'ordre moral et intellectuel. L'apostasie des gouvernements attire sur les peuples la colère de Dieu. La foudre gronde, la terre tremble, la Révolution éclate au milieu de l'Europe comme un formidable volcan qui détruit l'ancien régime, et dont les terribles convulsions ébranlent encore aujourd'hui les trônes et les sociétés du dix-neuvième siècle.

Voilà, Messieurs, les grandes et magnifiques leçons que l'histoire, enseignée par des professeurs catholiques, donne à l'élève du séminaire. De son côté,

la littérature l'initie aux splendeurs idéales de la parole humaine et entraîne son âme au culte du Beau. L'art de la composition et l'étude des modèles l'habituent à donner du coloris à la phrase et à jeter sur le discours la royale draperie du style. La poésie, fille de la musique, fait pousser des ailes à son imagination, et lui enseigne à vêtir l'idée d'un vêtement de lumière et d'harmonie. L'éloquence lui communique son souffle ardent et lui apprend que, pour posséder un verbe dominateur, il faut savoir faire passer dans sa parole les frémissements de l'âme et les palpitations de la vie. En même temps, les vieux maîtres de la pensée et du style, qui ont illuminé les siècles du rayonnement de leur génie, viennent verser dans les jeunes intelligences altérées du Vrai et du Beau les trésors de leurs chefs-d'œuvre. Ils viennent leur parler le langage de l'honneur, de la justice, de la sagesse, du dévouement, du patriotisme, de l'héroïsme et de la foi. Généralisant le précepte du poète,

> .....Vos exemplaria græca
> Nocturnâ versate manu, versate diurnâ,

l'élève entre dans le commerce intime, j'oserais dire dans l'amitié, de tous ces morts illustres qui revivent pour lui. Les voici, les ancêtres immortels, les grands poètes, les orateurs entraînants, les profonds penseurs dont s'honorent l'humanité : Homère et Virgile, Démosthène et Cicéron, Thucydide et Tacite, Grégoire et Jérome, Chrysostome et Augustin, Bourdaloue et Corneille, Bossuet et Racine, Fénelon

et La Bruyère. Les voici, dans leurs conceptions les plus hautes et les plus pures, et, tous ensemble, quoique à des degrés divers, ils proclament que les lettres humaines sont ici-bas un reflet de l'éternelle Beauté.

Mais l'élève avance dans la carrière. La littérature l'a initié au sentiment du Beau, l'histoire lui a donné la science des faits. Il lui manque encore la science de l'âme et celle de la nature. La philosophie chrétienne élève la voix. Elle se définit elle-même par la bouche de Bossuet : " Une science qui consiste principalement à rappeler l'esprit à soi-même pour s'élever ensuite comme par un degré sûr jusqu'à Dieu ". Elle fait descendre le jeune disciple au fond de son être et lui fait toucher du doigt les mystérieuses opérations de sa pensée. Elle lui fournit des preuves concluantes de la spiritualité, de la liberté et de l'immortalité de l'âme humaine. Elle combat le scepticisme, le matérialisme et l'athéisme. Elle démontre l'existence de Dieu et l'action de sa providence sur les actes humains. Elle enseigne les droits et les devoirs de l'homme dans la société domestique et dans la société civile. Elle établit enfin, dans l'intelligence de l'élève, ce fonds solide de vérités naturelles qui ont valu à la philosophie l'honneur d'être appelée, par des pères de l'Eglise, " la préface humaine de l'Evangile ".

Un dernier pas, Messieurs, et l'élève aura terminé son pèlerinage intellectuel. Ce dernier pas, il le fait avec les sciences naturelles. Les mathématiques dont Képler a dit " qu'elles sont coéternelles à Dieu et

qu'elles ont passé dans l'homme avec l'image de Dieu ", les mathématiques l'introduisent dans ce champ nouveau, où les formules inflexibles et les axiomes rigoureux contribuent à rectifier son jugement, en lui donnant une trempe plus solide. L'astronomie lui révèle l'existence d'une loi intelligente qui régit les corps célestes, et les fait se mouvoir avec une régularité admirable au milieu de leurs prodigieuses évolutions. La physique lui donne la théorie des forces de la nature inorganique et de leur action sur la matière inerte. La chimie lui fait pénétrer les secrets merveilleux de la composition des corps. La géologie lui permet de descendre jusque dans les entrailles de la terre, pour y chercher l'âge du monde et pour y lire, dans l'histoire de ses transformations, la justification scientifique de la genèse chrétienne. Et, après avoir ainsi scruté la nature et les corps, l'élève en arrive à la conclusion qu'un savant illustre exprimait lorsqu'il écrivait ces belles paroles : " Toutes les sciences tendent à un " même but. Ce but c'est la manifestation des forces " que l'intelligence divine met en œuvre dans le " mécanisme de l'univers ".

Le jeune homme est maintenant parvenu au terme de ses études collégiales. Il n'est pas encore un savant, tant s'en faut, mais il possède la clef de la science. Il connaît les sources où il devra aller puiser encore, puiser sans cesse, pour alimenter l'activité de son esprit. Durant les sept ou huit ans qu'il a passés sous le toit du collège, son intelligence s'est équilibrée, son caractère s'est formé aux efforts

virils. Il a acquis le goût du travail, le respect de l'autorité, l'habitude de la méthode. Son cœur et son esprit ont grandi simultanément. Il est parti de la foi pour aller à la science, et la science l'a ramené à la foi après lui avoir fait parcourir le cercle des connaissances humaines.

Voilà, Messieurs, l'œuvre du séminaire, et mon seul regret est de n'avoir pu vous en exposer dignement l'incomparable grandeur. Ah ! je sais bien qu'elle rencontre, de par le monde, de nombreux et implacables contempteurs. J'entends d'ici l'éternel refrain des adeptes de la libre-pensée. Je les entends me dire : "Mais ce que vous venez de nous tracer c'est l'esquisse d'une éducation cléricale. Or l'éducation cléricale, nous n'en voulons pas. Ignorez-vous donc que l'Eglise est l'ennemie de la raison? que ses dogmes immuables et ses doctrines inflexibles sont le plus grand obstacle que rencontrent, sur leur route, la civilisation et la société modernes ? Arrière la domination des prêtres et des moines ! Arrière le spectre du moyen âge ! Arrière tout le vieil attirail de la superstition et de la routine théocratique ! Cela était bon pour nos pères Mais nous qui sommes les fils d'un siècle de lumière, nous voulons que l'intelligence soit libre et l'éducation sans entraves, et nous chassons la foi de nos écoles parce qu'elle est l'antithèse de la science et la borne du progrès". Voilà, Messieurs, le fier langage des pontifes de la Révolution. Eh bien ! c'est un devoir de le proclamer en toute circonstance, lorsqu'ils parlent ainsi, ils profèrent un double mensonge.

Ecoutez, Messieurs, ces éloquentes paroles d'un orateur catholique : " L'intelligence est le fond de notre nature, le piédestal de tout notre être, le principe de nos actes, et c'est pourquoi il importe souverainement d'y asseoir notre foi... Jamais la foi ne s'abaisse sans que la raison diminue... La raison fait l'homme, la foi fait le chrétien : la raison nous mène au bord de l'infini, la foi nous donne Dieu tout entier. La foi n'est pas autre chose qu'un niveau sublime qui rabaisse le petit nombre d'esprits supérieurs au rang des esprits médiocres, pour que l'autorité les élève ensemble vers Dieu, et que la vertu seule mette entre eux de la différence ".

On rapporte qu'un grand poète allemand, Gœthe, au moment d'expirer, poussa ce cri sublime : " De la lumière, encore plus de lumière " ! Je ne sais si Gœthe a jamais prononcé cette belle parole, mais je sais qu'on pourrait la placer avec une grande vérité dans la bouche de l'Eglise catholique. L'Eglise aime la lumière. Au moyen âge, elle a brillé au milieu de l'Europe comme un phare illuminateur. Toujours et partout elle provoque la discussion et la controverse, parce qu'elle est la vérité et que la vérité n'a pas peur du soleil. En ce moment même, Messieurs, un fils de Lacordaire, un continuateur de Ravignan et de Félix, le P. Monsabré, sublime vulgarisateur de la théologie, occupe la plus haute tribune du monde, la chaire de Notre-Dame. Et là, au milieu de Paris incrédule, en plein dix-neuvième siècle, devant le rationalisme qui frémit, il dévoile hardiment au plus difficile des auditoires les profon-

deurs lumineuses du dogme catholique. "De la lumière, encore plus de lumière", c'est le cri de l'Eglise parce qu'elle croit vraie cette grande parole d'un philosophe : "Un peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science ramène à Dieu ".

C'est pour cela que l'éducation a toujours été l'objet de sa plus ardente sollicitude. Qui pourra redire les bienfaits de l'enseignement catholique ? Il élève le niveau social ; il fait des savants et des lettrés ; il fait surtout des hommes de caractère et de principes. Et son action libre sur les intelligences et sur les cœurs est le plus sûr garant du progrès de la civilisation chez un peuple. L'histoire est là pour le prouver. Voyez la France. Nous allons toujours naturellement y chercher nos exemples parce qu'elle est notre ancienne mère patrie et que nous avons conservé pour elle un filial amour.

Profitons donc des leçons que renferme l'étude de son passé et de son présent. C'est l'éducation chrétienne qui a donné à la France son glorieux dix-septième siècle, le siècle de Bossuet, de Racine et de Condé. Mais la fille aînée de l'Eglise s'est éloignée de sa mère pour se livrer à cette marâtre qu'on appelle la Révolution. Depuis un siècle, surtout, elle a traqué, persécuté, pourchassé l'éducation chrétienne comme la grande ennemie, et l'éducation anti-chrétienne a marché de victoire en victoire.

Eh bien ! quel résultat avons-nous vu ? Au lieu de la majestueuse unité qui faisait autrefois l'honneur et la force de l'esprit français, l'intelligence nationale s'est trouvée fractionnée en vingt écoles différentes

qui se sont déclaré la guerre. La discussion sans frein a effacé jusqu'aux derniers vestiges des doctrines et des principes sans lesquels aucune société ne peut vivre. On a ruiné le respect, détruit l'autorité, abaissé la justice, menacé la propriété, attaqué la famille, affaiblie jusqu'au sentiment sacré du patriotisme. Les hommes d'Etat, dirigeant le pays à l'aventure, se sont épuisés en tâtonnements stériles. Et, chose inouïe dans l'histoire des peuples, on a vu se succéder trois révolutions en quarante ans. Quelle a donc été la cause de cette universelle et douloureuse décadence ? Ah ! Messieurs, la cause c'a été la soi-disant éducation progressiste, l'éducation anti-chrétienne. C'est elle qui a semé la division dans les esprits et la discorde dans les cœurs. C'est elle qui a allumé dans les âmes le sombre feu des passions communistes et des haines sociales. C'est elle qui a soulevé le pauvre contre le riche, l'ouvrier contre le patron, le serviteur contre le maître, le gouverné contre le gouvernant. C'est elle qui a donné naissance à cette masse d'œuvres malsaines qui inoculent au peuple le virus révolutionnaire. C'est elle qui, avec ses doctrines pernicieuses, ou plutôt avec sa destruction de toute doctrine, a désorganisé la nation française et l'a conduite à ses plus grands désastres. Voilà les exploits de l'éducation athée, voilà ce qu'elle a fait en France, et ce qu'elle ferait ici si nous lui donnions accès au milieu de nous dans un jour de démence ou d'apostasie nationales.

Mais non, il ne luira jamais pour nous ce jour

néfaste. Nous nous en tiendrons à cette éducation chrétienne, cléricale si l'on veut, qui nous a sauvés aux jours de crise et qui est aujourd'hui l'un des boulevards de notre nationalité. Nous continuerons de nous abreuver à cette source sacrée que chantait, *au foyer de son presbytère*, un de nos plus sympathiques et de nos plus distingués poètes :

L'enseignement c'est l'eau que boit la race humaine.
Si l'Eglise de Dieu n'ombrage la fontaine,
Des reptiles en foule y naîtront sous les fleurs.
Mais l'Eglise y répand le sel de la sagesse.
Et toujours, sans danger, dispense avec largesse.
Une eau limpide aux voyageurs.

Les voyageurs, Messieurs, c'est vous, c'est moi, c'est la grande famille franco-canadienne. L'eau limpide qui étanche notre soif, c'est la science chrétienne. Et les institutions que l'Eglise a préposées pour être les dispensatrices de ce sel qui empêche la science de se corrompre, ce sont les séminaires, les collèges, au milieu desquels Sainte-Anne nous apparaît avec le prestige du souvenir et l'attrait de la reconnaissance.

La reconnaissance, Messieurs, ah ! puisque j'ai prononcé ce mot, un des plus nobles de la langue humaine, permettez-moi d'en profiter, en terminant, pour me faire encore une fois l'écho de la gratitude publique envers le bienfaiteur insigne de l'œuvre dont j'ai tenté d'exalter la grandeur. C'était le plus bel éloge que je pouvais faire du pasteur vénéré que nous fêtons en ce moment. Vous connaissez tous le vers fameux :

Sint Mœcenates, non deerunt, Flacce, Marones.
Qu'il y ait des Mécènes, et il y aura des Virgiles.

Je crois pouvoir lui donner la forme d'un souhait, en y introduisant une variante : Que dans notre Canada français et catholique, il y ait encore, il y ait toujours de ces âmes généreuses qui se dévouent au soutien des sciences et des lettres, afin qu'il y ait encore, qu'il y ait toujours des séminaires et des collèges, foyers de lumière, de vertu et de patriotisme. Je suis sûr, Messieurs, de correspondre à vos sentiments en formulant ce souhait, et en adressant, comme dernière parole, aux bienfaiteurs, aux directeurs et aux professeurs de Sainte-Anne, ces beaux vers de notre infortuné Crémazie :

Du peu que nous savons, vous êtes l'origine ;
Si nous pouvons encore, à la source divine
D'où s'échappe à grands flots l'enseignement humain,
Approcher quelquefois nos lèvres altérées,
Nous le devons à vous, dont les mains vénérées
Nous ont de la science aplani le chemin.

Si nous avons gardé, pur de tout alliage,
Des pionniers français l'héroïque héritage
Notre religion, notre langue et nos lois ;
Si, dans les mauvais jours de notre jeune histoire,
Nous avons, avec nous, vu marcher la victoire,
Nous vous devons encor ces glorieux exploits.

Car fécondant toujours le sol de la patrie,
Des grandeurs de la foi, des éclairs du génie,
Vous gardiez ce dépôt, source de tous les biens,
Où, puisant les leçons des histoires antiques,
Nos pères ont appris ces vertus héroïques
Qui font les nobles cœurs et les grands citoyens.

CONFÉRENCE

PRONONCÉE DEVANT LE CERCLE CATHOLIQUE DE QUÉBEC, LE 8 JUILLET 1886 [1]

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESDAMES,

MESSIEURS,

Le dix-huitième siècle était à son déclin. La France, gouvernée par des athées incapables, était depuis longtemps déchue du rang élevé où l'avaient fait monter les grands génies du siècle précédent. Elle faisait la guerre sans gloire et la paix sans honneur. Au lieu de dicter des lois à l'Europe, elle s'habituait à en recevoir ; au lieu de gagner des provinces, elle perdait des empires ; au lieu de dominer l'Allemagne, elle était devenue l'instrument de l'Autriche et le jouet de la Prusse ; au lieu de tenir l'Angleterre en échec, elle lui livrait l'Amérique et l'Asie avec la plus magnifique imprévoyance. Tel de ses généraux s'appelait Soubise, tel de ses ministres, Choiseul ou Maurepas, tel de ses magistrats, Maupeou. Son roi s'appelait Louis XV,

---

1—Cette conférence fut prononcée au cours d'une soirée littéraire et musicale donnée par le Cercle catholique pour célébrer le 128ème anniversaire de la bataille de Carillon.

et l'arbitre de ses destinées avait nom Antoinette Poisson d'Etioles, marquise de Pompadour. On organisait des petits soupers délicats et licencieux, on se ruinait pour des actrices, on bâtissait des petites maisons. M. de Bernis tournait des madrigaux, M. de Florian roucoulait des idylles, M. de Saint-Lambert soupirait des élégies. C'était charmant. Seulement, il y avait un point noir à cet horizon, une ombre à ce tableau. Pitt et Frédéric de Prusse fatiguaient un peu le gouvernement et la cour. Il arrivait parfois des camps et d'outre-mer de fâcheuses nouvelles : une armée française avait été battue honteusement à Rosbach ; une flotte française avait été détruite en vue de l'île d'Aix ; Pondichéry était tombée sous les coups de la Compagnie anglaise ; Louisbourg avait capitulé devant Boscawen. Ces bruits de désastre étaient vraiment importuns, et troublaient les plaisirs du roi viveur qui avait dit un jour : après moi le déluge. Et si, quelque vaillant officier, de retour d'Amérique, osait déplorer tout haut l'indifférence de l'ancienne France pour la nouvelle,

> Les lâches courtisans à cet hôte nouveau
> Qui parlait de *nos gens*, de gloire, de batailles,
> D'enfants abandonnés, des nobles sentiments
> Que notre cœur bénit et que le ciel protège,
> Demandaient, en riant de ces tristes accents,
> Ce qu'importaient au roi *quelques arpents de neige?*

Où était donc la France ? Qu'était devenue la nation de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis ? Qu'était devenue sa valeur antique ? Qu'étaient

devenus cette gloire, vieille de dix siècles, et ce victorieux prestige qui avaient fait autrefois du royaume des lis la plus grande et la plus redoutée des nations de la terre ? Tout cela était-il éclipsé, évanoui, disparu sans retour ? Tout l'héroïsme des grands siècles était-il mort dans l'atmosphère empoisonnée des boudoirs et sous le sarcasme glacé des sophistes ? Non, Messieurs, non, non, ne le croyez pas ! Ah ! détournez vos regards de Versailles et du Parc aux Cerfs, de Soubise et de Choiseul, de la Pompadour et de Voltaire. Oubliez Rosbach et Crevelt, oubliez le drapeau français humilié par Frédéric, oubliez les turpitudes et les intrigues de cette cour dégénérée. Voici une autre scène et une autre France. Voyez-vous, sur ces hauteurs pittoresques, ce noble drapeau qui flotte fièrement dans les airs, pendant que toute une armée, exaltée par l'ivresse de la victoire, le salue de ses acclamations délirantes ? Voyez-vous ce général, couvert de poussière et de gloire, qui contemple de son œil d'aigle la déroute honteuse d'innombrables bataillons ennemis ? Entendez-vous les échos de ce lac majestueux qui font monter vers le ciel toute cette rumeur glorieuse ? Ah ! je reconnais les couleurs de France : c'est une armée française, c'est un drapeau français, c'est une victoire française. La gloire de la France n'est pas morte, et les noms de Montcalm et de Carillon s'inscrivent en lettres immortelles dans ses fastes militaires.

I

Notre but, ce soir, est de célébrer l'anniversaire de ce magnifique épisode de notre passé : la bataille de Carillon. Mais comme il est difficile de le détacher du cadre où il s'est trouvé placé, vous me pardonnerez, Mesdames et Messieurs, de retracer en quelques mots les événements qui le précédèrent.

Et d'abord, quelle était la situation respective du Canada et de la Nouvelle-Angleterre au début de l'année 1756 ? Les hostilités, quoique non officiellement dénoncées entre la France et l'Angleterre, étaient déjà commencées en Amérique. En 1754 un parlementaire français, M. de Jumonville, avait été surpris et tué par un détachement des milices de la Virginie, commandé par George Washington ; M. de Villiers, frère de Jumonville, l'avait vengé avec éclat en faisant capituler Washington au fort Nécessité. Cependant la paix n'était pas encore rompue diplomatiquement entre les deux couronnes. La prise de l'*Alcide* et du *Lys* par la flotte anglaise, en 1755, brusqua la situation. La guerre fut déclarée. La même année, M. de Beaujeu remporta sur Braddock la victoire de la Monongahéla, journée glorieuse qui fut compensée par l'échec que nos troupes éprouvèrent au lac George ou Saint-Sacrement, où le baron Dieskau fut blessé et fait prisonnier.

Au début de 1756, la guerre était donc commencée

sérieusement entre la France et l'Angleterre, et entre leurs colonies.

Elle ne pouvait finir, comme celles qui avaient ensanglanté déjà ces dernières, par un traité et un remaniement de frontières. Non ; c'était une lutte suprême, une lutte décisive qui s'engageait, et l'enjeu de cette lutte, c'était la domination exclusive de l'une ou de l'autre des deux nations rivales dans l'Amérique du Nord. Les Anglo-Américains ne pouvaient vivre tranquille tant que le drapeau français flottait sur les murs de Québec, et que les partis canadiens menaçaient leurs établissements.

Qu'allait faire la France pour défendre ses possessions ? Rien ou presque rien. La guerre d'Allemagne absorbait toutes les énergies du misérable gouvernement de Louis XV, qui semblait considérer la Nouvelle-France comme un embarras et un fardeau. Durant toutes les campagnes qui suivirent, il n'y eut jamais dans la colonie plus de six mille soldats de troupes régulières, tandis que l'effectif de l'armée anglaise s'éleva jusqu'à trente mille hommes.

Le seul acte dont on puisse louer le gouvernement français, c'est le choix qu'il fit de généraux et d'officiers tels que Montcalm, Lévis, Bourlamaque, Bougainville.

Montcalm appartenait à une illustre famille. Son éducation avait été très soignée. Son instruction était brillante et solide. Entré à quatorze ans dans l'armée, il y avait poursuivi ses travaux intellectuels, tout en se dévouant avec ardeur à son art, qu'il aimait passionnément. L'étude des langues lui était chère.

Du camp d'Otrebach il écrivait à son père en 1734 : " J'apprends l'allemand... et je lis plus de grec, grâce à la solitude, que je n'en avais lu depuis quatre ans ". Cet érudit qui savait le grec et l'allemand, ce vaillant qui, dans une affaire, se voyait décoré de cinq coups de sabre, était un grand chrétien, un bon père et un bon époux. Il s'était marié à la petite nièce de cet intendant Talon dont l'administration donna un si vigoureux élan à la colonie. Nous aimons ce rapprochement de deux noms que la paix et la guerre ont fait briller de tant d'éclat dans notre histoire nationale. Le cœur et l'âme de Montcalm se peignent dans ces mots qu'il écrivait dans son journal au commencement de 1752 : " J'ai eu dix enfants, il ne m'en reste que six. Dieu veuille les conserver tous, et les faire prospérer et pour ce monde et pour l'autre ".

Tel était l'homme que la Providence nous envoyait, pour illuminer d'un reflet héroïque les derniers jours de la France américaine. Depuis longtemps son âme était dévorée du désir de faire grand. Dans ce siècle de décadence et d'abaissement, il était resté fidèle au culte de la gloire, et le sang des anciens preux n'avait pas dégénéré dans ses veines. Bien des fois, des visions de bataille et de victoire avaient hanté ses nuits. Sous la tente solitaire du soldat, il avait senti d'immenses aspirations gonfler son cœur, et son imagination ardente avait rêvé souvent aux lauriers de Turenne et de Villars. Général en chef des armées du roi en Canada, Montcalm touchait au but de ses légitimes ambitions. Il allait con-

naître les ivresses du commandement et du triomphe. Il allait connaître aussi quelque chose de plus grand et de plus beau : l'épreuve noblement supportée, la défaite glorieuse, l'angoisse, le sacrifice, l'isolement, l'abandon, la mort enfin, la mort du héros chrétien, tombant pour les foyers et les autels, et léguant son nom et sa mémoire à l'immortelle reconnaissance d'un peuple.

Montcalm arriva à Québec le 13 mai 1756. Le nouveau général débuta par un coup de maître. Sur la rive méridionale du lac Ontario. les Anglais avaient construit, sans aucun droit, le fort Chouaguen ou Oswégo. Ce poste était pour eux très important. Montcalm décide de les en déloger. Il donne le change au comte de Loudoun, en simulant une attaque sur le lac Champlain, concentre secrètement au fort Frontenac trois mille hommes, soldats, miliciens et sauvages, traverse le lac sur des bateaux avec l'armée et l'artillerie, emporte le fort Ontario, qui protégeait celui de Chouaguen, dresse ses batteries et ouvre le feu contre ce dernier, et force la garnison anglaise à capituler en se constituant prisonnière de guerre, le 14 août 1756. " Ils se sont rendus, écrit Montcalm à sa mère, au nombre de mille sept cent quatre-vingt, dont quatre-vingts officiers, deux régiments de la vieille Angleterre. Je leur ai pris cinq drapeaux, trois caisses militaires d'argent, cent vingt et une bouches à feu, y compris quarante-cinq pierriers, un amas de provisions pour 3,000 hommes pendant un an, six barques armées et pontées depuis quatre jusqu'à vingt canons. Et comme il fallait

dans cette expédition user de la plus grande diligence pour envoyer les Canadiens faire les récoltes, et ramener les troupes sur une autre frontière, du 15 au 21 j'ai démoli ou brûlé leurs trois forts, et amené artillerie, barques, vivres et prisonniers ". Sur le lieu de sa victoire, Montcalm fit élever une colonne, avec les armes de France et cette inscription. " *Manibus date lilia plenis* ". Eloquent et poétique emblème du triomphe de la France.

La nouvelle de ce grand succès excita un vif enthousiasme dans la colonie. On chanta le *Te Deum* à Québec, à Montréal et aux Trois-Rivières, et l'on suspendit aux voûtes des églises les drapeaux conquis par Montcalm. Quant à lui, il écrivait modestement à sa femme : " Voilà une assez jolie aventure, ma très chère, je vous prie d'en faire dire une messe dans ma chapelle ; j'ai encore un bon bout de campagne à faire. Je pars pour aller rejoindre avec un renfort de troupes le chevalier de Lévis au lac Saint-Sacrement, à quatre-vingts lieues d'ici. Je n'écris qu'à vous, à notre mère, aux Molé, à Chevert et aux trois ministres, à personne d'autre ; ma foi, suppléez-y, je suis excédé de travail : que ma mère et vous m'aimiez, et que je vous rejoigne tous l'année prochaine. J'embrasse mes filles. On ne peut vous aimer plus tendrement, ma très chère ". Ces lettres font bien connaître le caractère du marquis de Montcalm. Durant l'hiver qui suivit (1757), on lança contre les Anglais d'heureuses expéditions. A l'est, des partis de Canadiens et de Sauvages avaient porté le carnage au cœur même de la Nou-

velle-Angleterre. A l'ouest, Rigaud de Vaudreuil, à la tête de quinze cents Français, Canadiens et Sauvages, était allé en plein février, par un froid de 15 à 20 degrés, battre la campagne jusque sous les murs du fort William-Henry, et ravager toutes les dépendances de cette place. Ces incursions hardies n'étaient que le prélude du grand coup que l'on voulait frapper en 1757.

Le fort William-Henry était considéré comme l'une des clefs des possessions anglo-américaines. Situé à la tête du lac Saint-Sacrement, qui se déverse dans le lac Champlain, il commandait la route d'Albany et de New-York. Vaudreuil, le gouverneur, considérait qu'il était important de s'en emparer. Dès les premiers jours du printemps, les préparatifs commencent. Le 22 juillet, la concentration de l'armée s'opère à Carillon. Le 3 août, le siège est ouvert. Montcalm n'avait que six à sept mille hommes, lorsque pour investir le fort il lui en aurait fallu vingt mille. Le brave lieutenant-colonel Monroe défendait la place avec une garnison de deux mille cinq cents hommes ; le général Webb se trouvait à quelques lieues de William-Henry, au fort Lydius, avec six mille soldats. Monroe comptait sur le secours de cette armée, et Montcalm avait pris ses mesures pour la recevoir. Il avait placé Lévis sur la route du fort Lydius afin de barrer le passage aux ennemis. Webb ne bougea pas. Le siège fut poussé avec une telle vigueur que, le 9 août, Monroe, désespérant d'être secouru, arbora le drapeau blanc et capitula. Deux mille cinq cents Anglais s'engageaient

à ne pas combattre la France pendant dix-huit mois : quarante-trois bouches à feu, trente-six mille livres de poudre, une grande quantité de projectiles, des vivres pour nourrir l'armée six semaines, et vingt-neuf petits bâtiments tombèrent entre les mains des Français.

L'année 1757 avait été heureuse pour les armes françaises. Pendant que nous triomphions à William-Henry, l'amiral Dubois de la Mothe protégeait Louisbourg et bloquait la flotte anglaise dans le port d'Halifax. En Europe les Anglo-Hanovriens capitulaient à Closter-Seven, et Frédéric de Prusse, pris entre trois fortes armées, semblaient à la veille d'une ruine inévitable. Suivant Horace Walpole, il ne restait plus à l'Angleterre "qu'à couper ses cables et à voguer à la dérive vers quelque océan inconnu". Mais le génie d'un seul homme allait changer la face des choses. William Pitt devenait premier ministre de la Grande-Bretagne et s'écriait avec un orgueil patriotique : " Je suis sûr de sauver mon pays, ou personne ne le fera ".

Avec le coup d'œil de l'homme d'Etat, il avait compris que la Grande-Bretagne, puissance maritime de premier ordre, devait se borner à soudoyer les ennemis de la France sur le continent, et à profiter des embarras de sa rivale en Hollande et en Allemagne pour s'emparer des colonies. Maître du Parlement qu'il subjuguait par sa grande éloquence, il en obtint tous les subsides qu'il voulut, couvrit l'Océan de vaisseaux, et fit passer en Amé-

rique vingt à trente mille soldats, des meilleures troupes de l'Angleterre.

Pendant ce temps, fermant l'oreille à toutes les demandes et à toutes les plaintes, le gouvernement français s'absorbait de plus en plus dans la guerre continentale. Au sein même de la colonie, trois fléaux redoutables, la discorde, la famine et la concussion préparaient sa ruine plus sûrement que les armées de Pitt.

Si nous faisions une étude complète de la carrière de Montcalm, ce serait ici le lieu de rappeler les honteux exploits de Bigot, la lutte du général français contre les rapines de ce misérable, et les malheureuses divergences de vues de Montcalm et du gouverneur Vaudreuil. Mais nous avons hâte d'arriver à la grande journée dont nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire.

II

Au printemps de 1758, la situation semblait désespérée. Les mauvaises récoltes successives avaient affamé le Canada. On avait réduit les rations de pain à deux onces par jour. Montcalm lui-même en était rendu au bifteck de cheval. La misère devint si grande qu'il y eut de la fermentation dans les troupes. L'énergie des chefs les maintint dans le devoir. Enfin le printemps amena les secours de France ; mais ils étaient bien insuffisants, d'autant

plus que les Anglais avaient encore capturé une partie de la flottille. Quelques milliers de quarts de farine, et quatre à cinq cents recrues ; c'était tout. Et, pendant ce temps, Pitt redoublait d'efforts et portait à cinquante mille hommes l'effectif des troupes anglo-américaines.

Le plan de campagne de l'ennemi consistait en trois attaques simultanées. L'amiral Boscawen, avec une flotte de vingt vaisseaux de ligne et de dix-huit frégates, portant une armée de quatorze mille soldats, commandée par le général Amherst, devait faire le siège de Louisbourg. Du côté de l'Ohio, un corps de six mille hommes sous les ordres du général Forbes, était chargé de prendre le fort Duquesne. Enfin Abercromby, à la tête de dix-sept mille hommes, se portait sur Carillon dont la chute permettrait aux ennemis de descendre le Richelieu sans obstacles, jusqu'à Montréal, au cœur même de la colonie. Pour faire face à ces forces écrasantes, Montcalm et ses lieutenants n'avaient que sept mille soldats, miliciens et sauvages.

Dans une situation aussi critique le caractère du général ne se dément pas. Son courage s'enflamme, ses facultés se tendent, son cœur s'élève, son patriotisme s'exalte, son langage s'empreint d'une énergie désespérée. " Nous combattrons, écrit-il au ministre, nous nous ensevelirons, s'il le faut, sous les ruines de la colonie ". A ce moment, Montcalm semble grandir avec le péril. Il atteint les proportions épiques ; et, qu'il soit victorieux ou vaincu, il mérite

d'entrer dans les annales immortelles de l'héroïsme français.

La frontière du lac Champlain est la plus menacée ; c'est là que Montcalm va prendre le commandement. C'est là qu'il va conquérir le plus éclatant fleuron de sa couronne militaire. La campagne de Carillon est le chef-d'œuvre de Montcalm. Etudions-en les étapes.

Le 30 juin, le général arrivait à Carillon, petit fort peu redoutable, situé à la tête du lac Champlain, lequel, en cet endroit, reçoit la décharge d'un autre lac, plus au sud, appelé le lac Saint-Sacrement ou lac George. Cette décharge portait le nom de rivière à la Chute parce que, étant de niveau plus élevé, le lac George descendait au lac Champlain par une cascade. Carillon s'élevait sur une pointe de terre au confluent de la rivière à la Chute et du lac Champlain.

Le fort était bâti à l'extrémité de la pointe sur le bord du lac. En avant, au sud, se trouvait une hauteur ou mamelon, qui pouvait aider à la construction de retranchements.

A l'arrivée de Montcalm, Bourlamaque, qui commandait à Carillon, l'informa que l'armée anglaise, forte de dix-sept mille hommes, était campée au bord du lac George, vers le sud, sur les ruines de William-Henry. C'étaient des prisonniers qui lui avaient donné ces nouvelles de l'ennemi. Cette formidable armée, commandée par le général Abercromby, munie d'un grand nombre de berges et d'un train d'artillerie considérable, devait se mettre en mouvement

dans les premiers jours de juillet. Montcalm n'avait autour de lui que trois mille deux cents hommes, et, avec les renforts attendus, il ne pouvait compter, au plus, que sur quatre mille combattants. Enfin il n'avait ni auxiliaires sauvages, ni artillerie de campagne. La situation était effrayante. Une défaite, c'était l'ennemi maître du lac Champlain, et s'élançant, par la rivière Richelieu, jusqu'à Montréal, au cœur même de la colonie.

Mais le génie de Montcalm est à la hauteur du danger. Il écrit à M. de Vaudreuil de hâter l'arrivée des renforts commandés par Lévis. En même temps il choisit d'un coup d'œil sûr l'endroit où devra se livrer la bataille prochaine. C'est sur les hauteurs de Carillon, faciles à fortifier, que se décidera le sort de la campagne. Mais la construction des retranchements, l'arrivée des renforts, tout cela demande du temps. Et les dix-sept mille soldats d'Abercromby peuvent tomber sur Montcalm d'un moment à l'autre.

Il se décide alors pour une manœuvre hardie. Au lieu de rester sur la défensive, il va prendre l'offensive, au moins en apparence. Il laisse à Carillon le second bataillon de Berry, puis, remontant la rivière à la Chute, il lance ses bataillons jusqu'à la tête du lac Saint-Sacrement.

Cette attitude audacieuse déroute Abercromby. Il avait songé tout d'abord à envoyer lord Howe prendre position au portage de la rivière à la Chute. La marche en avant de Montcalm dérange ses plans et le détermine à ébranler son armée tout entière,

mais avec la plus grande circonspection, en le mettant sous l'impression que les forces du général français sont beaucoup plus imposantes qu'il ne l'a cru d'abord.

Ces tâtonnements et ces hésitations font gagner cinq jours à Montcalm. Pendant ce temps le bataillon de Berry, dirigé par l'ingénieur Pontieroy, travaille aux retranchements sur les hauteurs de Carillon, et les renforts arrivent à marches forcées.

Du 1er juillet au 4, Montcalm tient en campagne plusieurs partis pour surveiller les mouvements de l'ennemi. Le 4 il forme un détachement composé de cent trente hommes d'élite sous le commandement de M. de Langis, officier de la colonie, pour faire une reconnaissance sur le lac Saint-Sacrement. Partis sur des bateaux, le 4 au soir, ce corps découvre, le 5, vers quatre heures de l'après-midi, l'avant-garde de l'armée anglaise. Abercromby s'avançait enfin. Le lendemain, 6 juillet, les éclaireurs français voyaient apparaître au large l'armée ennemie. " Le ciel était pur et le temps magnifique ; la flotte, avec ses bannières déployées, avançait dans le plus grand ordre, au bruit d'une belle musique guerrière qui contrastait avec le silence de ces vastes solitudes. L'assurance du triomphe semblait briller dans tous les yeux ".

Sur les neuf heures les ennemis débarquèrent. Nos postes avancés fusillèrent leurs premières troupes, et se replièrent sur Montcalm, à la Chute. Là, tous les bataillons réunis passèrent la rivière, rompirent le pont, et firent leur retraite en bon ordre du côté de Carillon, toujours en faisant face à l'en-

nemi. Un seul accident marqua cette belle retraite. Le détachement de M. de Langis, abandonné de ses guides, en se repliant sur le gros de l'armée se trompa de route, et vint tomber au milieu des Anglais où il fut taillé en pièces.

Ce jour-là même, 6 juillet, Montcalm, jugeant la situation en véritable homme de guerre, avait écrit à Vaudreuil : " J'espère beaucoup de la volonté et de la valeur des troupes françaises. Je vois que les gens-là (les Anglais) marchent avec précaution et tâtonnent : s'ils me donnent le temps de gagner la position que j'ai choisie sur les hauteurs de Carillon, je les battrai ". Le même soir, il campait sur les hauteurs. Il avait gagné sa position, et il allait battre l'ennemi, comme il l'avait déclaré avec une si admirable clairvoyance.

Le 7 au matin, toute l'armée fut employée aux retranchements. On travaillait, drapeaux en tête ; les officiers eux-mêmes, la hache à la main, donnaient l'exemple. Ce retranchement était en troncs d'arbres superposés. Le revers était couvert d'arbres renversés, dont les branches taillées en pointe faisaient l'effet de chevaux de frise.

Cette ligne de défense suivait les sinuosités du mamelon. La gauche très escarpée tenait à la rivière à la Chute. La droite en pente plus douce aboutissait à une plaine, où furent postées les troupes de la colonie. Le retranchement était dessiné en angles sortants qui se protégeaient les uns les autres. Chaque bataillon travaillait au poste qu'il devait occuper durant la bataille : à gauche la Sarre et

anguedoc ; à droite Béarn, la Reine, et Guyenne ; u centre Royal-Roussillon et Berry. Deux companies de volontaires gardaient la berge de la rivère à Chute que commandait aussi le canon du fort.

Le 7 au soir, au moment où cessaient les travaux, es acclamations bruyantes retentissent au milieu es bataillons français. C'est Lévis qui arrive avec n renfort de quatre cents hommes d'élite. Vive Lévis ! Il vient juste à temps pour prendre sa part le gloire.

Le 8 juillet, aux premiers rayons du soleil, les oulements de la générale éclatent dans le camp rançais. Nos bataillons travaillent en hâte à perfectionner l'abattis. Vers dix heures on aperçoit es troupes légères de l'ennemi. Enfin, à midi et lemi, toute l'armée anglaise débouche sur les retranchements, en quatre colonnes.

Montcalm est au centre de nos lignes ; Lévis, à droite, flanqué par nos Canadiens sous le commandement de MM. de Saint-Ours, de Lanaudière, de Gaspé, de Raymond ; Bourlamaque, à gauche, du côté de la rivière. Le mot d'ordre a été donné de ne tirer sur l'ennemi qu'à soixante mètres. Les colonnes d'Abercromby s'avancent au son du fifre et de la cornemuse, " avec une vivacité digne des meilleures troupes ", suivant les expressions de Montcalm. Les drapeaux de la France flottent au-dessus des abattis. En arrière, les bataillons français sont muets, l'arme au bras.

Les deux colonnes anglaises de gauche touchent presque au retranchement défendu par la Sarre et

Languedoc. Le moment est solennel : " feu ", crie tout à coup une voix vibrante. Les fusils français s'abaissent et trois mille balles vont porter la mort dans les rangs britanniques. La bataille était commencée.

Ce fut une rude et radieuse journée. Pendant sept heures, les masses anglaises, déployant une intrépidité à laquelle il faut rendre hommage, s'acharnèrent à forcer les lignes françaises. Elles furent constamment repoussées. Nos troupes déployaient une ardeur et un entrain merveilleux. Le cœur vaillant de Montcalm semblait battre dans la poitrine de chaque soldat. Le général était partout à la fois, au centre, sur la droite, sur la gauche, à tous les endroits où l'attaque devenait plus vive. Lévis et Bourlamaque le secondaient admirablement.

Six fois, Abercromby lança ses colonnes contre les retranchements, six fois, leur élan vint s'y briser. Il y eut de magnifiques épisodes. M. de Raymond, à la tête des Canadiens, fit plusieurs charges furieuses qui causèrent un mal énorme aux Anglais. Vers cinq heures, deux des colonnes d'attaque donnèrent à notre droite un assaut désespéré. Nulle part l'action ne fut plus sanglante. Montcalm et Lévis s'y exposèrent comme de simples soldats. C'était l'élite de l'armée anglaise qui se trouvait en cet endroit. Les montagnards d'Ecosse, reconnaissables à leurs jambes nues et à leur costume bizarre, combattaient avec une impassible bravoure et une froide ténacité. Calmes sous le feu qui les décimait, ils ne reculaient un instant que pour revenir aussitôt à la charge.

Enfin la valeur française l'emporta. Pris en flanc par les milices canadiennes, assaillis de front par les bataillons de Béarn, de la Reine et de Guyenne que l'exemple de Montcalm électrisait, les intrépides *highlanders* lâchèrent pied. Ils se reformèrent plus loin, firent encore une tentative au centre contre Royal-Roussillon, et un dernier effort à gauche. Mais ils furent repoussés avec perte. A sept heures, Abercromby frémissant de douleur et de rage, donna le signal de la retraite, laissant au pied de ces retranchements qu'il n'avait pu forcer cinq mille de ses plus vaillants soldats. Sur la droite le sol était couvert des cadavres du régiment écossais.

Ainsi donc une poignée de héros, luttant contre des forces six fois plus nombreuses, avaient remporté le plus étonnant des triomphes. La principale armée d'invasion était en fuite. Montcalm et ses soldats avaient payé leur contingent de gloire à la vieille patrie française, et le nom obscur de Carillon s'inscrivait en lettres de feu dans nos fastes militaires. Pour nous cette grande journée fait partie du patrimoine national. Plus d'un siècle s'est écoulé depuis le jour où la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre, épousant d'antiques querelles, se sont rencontrées en champ clos sur les hauteurs historiques de Ticondéroga. Bien des événements se sont passés, bien des espoirs ont été déçus, bien des craintes se sont changées en sécurité, mais le nom de ce fort démantelé retentit toujours à nos oreilles comme une sonnerie de clairon. Lorsqu'on le prononce

devant nous, dans notre imagination émue, nous voyons passer soudain :

Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.

Et jusqu'au fond de nos plus humbles hameaux, le souvenir de cette victoire franco-canadienne va remuer encore la fibre populaire.

Hélas ! la journée de Carillon ne devait pas sauver la colonie. Elle devait être suivie du terrible hiver de 1759, des batailles de Montmorency et des plaines d'Abraham, de la chute de Québec et de l'écroulement de la domination française, en dépit du dernier sourire de la victoire à Sainte-Foye. Mais je n'ai pas ici à faire repasser devant vos yeux les pages de ce drame émouvant. Je m'arrête au soir triomphal du 8 juillet 1758.

Un de nos poètes, dont la grande voix s'éteignait naguère loin des rivages aimés de la patrie, s'est un jour écrié :

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux
Où seuls, abandonnés par la France, leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?
Regrettez vous encor ces jours de Carillon
Où, sur le drapeau blanc attachant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom
Et traçaient de leur gloire une héroïque histoire ?

Ah ! oui, ce souvenir nous le conservons précieusement au fond de nos cœurs. Mais nous ne l'évoquons peut être pas assez souvent ; nous ne feuilletons pas assez les pages lumineuses de notre histoire. Ne

l'oublions jamais, Messieurs, nous sommes des descendants de héros, et, quelque lourd que soit l'héritage de gloire qu'ils nous ont laissé, nous devons le porter sans fléchir. Le sol que nous foulons est un sol sacré. Tous les lieux qui nous entourent, Lévis, l'Ile d'Orléans, Montmorency, Beauport, Sainte-Foye, les Plaines d'Abraham, tous ces lieux ont été arrosés du sang généreux de ces hommes vaillants qui furent nos pères. Là ils ont lutté, là ils ont souffert, là ils sont morts pour nous léguer la liberté et l'honneur. Tâchons donc de marcher sur leurs traces, et allons de temps en temps puiser dans le récit de leurs grandes actions les hautes leçons de vertu, de dévouement et de patriotisme, qui nous permettront de conserver toujours la liberté sans entraves et l'honneur sans tache.

L'ART DE BIEN DIRE

RAPPORT

SUR UN CONCOURS DE RÉCITATION AU CERCLE CATHOLIQUE DE QUÉBEC

MESSIEURS,

Chargé par mes collègues du jury—du tribunal si vous l'aimez mieux,—de formuler la décision à laquelle nous en sommes arrivés, j'ai cru que quelques considérations préliminaires sur l'art de dire en public, accompagnées de quelques citations empruntées aux maîtres, ne seraient pas déplacées. Il va de soi que ces considérations sont générales et ne se rapportent pas particulièrement au concours actuel.

Ce concours, si vivement intéressant, dont nous avons été les témoins et les auditeurs, a été appelé par vous, par moi, par tout le monde, un concours de déclamation. C'est le terme que l'on emploie généralement, et qui est strictement conforme à la correction de la langue. Le dictionnaire nous dit que " déclamer c'est réciter à haute voix, avec le ton et les gestes convenables ". Mais, auprès d'un grand nombre de personnes, *quorum pars parva fui*, les mots *déclamer*, *déclamation*, font une certaine

impression défavorable. Le dictionnaire a raison sans doute. Mais cependant, si déclamer a un sens favorable ou au moins indifférent, il en a un fort peu avantageux. Il peut vouloir dire débiter, réciter, d'un ton emphatique. Un orateur qui déclame, au lieu de parler, est un mauvais orateur, disons mieux, un déclamateur, terme qui se prend toujours en mauvaise part.

Vous me permettrez donc, Messieurs, de dire que notre concours a été un concours de diction, de récitation.

La récitation est un art, et un art des plus délicats. Son but est d'interpréter par la parole les productions de l'esprit, les œuvres littéraires, de manière à en faire saisir le sens complet, à en faire ressortir et apprécier plus vivement toutes les beautés.

Vous lisez une page d'un grand poète ou d'un illustre prosateur. Si l'écrivain a du génie, ou simplement du talent, la lecture silencieuse que vous faites de son œuvre éveille en vous des impressions profondes. Ce style a du charme, de la grâce, de la vivacité, de l'énergie, de l'harmonie, de l'éloquence : et vous admirez ; et vous sentez votre intelligence répondre, par une adhésion pleine d'une jouissance intime, à la pensée écrite de l'auteur. Mais soudain, un homme de goût, un artiste qui sait dire, vous prie de lui passer le livre et parle le fragment que viennent de parcourir vos regards. Alors tout change d'aspect. Les beautés deviennent vivantes ; la puissance merveilleuse du verbe humain exerce son magique empire ; tel mot, tel hémistiche, telle

période qui ne vous avaient pas frappé à la simple lecture, se détachent en pleine lumière à l'audition ; les inflexions et le nombre viennent ajouter le charme de la musique au charme du style ; la voix du lecteur va frapper en vous des fibres nouvelles ; votre cœur bat, vous êtes ému, remué, entraîné, et l'admiration devient de l'enthousiasme.

Combien de fois n'avons-nous pas éprouvé cette influence victorieuse de la prose ou de la poésie parlées ? Nous avions lu telle pièce d'un de nos poètes. La pièce était belle, pleine de vers vibrants et sonores, de strophes harmonieuses et animées d'un souffle puissant. Mais un jour le poète lui-même s'était fait, devant nous, l'interprète de sa création littéraire. D'une voix chaude et émue, il avait chanté ses vers, chanté dans la bonne acception du mot, puisque la parole est un chant ; et les rimes d'or, les hémistiches éclatants, le rythme mystérieux, nous étaient apparus avec un relief, une puissance d'enchantement que nous ne leur avions point connus. La pièce était-elle autre que nous ne l'avions lue ? Non, mais la séduction de la parole lui donnait un nouvel éclat.

Souvent même le prestige de la diction trompe l'auditeur. Ne vous est-il pas arrivé, comme à nous, de lire avec la sensation pénible du désappointement un discours, un morceau littéraire, que vous aviez applaudis avec transport lorsqu'ils étaient tombés des lèvres d'un artiste en élocution ?

Cela démontre que la récitation est un art, un art charmant, un art fécond et utile, qui exige à la fois

les dons naturels, l'étude et le goût littéraire. Cet art a ses règles et ses principes, ses maîtres et ses adeptes illustres. Si nous voulions citer des noms, nous mentionnerions parmi les maîtres Delsarte et Legouvé, deux hommes qui ont fait faire des progrès immenses à l'art de bien dire. Et parmi les adeptes éminents nous citerions un philosophe et un moine, tout étonnés de se voir rapprochés, M. Jules Simon et le Père Monsabré, qui sont, chacun dans son genre de merveilleux diseurs, d'admirables artistes. Pourquoi faut-il que le premier ait consacré trop souvent son art à la diffusion de pernicieuses doctrines ?

La récitation est un art, avons-nous dit. Telle n'était pas cependant l'opinion d'un professeur célèbre, doué d'un magnifique talent oratoire, M. Saint-Marc Girardin. Il était très lié avec M. Legouvé, qui alla lui confier un jour son projet de formuler en un tout coordonné les préceptes de l'*Art de la lecture.* Saint-Marc Girardin contesta vivement l'à-propos de l'idée et développa sa théorie que la lecture, la récitation si l'on veut, n'est pas un art. M. Legouvé le réfuta avec une verve triomphante. Le récit de cette discussion est à la fois piquant et instructif. Vous me pardonnerez, je l'espère, Messieurs, de le citer ici, malgré sa longueur :

" J'allai le consulter sur mon idée, dont je voulais faire l'objet d'une conférence. Après m'avoir écouté attentivement et sérieusement, il me dit : " Mon ami, vous pourrez exécuter sur ce projet des variations brillantes, des airs de bravoure qui appelleront les applaudissements ; mais une leçon sérieuse, non.

La lecture n'est pas un art. C'est l'exercice naturel d'un organe naturel ; il y a des gens qui lisent bien ; il y a des gens qui lisent mal ; mais le talent des premiers est un don, un charme, une qualité, tout excepté un art. Cela ne s'apprend pas. L'exercice de cette qualité naturelle peut donner lieu à quelques préceptes utiles ; *préceptes d'hygiène*, il ne faut ni trop parler ni trop lire, comme il ne faut ni trop marcher ni trop manger ; *préceptes de bon sens*, il ne faut pas lire trop haut, ni trop vite ; *préceptes de goût*, il faut tâcher de comprendre et de faire comprendre ce qu'on lit ; mais en dehors de ces instructions sommaires qui tiendraient en quelques lignes, il n'y a pas dans la lecture ces règles précises, claires, qui constituent un art ; l'art de la lecture se compose d'un seul article : *Il faut lire comme on parle*".

" J'avais grande foi dans le goût de M. Saint-Marc Girardin, et je connaissais sa rare sincérité ; mais ici j'étais convaincu, et de plus j'entendais sous ces critiques une phrase qu'il ne me disait et qu'il ne se disait peut-être pas à lui-même, mais qui n'en existait pas moins tout au fond de sa pensée : " En fin de compte, moi, Saint-Marc Girardin, je lis très bien et je ne l'ai jamais appris ; donc, on n'a pas besoin de l'apprendre ".

" Je repris donc :

" Mon cher ami, il y a une part de vérité dans ce que vous me dites : c'est la part qui se retrouve dans tout ce que vous disent les hommes du monde, spirituels et instruits, sur un sujet qu'ils n'ont pas étudié. Or, tout professeur de Sorbonne que vous soyez,

vous n'êtes là-dessus qu'un homme du monde ; vous parlez spirituellement de ce que vous ne connaissez pas.

" Ce mot inaccoutumé pour lui le fit un peu regimber. Je repris avec calme : Qu'il y ait dans le talent de la lecture beaucoup de don, c'est incontestable. Il n'en est pas de cet art comme des autres arts ou métiers qui vous sont absolument fermés, si l'apprentissage ne vous en a pas ouvert l'accès. Certains hommes lisent donc sans étude, avec grâce et agrément. Vous en êtes une preuve, car vous lisez *à l'effet*, vous êtes applaudi quand vous lisez, mais vous ne lisez pas... Pardonnez-moi ma franchise... vous ne lisez pas bien.

" A ce mot, il se mit à sourire d'un air narquois.

—" Comment ! je ne lis pas bien.

—" Non ! la preuve, c'est que quelqu'un qui lirait comme vous lirait mal.

—" Expliquez-moi donc cela, reprit-il en riant.

—" Rien de plus facile. Je vous ai entendu lire à la Sorbonne, dans votre cours, des fragments de Lamartine, de Corneille, de Victor Hugo, et je vous ai entendu lire à l'Académie des discours de vous. La différence était fort grande.

—" En quoi ? reprit-il assez intrigué.

—" Le voici : Les vers de nos grands poètes, lus par vous, étaient fort applaudis. Pourquoi ? Parceque vous mettiez dans cette lecture votre intelligence, votre supériorité d'esprit ; parce que vous avez une voix vibrante et un air de conviction, toutes qualités personnelles qui dissimulaient vos défauts.

—" Eh ! quels sont donc mes défauts ? s'il vous plaît.

—" Votre voix a des sons un peu blessants à force d'éclats. Votre début est parfois un peu déclamatoire ou emphatique, et l'emphase ne déplaît pas à la jeunesse... Mais changez d'auditoire, et donnez votre manière à quelqu'un qui n'aura ni votre supériorité ni votre autorité, à qui il ne restera que votre manière, et il ne plaira pas par cela seul qu'il vous aura trop imité ; or, il n'y a de bon que ce qui peut être imité sans danger. Donc, vous lisez avec talent, mais vous ne lisez pas comme quelqu'un qui sait lire.

—" Même mes discours ?

—" Oh ? vos discours ! personne ne pourrait les lire aussi bien que vous.

—" Pourquoi ? Est-ce que là aussi mes défauts ?...

—" Là vos défauts sont des qualités, parce qu'ils font partie de votre personnalité. Un exemple vous expliquera ma pensée. Jules Sandeau avait écrit un charmant discours en réponse à M. Camille Doucet. Il me pria de le lire pour lui en public.—Je m'en garderai bien, lui répondis-je.

—" Pourquoi ? Vous le lirez mieux que moi.

" Oui ! *mais je ne le lirai pas si bien.* Votre discours, c'est vous. Je ne ferai certes pas en le lisant les fautes que vous faites, je ne laisserai pas tomber mes finales, je mettrai mieux en relief les mots spirituels, mais je n'aurai pas cette nonchalance d'attitude, cette indolence de voix, cet air de n'y pas toucher, cet abandon indifférent qui complèteront

vos paroles par votre personne, et qui seront charmants chez vous parce qu'ils sont naturels, mais qui seraient déplaisants chez moi parce qu'ils seraient cherchés... Votre discours est un discours blond et fleuri d'embonpoint ; je le lirai comme un homme brun et maigre ; lisez-le vous-même...

—" La conclusion ! la conclusion ! Que concluez-vous de tout cela ?

—" Je conclus qu'il ne faut pas dire d'un écrivain, qu'il lit bien, parce qu'il est applaudi en lisant ce qu'il a fait, attendu que parfois ses défauts de lecteur sont pour quelque chose dans son succès ; c'est un homme ajouté à un discours. J'en conclus qu'il faut laisser de côté certaines natures d'élite, certaines organisations exceptionnelles comme la vôtre. qui peuvent se passer de règles, tant elles ont de grâce à sauter par-dessus ! " L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin ". Mais je conclus aussi que les hommes ordinaires, la masse, la majorité, le vulgaire a besoin d'apprendre à lire pour savoir lire, et que cette science, qui serait utile même aux êtres supérieurs, est indispensable à tous les autres".

La récitation, la lecture, la diction sont donc un art. Il ne m'appartient pas d'en tracer ici les préceptes. Disons seulement qu'ils sont de deux espèces : les préceptes matériels et les préceptes intellectuels. Dans l'art de la récitation il y a la partie technique et la partie littéraire.

La partie technique porte sur trois objets : la voix, la prononciation et l'articulation. Les traités spéciaux et l'expérience enseignent que la voix n'est pas seu-

lement un organe mais un instrument, un instrument dont on joue plus on moins bien, selon qu'on a plus ou moins appris à en jouer. Il y a la voix basse, la voix médium et la voix haute. L'art consiste à varier ces différents registres, à les mêler, à éviter l'abus des notes hautes qui rend l'instrument criard et faux, et l'abus des notes basses, qui le rend sourd, monotone et finit par le réduire presque uniquement aux sons caverneux et lugubres. M. Legouvé a dit : " Le premier précepte de l'art de la lecture est la suprématie accordée au médium ". Ce qui signifie que le registre naturel et ordinaire doit être le registre moyen. S'embarquer dès le début d'un morceau, dans le registre le plus haut, c'est se condamner à crier, à s'égosiller et à assourdir ses auditeurs. Berryer, dit-on, perdit une excellente cause pour avoir commencé son plaidoyer sur un ton trop haut. D'un autre côté, si vous vous lancez dans les notes trop basses, vous ne pouvez plus en sortir, et votre récitation devient monotone et inintelligible. Tous les auteurs sont d'accord là-dessus. Il y a une étude intéressante à faire à ce propos dans Delsarte, Legouvé, Rondelet, et dans les autres écrivains qui ont traité de ces matières.

La respiration est encore un élément important de la partie technique. Ceux qui parlent en public ne savent pas tous respirer. On s'essouffle souvent, on se fatigue et on fatigue son auditoire parce qu'on ne sait pas se servir de ses poumons. Talma disait : " Tout artiste qui se fatigue est un artiste médiocre ".

Un autre élément de la partie technique auquel

les maîtres dans l'art de dire attachent la plus grande importance, c'est la prononciation. Ici nous citerons encore M. Legouvé :

" De la bonne prononciation dépend la clarté du discours, la correction du débit, la vie même de la parole ; il est donc important d'en connaître les règles précises. Ces règles, quand il s'agit des voyelles, se réduisent à une seule ; il faut donner aux voyelles l'intonation acceptée par Paris. Paris donne la loi en fait de voyelles. Presque toutes les provinces, surtout les provinces méridionales, ont, en prononçant les voyelles, un accent qui prête au ridicule. Je puis en citer un exemple frappant. Il y a deux ans, un de nos orateurs les plus puissants parlait contre un ministre, et jamais, peut-être, ses rares qualités de verve et de feu ne s'étaient montrées plus fortes : tout à coup, au milieu d'une phrase, lui échappe ce mot : la Chambre *hotte* (haute). puis viennent les *fantommes* (fantômes), et enfin les *ennées* (années). Tout le monde se mit à rire, le fil du discours fut un moment rompu, et l'effet quelque peu amoindri. Mais supposez, au lieu d'un orateur de premier ordre, un orateur médiocre, un inconnu aux défauts duquel l'auditoire n'eût pas été habitué ; les chuchotements, les ricanements l'auraient arrêté à chaque apparition de la fatale voyelle ; on n'aurait pas entendu ses paroles, on n'aurait entendu que son accent, il aurait eu grande peine à conquérir l'attention et tout l'effort de son talent eût été perdu.

" Il y a quelques jours, un jeune homme de pro-

vince, plein de chaleur et de feu, me pria de lui donner quelques conseils pour lire en public. Récitez-moi une fable de La Fontaine, lui dis-je. Il commença :

Du pâlais d'un jeune lâpin...

" Je l'arrêtai court.—Apprenez d'abord le son véritable des *a*, et nous verrons ensuite. Eh bien ! vous trouverez partout, excepté à Paris, cette altération endémique et épidémique des voyelles. C'est tantôt l'*e*, tantôt l'*o*, tantôt l'*u*, qui sont défigurés ; à Paris, même, les personnes d'une classe inférieure ou d'une éducation peu relevée, donnent souvent aux diphtongues un son vulgaire ; combien de gens prononcent *chaquin* au lieu de *chacun !* . . .

" S'il s'agit des consonnes, la science de la prononciation est la science de l'articulation.

" Il n'en est pas de plus difficile et de plus utile. Peu de personnes naissent avec une articulation complètement bonne. Chez les unes elle est dure, chez les autres elle est molle, chez ceux-là elle est sourde. Le travail, un travail assidu et méthodique, peut corriger ces défauts et le peut seul. Par quel moyen ? En voici un fort ingénieux que tout le monde peut mettre en pratique, et qui est le résultat d'une observation. Vous avez un secret important à confier à un ami, mais vous craignez d'être entendu, la porte de la chambre où vous êtes se trouvant ouverte et quelqu'un étant dans la pièce voisine. Vous approcherez-vous de votre ami et lui parlerez-vous à l'oreille ? Non. Vous ne l'osez

pas, de peur d'être surpris dans cette position qui vous trahirait. Qu'allez-vous donc faire ? Le voici. Je tiens cette règle du maître des maîtres, de M. Régnier. Vous vous mettez en face de votre ami, et là, en employant le moins de son possible, en parlant tout bas, vous chargez l'articulation de porter vos paroles à ses yeux en même temps qu'à son oreille, car il vous regarde parler autant qu'il vous écoute parler ; l'articulation a alors double besogne ; elle fait l'office du son lui-même, et, dans ce but, elle est forcée de dessiner nettement les mots et d'appuyer fortement sur chaque syllable pour la faire entrer dans l'esprit de votre auditeur. Eh bien, voilà le moyen infaillible de corriger toutes les défaillances et toutes les duretés de l'articulation. Soumettez-vous pendant quelque temps à cet exercice, et une pareille gymnastique aura si bien assoupli et fortifié vos muscles articulateurs, qu'ils répondront par leur élasticité à tous les mouvements de la pensée et à toutes les difficultés de la diction ".

Mais nous n'avons pas la prétention de donner ici un traité de récitation. Nous ne sommes ni un maître ni un adepte, et nous voulons simplement indiquer en courant quelques-unes des considérations et des doctrines des maîtres. Disons pourtant un mot de la partie intellectuelle de l'art de réciter.

Pour bien dire un morceau littéraire, il faut le comprendre, en sentir les beautés, avoir du goût, et un goût sûr. Si vous ne sentez pas la mélancolie pénétrante, l'accent profond et poignant, le charme

presque douloureux et pourtant si doux du *Lac* de Lamartine, comment voulez-vous traduire dans votre verbe inconscient ces vers mélodieux et immortels ? Si l'*Ode à la Colonne*, si *Napoléon II*, si la *Tristesse d'Olympio*, ne vous disent rien à l'âme, pourquoi essaieriez-vous d'interprèter à l'aveugle les strophes étincelantes de Victor Hugo ? Pour bien dire, il faut bien sentir, pour être éloquent, il faut être sincère, pour parler juste un fragment littéraire, il faut la sympathie intellectuelle entre l'auteur et l'interprète.

De là il résulte qu'un expert dans l'art de bien dire est jusqu'à un certain point un habile critique, suivant l'expression de Sainte-Beuve. Il arrive même souvent qu'en travaillant un morceau qu'on veut réciter, on y découvre des beautés inaperçues jusque-là. Et, chose certaine, la puissance d'analyse de la récitation va même jusqu'à opérer en sens inverse, et à diminuer, pour le récitateur, la valeur d'œuvres admirées auparavant sans restriction. Serait-ce abuser de votre bienveillance, Messieurs, que de faire encore entrer en scène M. Legouvé :

" M. Delaunay, de la Comédie-Française, me faisait un jour le plaisir de dîner chez moi. Après le dîner, il me dit : " Voulez-vous que j'essaie de dire devant vos amis une pièce de vers que je n'ai jamais récitée nulle part ? Cette pièce me plaît beaucoup, je l'ai apprise avec enthousiasme ; j'espère y avoir trouvé quelques effets nouveaux ; mais enfin, n'en ayant pas encore fait l'expérience, je doute.—Quelle est cette pièce ?—Un morceau qui ne va guère, ce semble après un gai repas, et dans un salon ; mais

enfin le danger même me tente.—Qu'est-ce donc ?—"*L'espoir en Dieu*, d'Alfred de Musset.—Bravo ! m'écriai-je, j'ai lu ces vers plus d'une fois, et ils m'ont laissé une impression charmante !...Des beautés de premier ordre, des vers devenus immortels ! Allez ! allez ! je réponds du succès ! Le succès fut immense, en effet ; la fin du morceau surtout, la prière, produisit une émotion profonde. Jamais le délicieux interprète de *la Nuit d'octobre* et de *On ne badine pas avec l'amour*, ne m'avait été si avant dans le cœur. Sa voix était d'une douceur ravissante ! Il ne parlait pas...il priait ! Il priait comme on chante, et pourtant il se gardait bien de chanter ; c'était une sorte d'harmonie intermédiaire entre la parole et la musique ! Quelque chose comme l'hymne de la jeunesse, ou mieux encore de la juvénilité. Ses accents en avaient la faiblesse touchante... nous étions tous émus jusqu'aux larmes.

"Trois mois après, partant pour la côte de Bretagne, j'emportai mon volume de Musset, pour apprendre à mon tour l'*Espoir en Dieu.* Me voilà dès le premier jour de mon arrivée, me lançant à travers les rochers et me récitant tout haut à moi-même, en face des flots sonores, comme dit Homère, ces strophes merveilleuses.

"Je dis : *me récitant*... car un des bienfaits de notre art... je dis notre, dans l'espoir qu'il deviendra le vôtre, un de ces bienfaits, dis-je, est de peupler notre mémoire des plus beaux passages des grandes œuvres. Il ne nous suffit pas de les *lire*, nous voulons les *dire*... les dire quand il nous plaît,

toutes les fois qu'il nous plaît, partout où le désir nous en prend. Arrière donc le livre qu'il faut emporter avec soi ! on veut l'avoir en soi ! Et c'est ainsi qu'on part en promenade, tout seul en apparence, les mains vides, mais entouré de ce cortège d'amis qu'on appelle Lamartine, Corneille, La Fontaine, Victor Hugo ; on leur récite leurs vers à eux-mêmes, on cherche, pendant des heures entières, quelque accent vrai et pénétrant, et quand on l'a trouvé, on leur dit et on leur demande s'ils sont contents ! Ainsi faisai-je avec l'*Espoir en Dieu*, de Musset ; jamais je n'ai rien appris avec plus de facilité que les deux première parties de ce poème. A mesure que je lisais ces vers admirables, ils entraient d'eux-mêmes comme des flèches dans mon souvenir ! Je les savais par cœur après les avoir répétés deux ou trois fois. Tous ces mots de génie qui sillonnent tout ce début de traits de flammes :

Une immense espérance a traversé la terre

.....

Je ne puis ! malgré moi l'infini me tourmente !

.....

" Et ce passage admirable :

Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité...

" Tout cela était pour moi autant de délicieux sujets d'études ; je nageais dans l'ivresse, me disant pourtant parfois : Que sera-ce donc quand j'arriverai à la prière ?... J'y arrive. Quelle surprise ! Quelle désillusion ! Je commence. je ne trouve pas un seul

accent vrai ! Je veux l'apprendre ; les mots me résistent, m'échappent ! Troublé, inquiet pour mon propre jugement, je m'y acharne ! Toujours même résistance ! Autant l'éloquente peinture du doute, des douleurs du doute, de la vanité des systèmes humains m'avait été au cœur, autant cet appel à la foi me laisse indifférent.

" Je pousse mon étude plus loin, j'examine cette prière mot à mot, et peu à peu m'apparaissent, se cachant au milieu de quelques strophes heureuses et touchantes, un certain nombre de vers de pacotille ; *les chœurs des anges, les célestes louanges, les concerts de joie et d'amour.* Or, j'ai fait une remarque, c'est que les *fautes* sont presque toujours des *défauts*, je veux dire que les défaillances de la forme tiennent généralement à un vice de fond. Quand vous voyez le style d'un grand écrivain s'affaiblir, soyez sûr que c'est sa pensée même qui faiblit. Je poursuivis donc mon examen, et je reconnus que, somme toute, cette apostrophe à Dieu, ce cri vers Dieu, cet appel à Dieu, se résume en un vœu puéril. Le poète propose au Créateur de briser les voûtes de la création, d'en déchirer les voiles, de se montrer enfin ! Et, en échange, il lui promet le respect et la tendresse des hommes. C'est ainsi qu'on dit aux enfants : Sois bien sage et nous t'aimerons bien ! L'échafaudage du poème s'écroule alors pour moi ! J'aperçois le vice fondamental de la composition. La première partie et la dernière ne vont pas ensemble. Le poète du commencement n'a plus de rapport avec le poète de la fin. Ce n'est plus le même homme ! Ce n'est

plus le même âge ! Le début a trente ans, la fin en a quatorze. Ce puissant portique jure avec ce petit édifice mesquin. Alfred de Musset a manqué là de ce qui lui manque souvent, le grand souffle ! Il a plutôt des battements d'aile que des coups d'aile ! Je trouve son portrait, dans trois vers admirables de lui :

Et puisque le désir se sent cloué sur terre,
Comme un aigle blessé qui meurt dans la poussière,
L'aile ouverte et les yeux fixés sur le soleil.

" Hé bien ! lui aussi, il est un aigle, mais un aigle blessé ; lui aussi, il a des ailes, mais il se sent cloué sur terre ; lui aussi, il a les yeux fixés sur le soleil, mais il ne peut pas monter jusqu'à lui. Il fallait pour dénoûment à cet éloquent petit poème un bien autre cri d'amour et de foi ! Il fallait un élan qui vous apportât au-dessus de tous les systèmes humains jusqu'aux pieds de Dieu même. Or, ce cri, il existe ! Quelqu'un l'a poussé. Le voici :

Pour moi quand je verrais, dans les célestes plaines,
Les astres s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés ;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre,
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit ;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul, je serais debout ; seul, malgré mon effroi,
Etre infaillible et bon, j'espèrerais en toi,
Et certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits, je t'attendrais encore !

" Voilà la vraie coupole de l'édifice de Musset. De qui est-elle ? De Lamartine. De là vient que, malgré toutes les grâces du chantre de Rolla, je je lui préfère encore Lamartine. Il vole plus haut " !

On me pardonnera cette longue citation, qui fait si bien saisir en quoi consiste la partie intellectuelle de l'art de réciter.

Maintenant j'arrive à ce qui constitue surtout le but de cette réunion, c'est-à-dire à la décision du jury. Ici je parlerai au nom de mes collègues autant qu'au mien, et je ne serai que l'interprète de la détermination à laquelle nous en sommes venus.

Ceux qui ont organisé avec tant de succès le concours de récitation, ont voulu varier un peu nos séances, tout en ouvrant un champ nouveau aux exercices littéraires.

Nous les félicitons cordialement de leur intelligente initiative. Mais ils n'ont pas prétendu instituer un concours soumis aux règles sévères et absolues de ces joûtes. De là un embarras très vif et très réel pour les membres du jury. Nous n'avons pas à prononcer sur des concurrents qui ont tous récité le même morceau, à la même séance, les uns après les autres, sans qu'aucun d'eux n'ait assisté à la récitation de ses émules. Nous avons entendu successivement des morceaux tout à fait différents de ton, de style, de mouvement, de facture. Huit jours ont séparé les deux séances du concours. De sorte que nous nous trouvons placés dans des conditions presque impossibles pour porter un jugement.

Cependant nous avions accepté la tâche, il ne nous était pas permis d'en éluder les devoirs délicats. Nous avons donc essayé de faire la part des circonstances, de peser les dissemblances et les contrastes des sujets, de discuter avec nous-mêmes la difficulté comparative des morceaux récités. Et, malgré toute notre bonne volonté, tout notre désir de bien faire, nous devons vous annoncer qu'il nous est impossible de donner autre chose qu'une décision relative. Après nous être consultés et avoir analysé nos impressions aussi fidèlement que possible, nous sommes tombés d'accord sur le nom d'un concurrent à qui, dans notre humble opinion, et étant donné le genre du concours, devra revenir le prix. Ce concurrent heureux est M. Joseph Turcotte. Le jury tient à déclarer de plus que, prenant en considération tous les morceaux du concours, prose et vers, c'est la récitation du fragment de Louis Veuillot, *Bétinet, vengeur des lettres*, exceptionnellement difficile, et dit par M. Turcotte avec beaucoup de naturel, qui a surtout déterminé son choix.

Le jury est heureux de proclamer que chez tous les concurrents, il y a des germes de talent qui peuvent faire concevoir de légitimes espérances. C'est avec une satisfaction patriotique que l'on constate chez notre jeunesse canadienne le noble goût des lettres et du bien dire. La recherche du Beau artistique élève les intelligences et police les mœurs.

Notre Cercle catholique a pour devise *In manifestatione veritatis*. Mais la Vérité et la Beauté sont deux sœurs immortelles, et la manifestation du

Beau s'allie naturellement à la manifestation du Vrai. C'est pourquoi le Cercle est resté dans son rôle, en ouvrant une arène à ce tournoi littéraire. Les lauriers n'en sont pas sanglants, et, à vrai dire, quoiqu'il y ait un victorieux, il n'y a point de vaincus.

Pour ce qui est du jury, il ne demande qu'une chose : c'est qu'on lui tienne compte de sa bonne volonté dans l'accomplissement du devoir difficile dont on l'avait chargé.

LES ORIGINES DE NOTRE LITTÉRATURE

CONFÉRENCE

PRONONCÉE DEVANT L'INSTITUT-CANADIEN D'OTTAWA, LE 12 DÉCEMBRE 1889

MONSEIGNEUR,

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESDAMES ET MESSIEURS,

C'est pour moi un honneur et en même temps une source de confusion que d'être appelé ce soir à vous adresser la parole. Si je n'avais écouté que le sentiment de mon indignité, je me serais sans doute abstenu et j'aurais refusé l'invitation trop flatteuse de votre sympathique et dévoué président. Mais, outre les séductions de son éloquence persuasive, une considération m'a déterminé à accepter. J'ai cru qu'il convenait peut-être qu'un officier de l'Institut-Canadien de Québec vînt témoigner de sa sympathie pour l'Institut-Canadien d'Ottawa. Ces deux Instituts sont frères ; ils sont nés d'une même pensée et leur but est identique. Il est donc bon que de temps à autre ils échangent une cordiale poignée de mains, et c'est pour cela que je suis ici en ce moment.

Aussi bien, entre votre ville et la nôtre, de même qu'entre nos deux Instituts, il existe des affinités

profondes. Sans doute elles offrent des dissemblances. Québec est le passé, Ottawa l'avenir ; Québec vit de ses traditions, Ottawa de ses espérances ; notre ville est une matrone vénérable dont les années ont argenté la chevelure et ralenti la démarche, la vôtre est une jeune patricienne drapée fièrement dans sa blanche tunique et marchant d'un pas vif et alerte vers d'ambitieuses destinées. Mais les ressemblances l'emportent. Toutes deux sont des capitales. Toutes deux ont l'avantage d'entendre à époque fixe les grandes voix parlementaires, et d'assister, spectatrices impassibles ou émues, au jeu des événements et aux perturbations profondes causées par le déplacement du centre de gravité de la bascule politique. Enfin, et surtout, toutes deux sont des villes littéraires.

Autrefois, on appelait Québec l'Athènes du Canada. Les québecquois laissaient dire, et ils sourient encore avec complaisance quand on décerne à leur vieille cité cette innocente flatterie. Mais ce qui est vrai, c'est qu'Ottawa dispute à son aînée la palme littéraire. Le cours des événements nous a ravi à votre profit quelques-unes de nos gloires les plus éclatantes. Nous avons perdu successivement les Parent, les Taché, les Gérin-Lajoie, et plusieurs autres dont je veux taire les noms pour ne pas offusquer la modestie de certaines personnalités présentes. Aujourd'hui, en jetant un coup d'œil autour de lui, en constatant combien de québecquois illustres sont devenus citoyens d'Ottawa, le président de cet Institut, transfuge lui-même de la cité de Champlain, peut répéter

avec une variante, en songeant à Québec, ce vers fameux que le vieux Corneille mettait dans la bouche de Sertorius :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Cependant, Messieurs, nous ne jalousons pas vos succès. Nous nous en réjouissons plutôt, puisqu'ils contribuent à accroître le prestige et à activer le progrès des lettres canadiennes.

Les lettres canadiennes : c'est d'elles que je voudrais m'entretenir avec vous durant quelques instants. En effet, malgré l'opinion pessimiste de quelques écrivains moroses, il y a une réalité sous ces mots. Il existe une littérature canadienne, qui a son caractère propre, qui commence à être connue de l'étranger, qui exerce son influence sur les événements et la société. Et, bien qu'elle soit encore loin de l'idéal, elle fait honneur à notre pays, et constitue l'un de nos meilleurs éléments de vitalité nationale.

Mais quelle est-elle, cette littérature, quelle est sa lignée, de quelle source tire-t-elle son origine, quelle est son histoire et quelles sont ses traditions ? Si vous le voulez bien, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur ce sujet si intéressant pour tout Canadien soucieux du progrès intellectuel de son pays.

Le peuple canadien aura bientôt trois siècles d'existence, et les lettres canadiennes sont à peine vieilles d'un siècle. En 1788 on peut dire qu'il n'y avait encore rien au milieu de nous qui pût être appelé littérature.

Dans un des premiers numéros de la *Gazette littéraire*, recueil aujourd'hui rarissime, fondée par l'imprimeur Fleury-Mesplet, à Montréal, en 1778, et disparue au bout de dix-huit mois, se trouvait le passage suivant : " Les ports de la province n'ont été ouverts, jusqu'à présent, qu'au commerce des choses qui tendent à la satisfaction des sens. Il n'y existe aucune bibliothèque publique, ni même le débris d'une bibliothèque qui pût être regardée comme un monument, non d'une science profonde, mais même de l'envie et du désir de savoir. Jusqu'à présent les Canadiens ont été obligés de se renfermer dans une sphère si étroite non faute de volonté d'acquérir des connaissances, mais faute d'occasion. Sous le règne précédent ils n'ont été occupés en grande partie que des troubles qui ont agité leur pays. Ils ne reçoivent d'Europe que ce qui peut satisfaire leurs intérêts ou leur ambition ". A cette date, comme on le voit, il n'y avait certainement pas de littérature au Canada.

Sans doute il y avait un commencement de bibliothèque canadienne. Les *Voyages* de Jacques Cartier, les œuvres de Lescarbot, de Champlain, du Frère Sagard, gisaient çà et là dans la poussière et l'oubli. Les *Lettres* de la Mère de l'Incarnation, l'*Histoire* de Pierre Boucher et celle du Père Ducreux, les livres du Père Chrétien Le Clercq, de La Hontan, de La Potherie, étaient connus seulement de quelques rares amateurs. Les exemplaires dépareillés des *Relations des Jésuites* sommeillaient au fond des greniers, et les feuillets jaunis du *Journal* servaient à allumer le feu d'un corps de garde. Seule, l'*Histoire*

du Père Charlevoix, plus récente, était quelque peu répandue. Mais toutes ces œuvres, éparses, perdues, oubliées ou inconnues, lors même qu'elles eussent eu leur place à tous les foyers, ne pouvaient constituer une littérature nationale. Elles étaient écrites sur le Canada, au sujet du Canada, mais bien peu d'entre elles étaient des œuvres vraiment canadiennes, c'est-à-dire ayant pour auteurs des enfants du sol, grandis, instruits, et formés aux lettres sous le ciel de la Nouvelle-France.

Comment aurait-il pu en être autrement pendant le premier siècle et demi de notre existence ? Toute cette époque n'avait été pour nous qu'une succession de périls et de combats. Les lettres ne fleurissent chez un peuple que lorsqu'il a traversé les grandes crises de la croissance nationale, la période de la lutte pour l'existence, pour l'expansion, pour l'autonomie ou pour l'hégémonie. Ce n'est qu'après les Thermopyles et Marathon, après Salamine et Platée que les lettres et l'art grecs produisirent cette merveilleuse poussée de chefs - d'œuvre qui mit une couronne immortelle au front du siècle de Périclès. Le siècle d'Auguste, de Virgile et d'Horace ne s'est levé sur Rome et sur le monde qu'après Pyrrhus et Jugurtha, après Annibal et Mithridate, après Catilina et Spartacus, après trois cents ans de guerre contre l'univers armé pour conjurer le génie dominateur des fils de Romulus. Et en France, Messieurs, cette magnifique efflorescence intellectuelle qu'on a appelée le siècle de Louis XIV, ce glorieux et sublime essor du génie

français vers les plus hauts sommets de l'art, de l'éloquence et de la poésie, avaient été précédés par une longue série de luttes sanglantes, de discordes civiles et religieuses, par les formidables épreuves de la guerre de Cent ans, de la Réforme, de la Ligue et de la Fronde.

Voilà ce que l'histoire nous enseigne, et, une fois de plus, l'histoire s'est répétée pour nous. De 1608 à 1759, les lettres et les muses auraient pu difficilement trouver un asile sur les rivages du Saint-Laurent. Pendant cent cinquante ans, nos ancêtres se dépensèrent ici en combats de géants.

Toutes les épreuves et tous les périls semblaient avoir été réservés à cette poignée de héros, jetés comme les sentinelles perdues de la France et de la civilisation dans les solitudes glacées de l'Amérique du Nord. Luttes contre la nature vierge, rivalités des compagnies, conflits d'autorités, disette et pénurie désastreuses, incursions sanglantes des indomptables Iroquois, invasions réitérées des colons remuants et jaloux de la Nouvelle-Angleterre, guerre en Acadie, à l'Ile Royale, à Terreneuve, à la Baie-d'Hudson, sur le lac Ontario, sur le lac Champlain, à la Belle-Rivière, guerre au sud, au nord, à l'est et à l'ouest : telle fut notre histoire sous la domination française. Ajoutons qu'il n'y avait pas d'imprimerie au Canada, et ne soyons pas surpris qu'il n'y ait pas eu ici, durant ce siècle et demi, de littérature nationale.

Et cependant, Messieurs, avant de passer outre, faisons halte un instant, car nous avons sous les yeux le berceau de la littérature canadienne. Quoi-

qu'elle ne se manifestât pas encore, elle était née, elle existait en puissance dans cette époque glorieuse et tourmentée.

En effet, les littératures nationales ne sont pas le produit d'une éclosion spontanée. Elles sont le résultat d'un long travail de fécondation et d'élaboration, invisible et mystérieux. Conçues dans les entrailles des peuples, elles s'alimentent de leurs luttes, de leurs labeurs, de leurs exploits, de leurs revers mêmes et de leurs gloires. Les sages façonnent les institutions et les mœurs, les grands citoyens donnent à la patrie leurs vertus et leurs sacrifices, les héros meurent pour les foyers et les autels, les prêtres enracinent dans les âmes les croyances traditionnelles et les idées religieuses ; et graduellement, cédant à toutes ces influences, la nation s'élève, grandit, s'enrichissant de souvenirs, de doctrines, de progrès, d'actions fameuses, jusqu'à ce qu'elle prenne sous le soleil une assiette solide et durable. Alors s'ouvrent les âges intellectuels. Viennent les grands écrivains, viennent les poètes inspirés, viennent les génies littéraires dont la pensée se nourrit de la matière féconde léguée par les précurseurs des âges héroïques et des siècles de formation ! Et soudain l'on voit s'épanouir toute une floraison d'œuvres immortelles, où, sous les formes et les expressions contemporaines, frémissent l'inspiration, le souffle, la vie même des générations mortes.

Pendant un siècle et demi, Messieurs, ce travail de préparation, de fécondation, dont nous parlions il y a un instant, s'est fait au sein de la Nouvelle-

France. Les éléments constitutifs des lettres canadiennes s'élaboraient au milieu de nos orages et de nos combats. Nos aïeux faisaient de la littérature, mais une littérature vivante et héroïque. Ils respiraient une atmosphère épique, et chaque jour voyait naître sur leurs pas une page d'épopée. Le souffle lyrique animait, soulevait, emportait dans un essor puissant et continu ces générations vaillantes dont les hardis exploits contenaient en germe des odes plus sublimes que celles de Pindare et d'Horace. Le drame était partout, au fond des forêts pleines d'embûches et de mystère, sur les flots ensanglantés des rivières et des lacs lointains, à l'ombre même des forts et des habitations, et jusque sous les batteries de nos villes naissantes. Quant à l'histoire, elle se faisait de toutes pièces ; elle se rédigeait à coup de hache et d'épée, à coup de flèche et de mousquet ; elle s'écrivait avec la croix, le canon et la charrue ; elle s'imprimait en sillons profonds sur le sol fertilisé de la Nouvelle-France ; elle se burinait sur le granit des montagnes et sur les murs des forteresses. Ah ! Messieurs, nos pères étaient de grands maîtres, et nous ne sommes que de pâles copistes, que des traducteurs souvent inégaux à la tâche de fixer sur une page ou dans un livre les splendeurs de l'œuvre originale.

Durant cent cinquante ans, nos ancêtres semèrent à pleines mains dans les faits, dans les traditions, dans les souvenirs, dans l'âme populaire et le génie national la semence généreuse d'où devaient sortir les moissons littéraires de l'avenir : moissons de

légendes et de récits épiques, moissons de chants et de ballades, moissons de poésie et d'histoire, dont notre siècle a vu l'heureuse et pacifique germination.

Déjà, vers la fin de la domination française, on commençait à entrevoir ici un mouvement intellectuel assez marqué. Le gouvernement de M. de la Galissonnière, lettré et savant distingué, autant que vaillant homme de mer, avait donné de l'élan aux recherches scientifiques et aux travaux de l'esprit. Avant lui, le sieur Jean Taché, souche d'une noble lignée, avait écrit un poème intitulé le *Tableau de la mer*. L'abbé Marchand, curé de Boucherville, avait, vers la même époque, donné un joli pastiche du *Lutrin* de Boileau, à propos des troubles de l'église du Canada en 1728. Le Dr Sarrasin adressait des mémoires fort estimés à l'Académie des sciences. Le Père Duplessis, grand orateur sacré qui brilla dans les chaires de France, préludait, au collège de Québec, à ses succès futurs. Les conférences de droit du procureur-général formaient des jurisconsultes comme le célèbre Cugnet, qui devait nous rendre de si grands services sous la domination anglaise. La Mère Juchereau de Saint-Ignace publiait en 1750 l'*Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*. La Mère Muy de Sainte-Hélène, religieuse Ursuline, rédigeait une *Vie* de madame de Pontbriand et écrivait en un style vraiment historique les annales de la guerre de Sept ans. En même temps la chanson prenait son essor. Les exploits de Beaujeu, de Montcalm, de Lévis, excitaient la verve des poètes populaires. Nous lisons dans

l'Histoire des Ursulines, après le récit de la victoire de la Monongahéla : "Cette victoire, si glorieuse pour la patrie, fut célébrée à Québec par des effusions poétiques, que les enfants apprenaient par cœur, et que l'on chantait même dans les églises. Voici la dernière strophe d'un de ces petits poèmes :

Soutenez, grande Reine
Notre pauvre pays,
Il est votre domaine
Faites fleurir vos lis,
L'Anglais, sur nos frontières
Porte ses étendards ;
Exaucez nos prières,
Protégez nos remparts ! "

On me permettra de citer aussi d'autres vers, une des innombrables chansons composées après la bataille de Carillon. C'est l'une des meilleures productions de la muse canadienne à cette époque :

LE CARILLON DE LA NOUVELLE-FRANCE

Messieurs, quand nous avons appris
Vos pompeuses approches
Il est vrai, nous n'avons pas pris
De flambeaux ni de torches ;
Mais pour bien mieux vous honorer
D'abord nous avons fait sonner
Le carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

On dit que la cérémonie
Vous parut incommode,
C'est Vaudreuil, notre général,
Qui l'a mise à la mode ;
Car dès qu'on voit de vos soldats,
Il veut qu'on sonne à tour de bras
Le carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous vous plaignez que tous nos airs
Vous écorchent l'oreille,
Cependant ces brillants concerts
S'accordent à merveille ;
Montcalm en marque les accents,
Et ses troupes les contre-temps
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Vous avez dans ce jour perdu
Vos chapeaux et vos tuques,
Si les Indiens eussent paru,
Vous perdiez vos perruques.
Vous eussiez crié, mais en vain,
L'on n'eut point arrêté le train
Du carillon (*bis*) de la Nouvelle-France.

Tout cela était bien humble, bien simple. Ce n'était pas encore une littérature ; mais il y avait là des germes et des promesses. L'esprit canadien se dépouillait de ses langes. Bougainville parle vaguement quelque part d'un cercle littéraire fondé à Québec vers 1757. Qu'une paix honorable eût été conclue après nos victoires en 1758, qu'une imprimerie[1] se fût à ce moment établie parmi nous, et l'on peut affirmer que la littérature canadienne serait née quarante ans plus tôt.

1—Il est très probable que, vers la fin de la domination française, il y avait quelque part à Québec un matériel typographique suffisant pour exécuter certains travaux d'impression, puisqu'il nous est parvenu des exemplaires de deux mandements de Mgr de Pontbriand qui n'ont pu être imprimés en France. Il y a à ce sujet une dissertation très concluante dans l'Essai de bibliographie canadienne de M. Philéas Gagnon, p. 381. Mais l'existence de ce matériel typographique n'était pas suffisante, dans tous les cas, pour constituer un véritable établissement d'imprimerie.

Mais la grande catastrophe de 1759 vint tout à coup creuser un abîme entre notre passé et notre avenir. Tous les désastres assaillirent à la fois notre malheureux pays. L'invasion, la défaite, la cession du Canada par la France, la disette et la détresse universelles, l'émigration d'une partie de notre classe instruite, la suspension des études, l'oppression administrative et politique, tous ces fléaux jetèrent le deuil et l'angoisse au cœur du Canada français. Il faut lire les annales, les mémoires et les correspondances du temps, pour se faire une idée de ce que furent ces années sombres et douloureuses.

Au milieu de tous ces naufrages, on put se demander un moment si la langue française, officiellement proscrite, n'allait pas sombrer elle aussi, disparaître comme langue sociale et polie, se corrompre et descendre au rang de patois à l'usage de la classe illettrée de nos campagnes. Pendant près de dix ans, nos collèges et nos séminaires restèrent fermés par suite du malheur des temps, de sorte qu'une génération presque entière se trouva jetée dans la vie active sans culture intellectuelle. C'est peut-être là le plus grand péril qui nous ait menacés au début du nouveau régime.

Mais Dieu veillait sur notre nationalité. Le séminaire de Québec ouvrit ses classes en 1765, et continua l'œuvre accomplie jusqu'à la conquête par le collège des Jésuites. Le collège de Montréal fut fondé en 1773. Et l'on renoua tant bien que mal la chaîne brisée des études. Que d'obstacles à surmonter ! Que de difficultés et de déboires ! Séparés

de la France, qui jusque-là avait été pour nos aïeux le lieu de ravitaillement intellectuel, privés presque entièrement de communication avec elle par la défiance d'un pouvoir jaloux, les apôtres de l'éducation et des lettres avaient à faire face à une tâche écrasante. Une disette, non moins terrible que celle du blé qui assombrit les derniers jours de la Nouvelle-France, désolait nos éducateurs. C'était la disette des livres classiques. On écrivait d'une de nos grandes institutions enseignantes, en 1764 : " Je ne puis vous dépeindre l'allégresse qui se répandit parmi nous à la nouvelle qu'il nous venait des livres par M. Montgolfier ". On n'aurait pas célébré une victoire avec plus d'enthousiasme.

En 1777, on écrivait encore, de la même maison, à un correspondant de France : " Si la Providence vous procure quelque circonstance favorable, et que vous puissiez en profiter pour nous faire parvenir sept ou huit douzaines de livres français, et autant de livres latins à l'usage de nos classes, vous nous rendrez un service signalé. Ces articles nous font gémir depuis longtemps ". Nous n'avons jamais lu sans émotion la note suivante dans l'*Histoire des Ursulines de Québec :* " Messire P.-René Hubert, curé du Château-Richer et de l'Ange Gardien, nous constitua héritières de son grand Dictionnaire de Trévoux, en 7 volumes in-quarto, estimé 72 livres ". Et l'annaliste ajoute : " C'était bien alors un trésor qu'un dictionnaire français aussi considérable ".

Voilà quels obstacles il fallait surmonter pour refaire parmi nous des générations lettrées. Cepen-

dant l'œuvre s'accomplit ; trente ans après la bataille des Plaines d'Abraham, il y avait ici toute une phalange d'hommes capables de manier la parole et la plume. Les Bédard, les Bourdages, les Blanchet, les Joseph Papineau, les Plessis étaient armés pour la lutte. Et, lorsque le régime de 1791 nous fut octroyé, nos vainqueurs s'aperçurent avec surprise que le génie français avait survécu aux désastres, à l'effondrement de l'ancien régime, aux époques de ténèbres et d'ostracisme, et qu'il brillait d'un éclat d'autant plus vif qu'on l'avait cru plus obscurci. Nous n'avons pas à rappeler ici les luttes du glorieux groupe parlementaire de 1792, ni les victoires de l'évêque illustre qui fonda définitivement au Canada la hiérarchie catholique. Les premiers, en conquérant nos franchises, créèrent parmi nous l'éloquence politique ; le second, en accomplissant sa grande mission religieuse et sociale, donna partout l'essor aux sciences et aux lettres.

Dans l'avant-dernière décade du 18e siècle, le réveil littéraire avait commencé à se manifester. On signale l'existence d'un cercle littéraire à Québec en 1777. Mais ce cercle ne nous est pas plus connu que celui de 1757. En 1779, un fait important se produit. Une bibliothèque publique est fondée à Québec sous les auspices du général Haldimand. C'est un des actes louables de ce gouverneur peu gâté par l'histoire. Hâtons-nous de dire qu'il fut puissamment secondé par Mgr Briand et par le supérieur du séminaire, M. Gravé. Dix ans plus tard cette bibliothèque publique, la première que le

pays ait possédée, comprenait 2,000 volumes. En 1778, Fleury-Mesplet fondait à Montréal sa *Gazette littéraire*, qui ne durait malheureusement que dix-huit mois.

En 1788, M. Joseph Quesnel, un français devenu canadien, versificateur facile et fécond, faisait imprimer à Québec *Colas et Colinette*, opérette assez réussie. Pour l'époque c'était un chef-d'œuvre et un coup d'éclat. M. Quesnel devint l'inspirateur et le maître d'un mouvement littéraire plus ou moins accentué, de 1789 à 1809, époque de sa mort.

Louis Labadie, maître d'école et poète, Louis Plamondon, étudiant en droit, plus tard avocat fameux, François Romain, bibliothécaire de Québec, et quelques autres furent les disciples de M. Quesnel. Labadie est le premier canadien qui ait signé de son nom une pièce de vers, depuis l'établissement de l'imprimerie au Canada. C'est une chanson, imitée du *God save the King*, et publiée par la *Gazette de Québec*, le 8 juin 1797 :

Grand Dieu, pour George trois
Le plus chéri des rois,
Entends nos voix.
Qu'il soit victorieux,
Et que longtemps heureux
Il nous donne la loi.
Vive le roi !

On voit que la muse canadienne était alors d'une extrême loyauté.

Une fois donné, l'élan intellectuel se continue. Mil huit cent-six est la date d'un grand événement

pour notre nationalité. Le *Canadien* paraît, admirablement rédigé pour l'époque, et la presse canadienne-française est fondée. En 1809, M. Denis-Benjamin Viger publie la première brochure politique qui ait vu le jour au Canada. Vers le même temps, Jacques Viger, qui devait être plus tard le premier de nos archéologues, fait ses débuts comme rédacteur du *Canadien ;* Louis-Joseph Papineau et Denis-Benjamin Viger entrent au Parlement ; Jacques Labrie fonde le *Courrier de Québec* sous le patronage du juge de Bonne, et y publie des travaux sérieux sur l'histoire du Canada ; Joseph-François Perrault commence, avec sa *Lex parliamentaria*, la série de ses publications utiles ; Justin McCarthy fait imprimer un ouvrage de droit.

Enfin la *Société littéraire de Québec* prend naissance et nous lègue un des plus intéressants monuments de notre littérature au berceau. Je veux parler du *Concours littéraire* de 1809. Ici arrêtons un instant notre course rapide pour saluer au passage cet épisode peu connu de l'histoire des lettres canadiennes.

Le 3 juin 1809, la petite république des lettres de la bonne ville de Québec était en liesse. Depuis deux mois, les gazettes québecquoises publiaient l'avis suivant :

" *La société littéraire de Québec* offre une médaille d'argent à la personne qui célèbrera *le mieux* la naissance de sa glorieuse Majesté George III par une pièce de vers, anglaise, française ou latine. Les vers, accompagnés d'une lettre dans laquelle

sera le nom de l'auteur et scellée de son sceau, seront envoyés, au plus tard le vingt mai prochain, franc de port, sous enveloppe, et adressés au secrétaire de la Société avec l'adresse suivante :

" A M. LOUIS PLAMONDON, secrétaire de la Société Littéraire de Québec.—A Québec.

" La société ne désirant connaître que le nom de celui qui remportera le prix, les lettres contenant les signatures des autres auteurs, seront remises sans être décachetées, en donnant des informations satisfaisantes sur le sceau et l'écriture.—Le prix sera donné au vainqueur en personne ou à son procureur duement fondé de procuration, SAMEDI, le TROIS JUIN prochain, à DEUX heures de l'après-midi, dans une séance publique de la Société.

Par ordre du président.

LOUIS PLAMONDON,

Secrétaire.

Québec, 5 avril 1809 ".

Le tournoi poétique, annoncé de cette façon dans les journaux de Québec, le *Canadien*, la *Gazette* et le *Mercury*, venait d'être clos, et la Société Littéraire couronnait en séance publique, cette après-midi du 3 juin 1809, les poètes lauréats.

Ce concours littéraire de 1809 est bien ignoré aujourd'hui, bien enfoui dans les ténèbres du passé. Et cependant il est un des plus anciens monuments de notre littérature canadienne, une des plus lointaines manifestations de l'esprit littéraire au milieu de notre société, après les épreuves, les désastres,

les années de deuil et d'oppression qui marquèrent pour nous la fin du dix-huitième siècle.

La création de cette *Société littéraire* de Québec fut l'un des premiers essais de groupement intellectuel, le premier mouvement d'ensemble de quelques esprits supérieurs pour établir parmi nous le culte des lettres.

Il nous est parvenu bien peu de détails sur cette association éphémère, qui eut pourtant l'honneur de frayer la route aux institutions littéraires des époques suivantes. Elle avait été fondée cette année même, 1809.

Depuis le commencement du siècle une pléïade de jeunes gens de talent était sortie du séminaire de Québec. C'étaient Louis Plamondon, qui terminait ses études en 1802, Jacques Labrie, Philippe-Aubert de Gaspé, Louis Moquin, Justin McCarthy, qui finissaient leurs cours en 1804, 1805, 1806. Jacques Labrie avait embrassé la profession médicale, et était allé prendre ses grades à l'université d'Edimbourg. Tous les autres, Plamondon, Moquin, de Gaspé, McCarthy, avaient sacrifié à Thémis ; en 1809, ils étaient tous étudiants en droit, de même que Joseph-Rémi Vallières de Saint-Réal, le protégé de Mgr Plessis.

C'était au sein de cette jeunesse intelligente, exubérante de sève, de talents et de vitalité, que la Société Littéraire avait pris naissance. Elle avait choisi pour président M. François Romain, gardien du Parlement et bibliothécaire de Québec. Son secrétaire, comme on l'a vu, était M. Louis Plamon-

don, étudiant en droit, et clerc sous M. J.-F. Perrault, greffier de la Cour du Banc du Roi.

Plamondon était doué de brillantes facultés intellectuelles. Il devint plus tard l'une des gloires du barreau québecquois, illustré en même temps par Moquin, Vallières de Saint-Réal, les deux Stuart, etc. Il avait eu pour protecteur l'abbé Deschenaux, curé de l'Ancienne-Lorette.

La séance du 3 juin 1809 fut peut-être la seule séance publique de cette Société Littéraire. C'est la seule, dans tous les cas, qui ait laissé des traces et un souvenir, grâce à la publication d'une petite brochure aujourd'hui rarissime, intitulée : *Séance de la Société Littéraire de Québec, tenue samedi, le* 3 *juin* 1809.—*Québec : Imprimée par ordre de la Société, par J. Neilson, imprimeur-libraire, No* 3, *rue la Montagne*—1809.

Au-dessous du titre on lit cette épigraphe : *Floreamus in nemoribus.*

Et maintenant, reportons-nous à la séance dont cette brochure nous a conservé la mémoire. Elle se tint probablement dans la salle de l'ancien palais épiscopal transformé en Parlement, qui avait été mise à la disposition de la Bibliothèque de Québec. Ce qui nous induit à cette conjecture, c'est que le président, M. François Romain, était le conservateur de cette bibliothèque.

La solennité littéraire fut ouverte par un discours de M. Louis Plamondon, secrétaire de la Société.

Ce discours était fort bien fait, et d'un loyalisme à outrance. M. François Romain vint ensuite et pro-

nonça une harangue très académique et très ornée. La brochure contient les deux pièces couronnées. Le lauréat anglais était M. John Fleming, de Montréal. Chose singulière le nom du lauréat canadien ne nous est pas parvenu ; il avait signé son ode de ce pseudonyme : *Canadiensis*. Voici quel en était le début :

Sors du sein des frimats, ranime ton génie
Muse du Canada, fais entendre ta voix.
Le Dieu des vers doit fuir de l'Europe asservie ;
Ici tout vit en paix sous le meilleur des rois ;
La loyauté m'inspire
Et ma rustique lyre
Va, par ses premiers sons, célébrer George trois.

Sur ces fertiles bords oubliés par Bellone
Coulent du Saint-Laurent les flots majestueux.
Le commerce fleurit et les biens qu'il nous donne
Couronnent les efforts d'un peuple vertueux ;
Le Canada prospère
Sous les soins d'un tel Père
Et parmi tant d'Etats aucun n'est plus heureux.

On voit que mil huit cent-neuf marque une date importante dans notre histoire littéraire. Une grande activité intellectuelle se manifeste de tous côtés. Nos journaux regorgent de pièces de vers, d'épigrammes, de chansons satiriques.

Craig et son régime oppressif, la guerre de 1812 et le fracas des armes marquent un temps d'arrêt dans ce mouvement de renaissance. Le *Courrier de Québec* s'éteint ; le *Canadien* est supprimé *manu militari* ; le *Vrai Canadien*, fondé par ses adversaires canadiens, le suit bientôt dans le trépas. Mais avec la paix de

1814 l'élan est repris. M. Denis-Benjamin Viger fonde à Montréal le *Spectateur*, qu'il soutient de sa plume et de ses deniers. Puis Bibaud l'ancien entre en scène avec son *Aurore*, publiée en 1815, à laquelle succèderont tour à tour durant un quart de siècle le *Courrier du Bas-Canada* (1819-1820), la *Bibliothèque canadienne* (1825-1830), l'*Observateur* (1830-31), le *Magasin du Bas-Canada* (1832-34), l'*Encyclopédie canadienne* (1842), revues historiques et littéraires qui ne furent pas sans mérite et exercèrent une utile influence au moment où elles parurent. Aux Trois-Rivières l'*Abeille canadienne* prenait son vol en 1818. Le *Canadien* essayait de renaître de ses cendres en 1817. Il disparaissait de nouveau en 1819, et le Dr Blanchet en reprenait la publication en 1820. Cette fois le *Canadien* dura cinq ans.

Ici se place un épisode que vous me permettrez de retracer. Par une belle après-midi du mois d'août 1822, deux citoyens de Québec se dirigeaient vers Beauport, et, après s'être arrêtés à l'une des blanches maisons qui bordent la route, allaient trouver dans le champ voisin un brave cultivateur qui travaillait à la fenaison avec un de ses fils. Ces deux visiteurs étaient le Dr Blanchet, propriétaire, et M. Flavien Vallerand, éditeur, du *Canadien*. Le jeune homme qui travaillait aux champs avec son père était sorti depuis un an du séminaire de Québec, où il avait brillé dans les examens publics et disputé la palme à un condisciple, doué, lui aussi, de talents remarquables. Ce camarade du

jeune cultivateur de Beauport, après avoir rédigé durant quelques mois la feuille canadienne, venait de partir pour Montréal. Et MM. Blanchet et Vallerand venaient demander à son émule, devenu agriculteur, de prendre à son tour la plume du journaliste. Après quelques instants de réflexions, le jeune homme accepta ; et, quelques jours plus tard, inconnu de lui-même et du public, il prenait possession, à l'âge de vingt-un ans, du fauteuil de rédaction du journal patriote. Cet inconnu, Messieurs, inclinez-vous devant lui et saluez-le avec respect. C'est l'un de nos plus grands penseurs et de nos plus illustres écrivains, c'est peut-être notre plus puissant publiciste, c'est le maître incontesté de la presse canadienne ; et pendant trente ans sa plume vaillante va tracer dans les idées et dans les faits un lumineux sillon. Vous avez nommé Etienne Parent, qui succédait, en 1822, comme rédacteur du *Canadien*, à son ami Augustin-Norbert Morin.

Maintenant, nous pouvons avancer le front haut et sans craindre de retour en arrière. Les grands noms surgissent à chaque pas. Voici M. Morin, dont la *Lettre à l'honorable juge Bowen*, en 1825, éclate comme un coup de clairon appelant nos compatriotes aux légitimes revendications nationales, et dont les écrits dans la *Minerve* vont faire écho à ceux de Parent dans le *Canadien*. Voici Vallières de Saint-Réal dont les plaidoyers, les discours et le génie universel feront l'orgueil et les délices de ses concitoyens. Voici Louis-Joseph Papineau, le *leader* populaire, l'aigle de l'Assemblée législative. Et, à

côté des tribuns et des publicistes, s'avance la troupe harmonieuse des poètes. Michel Bibaud chante les exploits d'Iberville et publie le premier volume de vers imprimé au Canada. Isidore Bédard, avant d'aller mourir sous le ciel de France, lègue à son pays ce chant national : *Sol canadien, terre chérie*, qui a fait vivre le jeune barde dans le souvenir de la postérité. Garneau prélude à l'œuvre de sa vie par des poésies patriotiques dont l'accent nous émeut encore. Angers, Turcotte, Mondelet, Laviolette, marchent sur ses traces, et laissent vibrer leur lyre au souffle de l'inspiration nationale.

En vain 1837 vient semer le deuil, la terreur et les ruines au sein de la nationalité franco-canadienne. L'heure de la floraison a sonné pour notre littérature. Il semble que notre passé glorieux et héroïque fasse irruption dans le présent et surgisse enfin des demi-ténèbres où l'avaient relégué les désastres et les épreuves de la fin du XVIIIe siècle. Il semble que le génie de notre race, couronnant les efforts des patriotes de 1792, de 1810 et de 1830, débouche tout à coup sur le champ de bataille où se débattent nos destinées, pour décider la victoire nationale. La moisson arrosée du sang et des larmes de deux siècles s'épanouit sous les rayons d'un soleil plus clément. Histoire, légendes, poèmes, récits et chants nationaux jaillissent du sol littéraire avec une merveilleuse fécondité. Faribault, Viger et Bibaud scrutent nos archives et compulsent nos annales. Etienne Parent, parvenu au zénith de son talent et de sa renommée, s'élève, dans ses conférences, jusqu'à des hauteurs

qui ravissent l'admiration des penseurs du vieux monde. Garneau prend possession de la gloire avec son histoire réparatrice et révélatrice. Chauveau, poète, orateur, romancier, publiciste, cueillant des palmes dans tous les genres, éveille l'attention de la critique européenne. Notre grand et malheureux Crémazie embouche la trompette épique pour célébrer les exploits de notre race, et ses strophes éclatantes, à l'envolée hardie et superbe, soulèvent dans tous les cœurs l'enthousiasme patriotique. Ferland, émule de Garneau, récolte après lui de nouveaux épis et de nouveaux lauriers dans le champ historique. Taché, Cauchon, Laberge illustrent la presse. Gérin-Lajoie, Hubert Larue, M. de Gaspé, débutant septuagénaire, Lenoir, George de Boucherville, et une foule d'autres talents vigoureux et originaux entrent dans la carrière. Les *Soirées canadiennes*, le *Foyer canadien*, la *Revue canadienne*, l'*Echo du cabinet de lecture paroissial*, sont fondés et ouvrent aux lettres un champ nouveau. Les écrits sérieux, les œuvres de mérite, se multiplient de plus en plus et la littérature canadienne, sans atteindre encore les sommets, prend ce vif et brillant essor dont nous sommes les témoins heureux.

Ici, Messieurs, je m'arrête. Si je franchissais le seuil de la littérature absolument contemporaine, je serais forcé de proclamer des noms aimés du public auquel je m'adresse, de décerner des éloges qui paraîtraient des flatteries, qui provoqueraient des applaudissements trop personnels et trop directs, et qui perdraient en délicatesse ce qu'ils gagneraient

en à-propos. Je m'abstiendrai donc de prononcer ces noms que tout le monde a sur les lèvres, et j'interromprai à l'époque de 1860 cet aperçu rapide des progrès et des vicissitudes de notre littérature.

Je n'ai pas eu la prétention de faire un résumé complet de notre histoire littéraire. J'ai essayé uniquement de tracer les grandes lignes, j'ai voulu insister surtout sur les débuts, et faire ressortir le lien qui rattache étroitement nos lettres canadiennes à notre passé historique, aux luttes, aux épreuves, aux gloires de nos aïeux. Je me suis efforcé de démontrer que notre littérature a été pour nous une arme en même temps qu'une parure, et que notre peuple a trouvé en elle une fidèle auxiliaire dans ses jours de péril.

Malheureusement, tout le monde n'apprécie pas suffisamment son importance, sa noblesse et sa dignité. Nous vivons dans un âge où l'on est trop porté à faire bon marché des esprits qui conservent le culte de l'idéal. Un homme qui s'enferme, loin de la foule et du bruit, loin du conflit des intérêts et du choc des ambitions, loin des chicanes trop souvent misérables et stériles de la presse ou de la tribune, pour feuilleter des in-octavo ou des in-quarto poudreux, pour rechercher le Vrai dans la pensée ou dans les faits et le Beau dans l'expression et dans la forme, pour faire de la poésie, de l'histoire, de l'art, allons donc, cela n'est pas pratique, et nous sommes d'un siècle ennemi du spéculatif ! La matière a étouffé l'idée, le calcul a vaincu l'inspiration, le chiffre a tué la chimère, le premier machiniste

venu nous paraît plus utile que le publiciste célèbre, et la plus belle page de Châteaubriand nous est infiniment moins précieuse que ce chiffon de papier qu'on appelle un billet de banque.

Voilà le langage qu'un trop grand nombre de personnes, de nos jours, ont sur les lèvres ou dans le cœur. Messieurs, ceux qui parlent ou pensent ainsi rabaissent le don royal que Dieu leur a fait en allumant en eux la flamme de l'intelligence. Sans doute le progrès matériel a son importance et sa grandeur. Mais, répétons-le toujours, il est d'une nature inférieure au progrès moral et intellectuel. C'est ce que l'humanité, malgré des périodes d'égarement, a toujours compris en définitive. C'est ce qui lui a fait placer dans son livre d'or les grands génies littéraires de tous les âges. Aucune gloire n'est plus éclatante et plus respectée des siècles que celle de ces héros de l'intelligence. S'ils éprouvent quelquefois l'indifférence et l'injustice de leurs contemporains, la postérité les acclame.

Il n'y a qu'à ouvrir l'histoire pour s'en convaincre. Voyez-vous ce vieillard aveugle, qui se traîne péniblement le long des chemins de la Grèce, tendant la main à ceux qui passent, et promenant de ville en ville et de bourgade en bourgade son infortune et ses haillons? Attendez un peu ; laissez faire le temps. Cet homme qui, durant sa vie, a demandé son pain à la pitié publique, après sa mort sept villes se disputeront l'honneur de lui avoir donné le jour. Ce mendiant fera l'aumône à de plus riches et à de plus puissants que lui, et cette aumône,

ce sera la gloire ! Sans lui, ni Agamemnon le roi des rois, ni le prudent Ulysse, ni Hector le rempart de Troie, ni le bouillant Ajax, ni Achille semblable aux dieux, ne seraient entrés dans le souvenir des hommes avec cette auréole d'héroïsme que la poésie immortelle a posée sur leurs fronts mortels :

> Brisant des potentats la couronne éphémère,
> Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
> Et depuis trois mille ans Homère respecté
> Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Franchissons les siècles et regardons encore. Quel est ce citoyen qui s'éloigne en fugitif de Florence la magnifique ? Son vêtement est sombre, son regard d'aigle semble perdu dans quelque douloureuse abstraction, son apparence est celle d'un vaincu et d'un banni. C'est un vaincu et un banni en effet. La voix publique l'a proclamé ennemi de la patrie. Nobles, bourgeois, chevaliers et magistrats, tous ont été unanimes et le décret de proscription a été salué par les acclamations populaires. Sous ce poète visionnaire, il y a un gibelin dangereux, a-t-on dit, et sa fortune a été confisquée, sa maison rasée, lui-même condamné à être brûlé vif s'il reparaît sur le sol de la République. Il s'éloigne donc de la cité ingrate, emportant avec lui son génie et sa pensée. Il parcourt l'Europe, qui ne le connaît pas, et, après avoir vécu une vie errante et misérable, il meurt dans l'exil, coupable du seul crime d'avoir devancé son siècle. Alors, Messieurs, sonne pour lui l'heure de la justice. L'Italie s'incline sur son tombeau. Florence,

qui l'a chassé, fonde une chaire spécialement consacrée au commentaire de son épopée monumentale. Ce poète rêveur, ce partisan vaincu, ce citoyen banni, prend rang dans l'admiration de la postérité ; et le nom du Dante devient fameux à l'égal de celui d'Auguste ou de César.

Pourquoi cela ? Pourquoi cette espèce de dictature glorieuse décernée à ceux qui ont ployé ici-bas sous le fardeau de la pensée, qui ont manié le glaive de la parole écrite ou parlée ? Pourquoi ? parce qu'on a salué en ces hommes les artisans de ce progrès intellectuel et moral sans lequel aucune société ne pourrait aspirer à la vraie civilisation, à la prospérité durable, à la grandeur et à la gloire.

Ayons donc, Messieurs, ayons un noble culte pour les lettres canadiennes. Dans le passé, nous avons trouvé en elles des amies bienfaisantes et des alliées redoutables. Dans le présent, elles sont pour nous un honneur et une force. Et nous pouvons les considérer comme une de nos plus légitimes espérances d'avenir. Qu'elles grandissent, qu'elles s'approchent de plus en plus de la perfection vers laquelle elles doivent tendre, qu'elles aillent toujours puiser l'inspiration aux sources pures du Vrai et du Beau, qu'elles se retrempent sans cesse dans le travail fécond et l'effort généreux, et elles accompliront au milieu de nous ce qu'elles ont fait ailleurs. Elles élèveront, elles ennobliront l'esprit national, elles lui donneront l'étendue, la pénétration, l'éclat, la vigueur et la trempe qui sont des gages assurés de triomphe dans l'arène de la civilisation et du progrès social.

MANIFESTE

DE LA

SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC

1536-1889

" NOS INSTITUTIONS, NOTRE LANGUE ET NOS LOIS "

Depuis le 24 juin 1880, la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec n'a pu enregistrer dans ses annales aucune de ces grandes célébrations qui font époque, et ravivent dans les cœurs l'enthousiasme national.

Après huit années d'intervalle, le comité de régie de cette Société croit devoir saisir la magnifique occasion qui lui est offerte d'organiser une célébration mémorable, une de ces glorieuses fêtes de la patrie qui laissent après elles des souvenirs vivaces et d'ineffaçables émotions.

En 1855, notre association célébrait, avec un éclat dont Québec a gardé la mémoire, les exploits et la vertu guerrière des héros tombés au champ d'honneur, dans la dernière grande journée militaire de la Nouvelle-France. C'était la pose de la première pierre du " Monument des Braves " à Sainte-Foye. Cette suprême victoire avait été comme le tombeau

de la France américaine, mais un tombeau glorieux, d'où notre nationalité était sortie, au jour fixé par la Providence, pleine d'une vitalité et d'une jeunesse nouvelles.

Aujourd'hui, c'est le berceau du Canada français que la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec est appelée à consacrer par une fête d'inauguration et de commémoration. Près de l'antique Stadaconé, au confluent de la rivière Saint-Charles, la Cabir-Coubat des aborigènes, et du ruisseau Lairet, s'élève un petit promontoire, bien humble au milieu de la grandiose nature qui l'entoure, mais fameux dans notre histoire. C'est là que Jacques Cartier abrita ses nefs aventureuses, lorsque, poussé par le génie de la France et du christianisme, il vint aborder les rives canadiennes et braver pour la première fois les rigueurs inconnues de nos âpres climats. C'est là que le malouin vaillant, notre premier ancêtre historique, planta la croix conquérante et civilisatrice. C'est là que des enfants de la fidèle et catholique Bretagne *hivernèrent*, il y a plus de trois siècles, parmi ces neiges et ces glaces, uniquement foulées jusqu'alors par le pas léger des naturels. C'est là, enfin, notre berceau, le berceau de notre race en Amérique, enfoui encore, après Cartier, dans soixante-douze ans d'oubli, mais retrouvé par Champlain, fondateur de la Nouvelle-France, comme l'intrépide capitaine de la *Grande Hermine* en avait été le découvreur.

En ce lieu mémorable s'élève aujourd'hui, grâce à l'initiative du comité littéraire et historique du

Cercle catholique de Québec, une croix, *fac-simile* de celle que Jacques Cartier y planta le 3 mai 1536. En face de cette croix, on pourra admirer, au mois de juin, un monument en granit des Laurentides, érigé par les soins du même comité, et qui gardera pour les générations à venir, avec la mémoire immortelle du découvreur, le souvenir sacré des apôtres du Canada qui y fixèrent leur première résidence, en 1625.

Invitée à inaugurer, le 24 juin prochain, ce monument national par la célébration d'une messe solennelle, la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec aurait cru manquer à ses traditions en déclinant cet honneur. Son Eminence le cardinal archevêque de Québec a béni le projet, et maintenant nous faisons appel au public canadien, à toutes nos sociétés nationales, à tous les rangs et à toutes les classes, pour qu'ils nous aident à en assurer le succès, en faisant de cette célébration extraordinaire une fête grandiose entre toutes.

Que les bonnes volontés s'unissent donc dans un commun effort, que chacun mette la main à l'œuvre, et, le 24 juin prochain, la vallée de la rivière Saint-Charles verra un admirable spectacle, qui commandera le respect des nationalités étrangères et dont nous pourrons consigner le souvenir dans nos annales avec un légitime orgueil.

Là, toutes les forces vives de la patrie se trouveront réunies dans un magnifique déploiement de pompe religieuse, civile et militaire. Un prince de l'Eglise catholique, le premier cardinal canadien,

célèbrera les saints mystères sur cette plage où, il y a trois cent cinquante-trois ans, Dom Guillaume Le Breton et Dom Anthoine les célébraient pour une poignée de matelots français perdus au milieu de peuplades infidèles. L'éloquence chrétienne fera entendre ses accents, auxquels feront écho ceux de l'éloquence patriotique. Un chœur puissant fera monter jusqu'au ciel le chant de la foi catholique, et la voix sonore du canon, dominant la vaste rumeur de la multitude, proclamera à sa manière la grandeur de la patrie. Et puis, qui sait ? des marins français viendront peut-être, en ce jour de réminiscences nationales, rendre un touchant hommage au fils glorieux de Saint-Malo, à Jacques Cartier, capitaine-général au service de François Ier, par la grâce de Dieu roi de France.

Ce sera là un grand jour. Ce pèlerinage triomphal au berceau de notre patrie sera fécond en douces émotions et en salutaires enseignements. Nous y puiserons tous ensemble un plus ardent amour pour notre cher pays, une plus vive intelligence de son rôle et de sa mission, une détermination plus ferme de mettre en commun nos efforts pour assurer son progrès et sa grandeur.

Enfin, et c'est là une considération bien propre à stimuler notre ardeur, une grande idée pratique naîtra, espérons-le, de cette solennité nationale. L'inauguration du monument Cartier-Brébeuf devra donner l'élan à d'autres manifestations de la gratitude et de l'admiration publiques envers nos héros et nos grands hommes. Nos historiens ont écrit

l'histoire canadienne en des pages immortelles. Il nous reste à l'écrire sur le marbre et l'airain. Champlain, Maisonneuve, Laval, Montcalm et tant d'autres, n'ont pas encore leur statue sur nos places publiques. Faisons du 24 juin prochain le point de départ d'un généreux mouvement pour la glorification de nos hommes illustres, et nous aurons bien mérité de la patrie.

Nous appelons donc, encore une fois, le concours de toutes les bonnes volontés, et, si nous l'obtenons, nous pouvons assurer d'avance que le 24 juin 1889 marquera une date mémorable dans l'histoire de nos célébrations nationales.

DISCOURS

EN RÉPONSE À LA SANTÉ DE LA PRESSE, AU BANQUET DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE, LE 24 JUIN 1889

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESSIEURS,

Il est trop tard pour que j'aie le mauvais goût de faire un discours. Laissez-moi seulement vous remercier d'avoir accueilli avec tant de cordiale sympathie la santé de la presse, cette fidèle compagne de la nationalité canadienne-française, dans les sombres époques, comme dans les périodes triomphantes, aux jours d'éclipse, comme aux jours de soleil que notre race a, Dieu merci ! vu se lever bien des fois à l'horizon de sa carrière. Et puisque nous sommes réunis pour célébrer une grande journée de réminiscences patriotiques, pour faire pieusement un solennel pèlerinage au berceau de notre race en Amérique, puisqu'il a été donné aujourd'hui à la nation canadienne de remonter jusqu'à sa source, de lire, gravés sur la pierre et l'airain, les titres originaires de sa souveraineté et de son existence nationale, de toucher du doigt le premier anneau de cette chaîne glorieuse qui constitue notre histoire, permettez-moi de faire, moi aussi, pour le corps auquel j'appartiens, un retour vers le passé, et de rechercher ambitieusement pour

la presse franco-canadienne les ancêtres les plus glorieux que puissent lui fournir nos annales.

En écoutant ce matin le penseur, l'écrivain, le patriote éminent, dont les vieilles années sont illuminées du même rayon glorieux qui brilla sur son printemps, et n'ont point désappris le secret de cette large et harmonieuse éloquence qui marqua sa carrière de tant de jours fameux, en écoutant l'honorable M. Chauveau réciter des fragments du journal des voyages de Jacques Cartier en la terre de Canada, une pensée m'est venue, et je vous la communique, au risque de passer pour un esprit paradoxal. Je me disais : Que d'obscurité autour de notre berceau, si Cartier n'eût pas laissé derrière lui ce récit de ses découvertes ! Il a vraiment tracé sur ces humbles pages, désormais immortelles, l'histoire précise et circonstanciée de notre première époque historique. Et, puisque l'on a dit que le journal est l'histoire de tous les jours, puisqu'il est évident qu'on ne peut donner le titre de livre aux chroniques naïves du grand malouin, pourquoi ne le réclamerions-nous pas pour notre ancêtre, à nous, les hommes du journalisme ? Pourquoi ne le proclamerions-nous pas le premier journaliste canadien ? On prétend souvent (nous nous le disons parfois les uns aux autres), que nous avons toutes les audaces. Ayons au moins celle-là. Et, une fois le glorieux découvreur inscrit à la première page de notre livre de famille, faisons un pas de plus et inscrivons-y aussi avec une orgueilleuse vénération les noms de ces apôtres qui écrivirent ces *Relations* si précieuses

aujourd'hui, dont les millionnaires intelligents couvrent d'or les feuillets jaunis. Qu'étaient en effet les *Relations?* sinon l'histoire au jour le jour, le journal des événements religieux et civils de la Nouvelle-France? Après avoir prêché l'Evangile aux barbares, franchi les solitudes, bravé la mort et les tortures, donné leurs jours et leurs nuits, la plus pure flamme de leur cœur et de leur intelligence, à l'œuvre apostolique et civilisatrice, ces hommes se faisaient journalistes pour l'Eglise et la France. Pendant que le *Mercure français* enregistrait là-bas les fastes des cours et les exploits des camps, les *Relations* des Jésuites canadiens allaient porter à l'Europe le récit merveilleux des conquêtes de l'Evangile sur le paganisme, et de la civilisation chrétienne et française sur la barbarie des régions américaines.

On a porté la santé de la presse. La presse, cette presse mécanique qui sert à fixer sur le papier et à multiplier la pensée écrite, n'existait pas alors au Canada. Mais ce qui alimente la presse, ce qui donne une âme à la machine, ce qui donne une vie à la matière inerte, l'esprit, l'idée, l'enthousiasme, l'inspiration, la foi, tout cela surabondait au sein de la Nouvelle-France, et les *Relations*, les *Lettres* de cette femme sublime qu'on a appelée la Thérèse du Canada, et qui, elle aussi, devrait orner les pages de notre livre d'or, allaient en porter à la vieille France des preuves qui suscitaient de nouveaux sacrifices, de nouveaux dévouements et de nouvelles ardeurs.

Journalistes canadiens, voilà quelle a été la presse

canadienne-française au siècle de Louis XIV, de Colbert, de Frontenac et de Talon.

Puisse notre presse actuelle, la presse dont nous sommes les artisans journaliers, ne jamais porter à l'Europe d'autres impressions, d'autres récits que la presse de ces époques héroïques et saintes ! Sans doute, avec le progrès et le développement de notre race, avec le triomphe de nos libertés politiques et la sécurité assurée à nos institutions, la presse canadienne est devenue une arène où nous nous déchirons trop souvent dans des luttes intestines.

Mais, Messieurs, en ce jour de concorde, détournez vos regards de nos misères quotidiennes et voyez-nous tous unis, la main dans la main, autour du fier et pur drapeau de la nationalité canadienne-française. Ah ! sur ce terrain, j'en atteste nos consciences, nous serons toujours prêts à nous grouper lorsque retentira le clairon d'alarme, lorsqu'il s'agira de défendre ce qui constitue notre patrimoine national et religieux.

Je vous remercie, Messieurs, d'avoir bu à la santé de la presse, et je laisse à l'un de mes confrères la tâche de suppléer à mon insuffisance.

———

DISCOURS

EN RÉPONSE A UN TOAST " AU CANADA ", PROPOSÉ PAR Mgr LE COMTE DE PARIS, AU BANQUET DONNÉ À QUÉBEC EN SON HONNEUR, LE 28 OCTOBRE 1890

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

En me levant pour répondre au toast " au Canada " proposé par le chef de la maison de France, je ne saurais me défendre d'une émotion bien naturelle. De ce rapprochement heureux surgit pour nous tout un monde de souvenirs chers et sacrés. En effet, qu'est-ce que le Canada, Messieurs, sinon un rejeton du vieil arbre français sur lequel sont venus successivement se greffer des rameaux de sève différente, qui lui ont apporté leur contingent de vigueur et de fécondité, mais sans altérer en rien l'essence primitive qu'il avait puisée au sol natal ? Aujourd'hui et dans son état actuel, le Canada est une jeune Confédération de provinces britanniques, unies sous un même drapeau, s'inclinant devant le sceptre d'une même souveraine, ayant trois océans pour frontières naturelles et jouissant de la plus large liberté, sous l'égide des institutions politiques octroyées par la monarchie anglaise.

Mais ce soir, devant l'hôte illustre que nous fêtons, devant le chef de cette maison de France dont le nom rend un si grand son dans le monde, devant l'héritier traditionnel de François Ier, d'Henri IV, et de Louis XIV, qui ont marqué de leur royale empreinte quelques-unes des plus belles pages de notre histoire, il nous sera bien permis, à côté du présent, d'évoquer le passé, et à côté du Canada d'aujourd'hui, d'évoquer le souvenir du Canada d'autrefois.

Or, de l'Atlantique aux Montagnes Rocheuses, et du fort de Chartres à l'île Royale, le Canada d'autrefois portait fièrement en Amérique le nom de Nouvelle-France.

Durant un siècle et demi, le drapeau de cette France américaine fut arboré sur tous les points du territoire immense arrosé par le Saint-Laurent, par les grands lacs intérieurs, par le Mississipi, et ses plis glorieux flottèrent jusque sur les lointaines prairies du Nord-Ouest, jusque sur les premiers contreforts des Montagnes-Rocheuses.

Mais un jour vint dans l'histoire où les décrets providentiels séparèrent violemment l'ancienne France de la nouvelle. Nos destinées prirent leurs cours vers de nouveaux horizons, et malgré les souffles orageux qui, de temps à autre, en ont troublé la marche, nous avons foi en leur évolution pacifique et progressive. Cependant, en dépit de cette séparation, en dépit des années, de l'espace et des événements, nous avons conservé la mémoire du cœur.

Un des maîtres de la scène française contempo-

raine, le vicomte Henri de Bornier, a écrit ce vers admirable :

Tout homme a deux pays, le sien et puis la France.

Eh bien, Messieurs, n'est-ce pas que cette parole est surtout vraie pour nous, Canadiens-Français ? Nous sommes Canadiens et nous aimons passionnément cette terre de la patrie que nos ancêtres ont arrosée de leur sang. Nous sommes sujets de la couronne anglaise et nous avons fait nos preuves de fidélité sur plus d'un champ de bataille. Mais, en même temps, nous n'avons jamais su apprendre et nous n'apprendrons jamais l'indifférence envers la patrie de Jacques Cartier, de Champlain, de Montmorency-Laval, de Frontenac et de Montcalm.

Je citais tout à l'heure un vers de M. de Bornier. Un autre poète, un poète canadien, un de nos bardes les plus entraînants, écrivait à l'avance, il y a trente-cinq ans, quelque chose comme la paraphrase de ce vers. C'était à l'époque de la guerre de Crimée, où les deux grandes nations, la France et l'Angleterre, unissaient leurs armes et mêlaient leur sang le plus pur dans des combats glorieux. Et Crémazie s'écriait :

Enfants abandonnés bien loin de notre mère,
On nous a vus grandir à l'ombre tutélaire
D'un pouvoir trop longtemps jaloux de sa grandeur.
Unissant leurs drapeaux, ces deux reines suprêmes
Ont maintenant chacune une part de nous-même.
Albion notre foi, la France notre cœur.

Voilà, Messieurs, en deux mots, le Canada français d'aujourd'hui : loyauté et souvenir, telle est sa

devise. Et nos concitoyens d'origine anglaise, qui ont l'intelligence des traditions historiques, comprennent et admirent chez nous l'union de ces deux sentiments : la religion du passé et la fidélité aux devoirs du présent.

Merci, Monseigneur, d'avoir bien voulu boire à la santé de notre Canada. Lorsque nous nous rappelons qui vous êtes, lorsque nous songeons aux grandes choses que votre grand nom et votre présence ici font revivre parmi nous, nous nous disons que notre pays a rarement reçu un pareil honneur. Merci, et soyez assuré que nous garderons de votre visite au milieu de nous un durable et enthousiaste souvenir.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 23 JUIN 1891, AU COLLÈGE DE SAINTE-ANNE [1]

MONSEIGNEUR,

MESDAMES,

MESSIEURS,

L'un des maîtres de la poésie contemporaine a écrit ces vers dont l'accent est si profondément mélancolique :

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte !
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
Mais la mort lui dit non !
Chaque élément retourne où tout doit redescendre,
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.
L'oubli reprend le nom.

L'oubli reprend le nom ! Oui, Messieurs, cette parole est vraie pour les hommes qui ne se distinguent pas de la foule, qui fournissent paisiblement une tranquille carrière, qui traversent l'existence en ne traçant derrière eux qu'un sillon léger. Elle est vraie souvent même pour des hommes de bien, dont les vertus privées brillent d'un modeste éclat, durant leur vie, mais dont la mémoire est impuissante, après

---

1—Ce discours devait être prononcé sur le site même du monument où venaient d'être transférés les restes mortels de M. Painchaud, fondateur du collège de Sainte-Anne. Mais une pluie torrentielle força l'orateur à ne le prononcer qu'à la séance solennelle tenue dans la grande salle du collège, durant l'après-midi du même jour.

leur mort, à vaincre l'atmosphère de silence qui pèse sur les tombeaux. " Je le veux, s'écrie Lacordaire, une prière amie nous suit au delà de ce monde, un souvenir pieux prononce encore notre nom ; mais bientôt le ciel et la terre ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre, aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour ".

Et cependant, Messieurs, nous voici aujourd'hui réunis autour d'un cercueil qui contient une poussière humaine vieille déjà d'un demi-siècle. Et nous l'entourons de nos hommages, et nous l'entourons de nos respects, et nous sommes accourus de toutes parts pour lui faire un triomphal cortège, pour lui apporter le tribut de notre admiration et de notre reconnaissance.

Pourquoi cela ? Pourquoi cette démonstration religieuse et cette pompe civique ? Pourquoi ces honneurs posthumes et ce concours populaire ? Ah ! c'est que la plainte émouvante du poète, c'est que le pathétique gémissement de l'orateur sacré n'ont pas toujours d'application pratique.

Il y a des noms qui défient l'oubli. Il y a des mémoires qui bravent le temps. Il y a des renommées que la mort ne peut entamer, pas plus que l'acier ne peut mordre le diamant. Il y a des gloires qui survivent à la tombe. Il y a des œuvres qui durent, lorsque s'est éteint depuis longtemps le souffle inspirateur qui les créa. Et le nom, la mémoire, la renommée, la gloire, l'œuvre de M. Charles-François Painchaud, fondateur à jamais illustre du

collège de Sainte-Anne, sont de ceux qui font violence à l'histoire et conquèrent l'immortalité.

En effet, parmi le cortège d'hommes illustres dont s'honore l'humanité, il n'est pas de groupe plus auguste et rayonnant d'un plus pur éclat que celui des fondateurs. Fondateurs de peuples ou d'empires, fondateurs d'ordres ou de cités, fondateurs de grandes institutions intellectuelles, religieuses ou hospitalières, ils occupent une place à part au livre d'or de la gloire humaine. Leur œuvre n'est presque jamais de celles qui coûtent au monde des larmes ou du sang. Héros pacifiques, leur ambition se borne à conquérir la durée pour les créations de leur génie. Car c'est là le caractère spécial de leur mission. Fonder, c'est jeter des assises sur un fond solide où s'appuieront les constructions futures. Fonder, c'est vaincre le temps et faire peser, cent ans d'avance, sa volonté et sa pensée sur les destinées des générations à naître. Fonder, c'est franchir les limites étroites du présent, pour prolonger son action, par un effort sublime, jusque dans le domaine illimité de l'avenir.

M. Charles-François Painchaud fut un fondateur. Il fonda un collège catholique, l'une des plus grandes choses qui soient sous le soleil. Il créa une école de discipline, d'études, de progrès intellectuel et moral, où des milliers d'esprits et des milliers de cœurs viendraient, dans le cours des âges, recevoir un aliment, une direction et une doctrine.

Quel don royal fait à la religion et à la patrie ! Et quelle influence féconde la création de M. Painchaud

n'a-t-elle pas exercée sur les progrès de notre cher pays, depuis un demi-siècle !

Je parcours par la pensée la liste déjà si longue des prélats éminents, des apôtres vénérés, des saints prêtres qui ont grandi à l'ombre de ces murs bénis, pour l'honneur du sacerdoce, pour la sanctification des âmes, et pour l'élévation morale de notre race. Sans le collège de Sainte-Anne, combien de lointains territoires n'auraient pas connu la bonne nouvelle évangélique, combien de paroisses canadiennes ne seraient pas nées, combien de vocations précieuses ne seraient pas écloses. Et, dans la société civile, que de talents seraient restés stériles, que de belles intelligences n'auraient donné ni leurs fleurs ni leurs fruits. En un mot, que de citoyens distingués auraient manqué leur vie, si le phare allumé par la main de M. Painchaud n'eût fait tomber sur leur front de quinze ans un de ces lumineux rayons qui ouvrent au regard des horizons nouveaux.

M. Painchaud a été un fondateur. Auparavant il avait été un apôtre. Durant huit ans, il avait parcouru les missions de la baie des Chaleurs et s'y était dépensé avec un admirable zèle. Missionnaire, éducateur de la jeunesse, curé de paroisse dévoué au service des âmes, sa vie fut pleine d'œuvres, de labeurs et de vertus.

Son caractère était fait de grandeur, de noblesse, d'enthousiasme et de courage. C'était une âme ardente, un cœur chaud, une intelligence éprise d'idéal. Nous avons parlé du fondateur et de l'apôtre. Il suffirait de parcourir sa vaste correspondance

pour découvrir l'artiste et le lettré. Il aimait les arts, qui sont un reflet terrestre de l'Eternelle Beauté. Il avait le culte des lettres, qui donnent des ailes à la parole, et qui revêtent la pensée humaine de lumière et d'harmonie. Lisez son admirable lettre à Châteaubriand, et vous saisirez sur le vif ce talent original et spontané, ce style rapide, plein de mouvement et de couleur, cette élévation de pensée, cette extraordinaire vivacité d'impressions qui a été à la fois l'un des charmes et l'un des tourments de sa vie.

Car il connut l'épreuve, cette pierre de touche des grandes âmes. Il laissa bien des gouttes de son sang aux aspérités et aux ronces du chemin. Il rencontra sur sa route les contradictions, la malveillance et la calomnie. Et son cœur trop sensible en reçut d'incurables blessures.

Malgré tout, cependant, malgré les obstacles et les épreuves, la grande œuvre de sa vie s'accomplit avant que la mort vînt le toucher de son doigt glacé. Et il put s'écrier, à son heure dernière, avec beaucoup plus de vérité que le poète latin :

Exegi monumentum ære perennius
  Regalique situ pyramidum altius ;
Quod non imber edax, non aquilo impotens
  Possit diruere, nec innumerabilis
Annorum series, et fuga temporum.
  Non omnis moriar.

" J'ai élevé un monument plus durable que l'airain, plus élevé que les royales pyramides ; rien ne pourra le détruire, ni la pluie qui ronge, ni l'aquilon im-

puissant, ni l'innombrable série des années, ni la fuite des temps. Je ne mourrai pas tout entier ".

Non, il n'est pas mort tout entier. Il revit dans l'admiration et la gratitude de la postérité. Il revit dans cette maison glorieuse, notre chère et inoubliable *Alma Mater*, où nous avons passé quelques-unes des années les plus ensoleillées de notre radieuse jeunesse. Il revit dans vous tous, Messieurs, qui êtes " sa gloire et sa couronne ", parce que vous avez grandi à l'ombre tutélaire de l'arbre qu'il a planté. Et devant cette bière glorieuse, où les apparences de la mort ne peuvent réussir à voiler l'immortel rayonnement de la vie, en face de ce monument de la piété filiale, au milieu de cette pompe magnifique, il me semble qu'une parole admirable de nos livres sacrés jaillit spontanément du cœur aux lèvres de tous : *Defunctus adhuc loquitur.*

Oui, du fond de la tombe, sa voix éloquente nous parle en ce moment avec une force et une autorité souveraines. " Ah ! si ma gloire et mon nom vous sont chers, nous dit-elle, soyez fidèles aux enseignements de ma vie. Méprisez les ambitions vulgaires, et ne laissez pas étouffer dans vos âmes au contact des réalités grossières la soif sacrée de l'idéal. Que vos cœurs tendent vers les sommets où règnent le Vrai, le Bien et le Beau. Aimez l'Eglise et la Patrie : l'Eglise, qui est la mère des nations et qui a eu pour notre race de spéciales sollicitudes ; la Patrie canadienne pour laquelle a coulé le sang des aïeux, et dont le fier drapeau vous a été confié, afin que vous le transmettiez sans tache aux générations

qui vous suivront. Gardez les traditions de Sainte-Anne, où mon esprit règne toujours. En un mot, aimez ce que j'ai aimé, combattez ce que j'ai combattu, servez ce que j'ai servi ".

Non, nous ne serons pas sourds aux accents de cette voix d'outre-tombe. Et puisque nous formons tous une seule famille, à notre tour nous nous adresserons au grand ancêtre qui fait notre orgueil, en empruntant à un fils de Sainte-Anne quelques strophes harmonieuses :

Tu fus grand, ô Painchaud ! Ta belle intelligence
Plana sur les plus hauts sommets ;
Et les âpres sentiers menant à la science,
Tu les suivais, tu les aimais.

Mais ton cœur, ô Painchaud, qui dira sa richesse !
Tous les nobles amours s'y donnèrent la main ;
Religion, Patrie, amis, savoir, jeunesse,
Tout cela, tu l'aimas d'un amour surhumain.

Et faisant un seul tout de toutes ces tendresses,
Tu voulus noblement les doter à la fois ;
Sainte-Anne vit le jour, et, riche de promesses,
Marcha vers l'avenir sous tes prudentes lois.

Un demi-siècle à peine aujourd'hui nous sépare
Du jour de la fondation,
Et Sainte-Anne déjà brille au loin, comme un phare
Eclairant notre nation.

O Painchaud ! si ton œil revoyait la lumière
De notre Canada français,
Des larmes de bonheur mouilleraient ta paupière,
Et d'orgueil tu tressaillirais.

Car l'œuvre sous tes yeux, dans la misère née,
Est grande et forte maintenant,
Elle porte bien haut sa tête couronnée
Et charme les yeux du passant.

De ses milliers d'enfants, à bon droit elle est fière ;
Elle peut, sans rougir, les presser sur son cœur ;
Citoyens distingués, élus du sanctuaire,
Ils font son ornement, sa joie et son bonheur.

Et maintenant, Messieurs, notre œuvre filiale est accomplie. Désormais, après plus d'un demi-siècle de séparation, les restes du Fondateur et du Père vont reposer sous la voûte de ce monument, au milieu du " *sonore bocage* " qui a souvent versé l'ombre rafraîchissante de ses rameaux sur son front brûlant. A son tombeau vénéré, les héritiers de sa pensée pourront venir puiser force et lumière, et les fils de son œuvre viendront quelquefois méditer les grands exemples de sa vie.

Dormez votre sommeil, ô prêtre illustre, ô citoyen glorieux ! Nous savons que votre âme veille, que votre génie plane sur le toit qui abrita nos jeunes années, et que votre cœur paternel nous bénit.

DISCOURS

PRONONCÉ AU BANQUET DE LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE QUÉBEC, LE 22 AOÛT 1892

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESDAMES,

MESSIEURS,

On a dit tout à l'heure : il est minuit, c'est bien tard pour faire des discours. Mais, depuis ce moment, les minutes ont coulé rapidement avec les flots de l'éloquence patriotique, et il est maintenant une heure. Je vais donc courir au-devant de vos vœux en ne vous faisant qu'un diminutif de discours.

J'ai accepté comme un honneur l'invitation de répondre à la santé de la presse. Et, au milieu de cette glorieuse célébration dans laquelle sont réunis tous ceux qui participent au grand labeur social, les travailleurs du sanctuaire et du forum, de la science et des professions libérales, du commerce et de l'industrie, de l'usine et de la rue, au milieu de cette fête radieuse qui nous donne même la joie de saluer ces vaillants travailleurs de la mer portant l'uniforme aimé de la marine française, je remercie la Société Saint-Jean-Baptiste d'avoir marqué une place et donné une voix aux travailleurs de la plume.

La plume et la presse ! Deux puissances dont l'alliance étroite constitue une force qui pèse d'un poids tantôt salutaire, tantôt désastreux, sur les

destinées du monde. Dans les temps antiques, la plume était déjà un merveilleux instrument d'action et de pouvoir moral. La plume de cygne de Virgile immortalisait Enée. La plume d'aigle de Tacite clouait à jamais Tibère au pilori de l'avenir. Mais, depuis que Gutenberg a donné au monde l'imprimerie, depuis que la presse est venue vingt fois centupler la faculté d'expression et de diffusion de la plume, sa puissance est devenue vraiment formidable et irrésistible. C'est à cela, sans doute, c'est à cette admirable et prodigieuse multiplication de la pensée écrite par la feuille imprimée, que songeait un illustre écrivain de notre âge, Bulwer Lytton, lorsqu'il écrivait ces mots : " *The pen is mightier than the sword.* La plume est plus puissante que l'épée ".

Hélas ! nous sommes forcé d'admettre que cette influence merveilleuse de la plume est aussi grande pour le mal que pour le bien. Si le livre, si le journal surtout, si la presse peut proclamer la vérité, honorer la vertu, défendre la faiblesse, flétrir la tyrannie, fortifier les cœurs et lutter pour les libertés légitimes des peuples, elle peut aussi jeter aux vents du ciel la semence trop féconde de l'erreur et du mensonge, elle peut embellir le vice, adorer la force, aduler le despotisme, empoisonner les âmes, et immoler au fanatisme la justice et la liberté. On en trouverait des exemples à toutes les pages de l'histoire contemporaine. Partout c'est l'ombre combattant la lumière, c'est l'éclipse obscurcissant le rayon, c'est le mal à côté du bien et l'étouffant trop souvent. Aussi, en considérant le rôle et la condition de la

presse dans nos sociétés modernes, plus d'un penseur a dû éprouver l'embarras exprimé par Corneille à propos du cardinal de Richelieu. L'auteur du *Cid* et de *Polyeucte* avait été tour à tour comblé de faveurs et persécuté par le puissant ministre ; et dans un moment de verve plaisante, Corneille avait écrit ce quatrain :

> Qu'on parle bien ou mal du fameux cardinal,
> Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.
> Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
> Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

De même, en parlant de la presse, le penseur et le philosophe peuvent dire :

> Elle a fait trop de bien pour en dire du mal,
> Elle a fait trop de mal pour en dire du bien.

Pour expliquer cette dualité d'action, on a trouvé une image fort belle. On a dit—c'est sans doute un journaliste qui a imaginé cela—on a dit que la presse est comme la lance d'Achille, qu'elle guérit les blessures qu'elle fait. C'est-à-dire que la publicité du bien fait contrepoids à la publicité du mal. Le mal l'emporte-t-il sur le bien ? L'esprit de corps, la profession que j'exerce tous les jours m'interdisent de trancher cette question délicate. Quoi qu'il en soit, vous permettrez bien, Messieurs, aux journalistes canadiens de dire que, dans le passé, la presse a été parmi nous l'une des grandes forces nationales.

Aujourd'hui, nous marchons tête levée et bannière au vent. Nous affirmons fièrement notre vitalité merveilleuse. Nous chantons nos victoires. Nous

célébrons, dans l'allégresse publique, nos immortels souvenirs. Nous déployons la pompe et la splendeur d'une race triomphante. Mais il y a eu des jours de deuil, il y a eu des jours de ténèbres et d'oppression, il y a eu des heures sombres et navrantes, il y a eu des aurores sinistres de combats désespérés et des soirs lugubres de batailles perdues, où l'on se demandait si nous allions mourir. A cette époque, il n'y avait qu'une voix qui nous criât : courage. C'était la voix forte et persuasive de notre clergé patriotique. Mais un jour, une voix nouvelle et inconnue, voix vibrante comme une sonnerie de clairons, vint mêler ses accents à ceux de la première et fit tressaillir la nation. C'était la voix de la presse canadienne. Alors s'ouvrit une lutte épique. Pendant quarante ans, notre presse nationale demeura sur la brèche ; pendant quarante ans, elle porta la lance et le bouclier ; pendant quarante ans, elle combattit tous nos combats et vainquit toutes nos victoires. Et lorsque j'entends proposer la santé de la presse, dans une célébration patriotique, je me dis toujours : comme l'étendard de Jeanne d'Arc, elle a été à la peine, il est bien juste qu'elle soit à l'honneur. En effet, ce n'est pas à nous, journalistes d'aujourd'hui, trop souvent inférieurs à notre lourde tâche et à notre mission glorieuse, ce n'est pas à nous que s'adresse cet honneur ; c'est aux journalistes d'autrefois. Quand vous vous écriez : *à la presse*, par une évocation soudaine et spontanée, il me semble voir se lever au milieu de nous les grands ancêtres de la presse canadienne, et votre toast sympathique

ne s'adresse plus à nous, mais à Pierre Bédard, à Viger, à Taschereau, à Duvernay, à Augustin-Norbert Morin et à Etienne Parent.

Ah ! je sais bien que l'époque où la presse canadienne n'avait qu'un mot d'ordre est passée. Avec le triomphe de nos libertés politiques, notre presse est devenue une arène où nous nous livrons de cruels combats sous des étendards ennemis. Mais, Messieurs, concitoyens venus de partout, compatriotes qui aimez autant, mais pas plus que nous, la patrie, n'ayez crainte au spectacle de nos guerres de plumes ; ne vous arrêtez pas aux surfaces et venez jusqu'à nos cœurs. Là vous trouverez une corde, la plus forte et la plus sonore, que feront toujours vibrer à l'unisson ces deux attouchements sacrés : celui de la Religion et celui de la Patrie. Aujourd'hui est un jour de trève fraternelle ; mais demain ce jour de trève se changerait en un jour de ralliement, d'harmonie et de concentration universelle, si l'Eglise ou la Patrie faisaient retentir à nos oreilles l'appel, le cri d'alarme du patriotisme ou de la foi.

Au nom de la presse canadienne, Messieurs, j'ose prendre l'engagement solennel qu'elle sera toujours au premier rang, avec un seul cœur, une seule âme et une seule voix quand il s'agira de défendre le drapeau qui couvre de ses plis glorieux nos institutions, ces fortes institutions qui ont fait de nous une forte race, notre langue, la langue immortelle de la France, et nos lois, ces lois que nous avons sauvées du naufrage et qui constituent une partie de nos franchises.

Amiral de France, c'est devenu, ce soir, un lieu commun que de vous adresser des paroles de sympathie cordiale et de fraternelle bienvenue. Cependant je ne puis me taire avant d'avoir, moi aussi, laissé déborder les sentiments qui remuent mon âme en vous voyant avec nous dans ce grand jour, et avant de vous avoir dit quelques mots qui partent de mon cœur pour aller à votre cœur. Amiral, lorsque vous aurez terminé votre visite aux ports de Québec et de Montréal, lorsque vous aurez terminé votre croisière, vous allez retourner vers cette patrie où vous attend tout ce qui vous est cher.

Dites-lui que nous avons conservé son souvenir et les nobles traditions qu'elle nous a laissées autrefois. Dites-lui que nous l'aimons toujours, tout en étant fermement loyaux à notre nouvelle allégeance. Dites-lui que nous gardons comme un dépôt sacré sa langue harmonieuse et incomparable, la langue de la civilisation universelle ; car lorsqu'on parle français, on est compris d'un bout du monde à l'autre. Dites-lui que nous sommes prêts à défendre cette langue contre les attaques des proscripteurs au petit pied et contre les entreprises utopiques des fusionnistes de races. Dites-lui que vous avez rencontré sur la terre d'Amérique une nouvelle France, ce doux nom que nos premiers historiens ont inscrit au frontispice de leurs œuvres. Dites-lui, enfin, que vous avez trouvé au Canada, une fois de plus, la confirmation vivante de ce vers admirable d'un de vos plus grands poètes :

Tout homme a deux pays : le sien et puis la France

CHRISTOPHE COLOMB

DISCOURS

PRONONCÉ À L'ACADÉMIE DE MUSIQUE DE QUÉBEC, LE 12 OCTOBRE 1892, À L'OCCASION DES FÊTES COLOMBIENNES CÉLÉBRÉES SOUS LES AUSPICES DE L'INSTITUT-CANADIEN

Mesdames,

Messieurs,

La gloire humaine a bien des auréoles. Elle se manifeste sous bien des formes. Elle décerne des couronnes et dresse des piédestaux bien divers. Elle consacre des renommées bien différentes, souvent même bien opposées entre elles. Tantôt elle immortalise un fondateur d'empire, tantôt elle jette son éblouissant manteau sur les épaules d'un destructeur d'hommes, tantôt elle se pose sur le front d'un sage, tantôt elle illumine de ses rayons les traits inspirés d'un poète.

Mais, sous ces manifestations multiples, toujours elle fait vivre pour les siècles futurs ceux qu'elle touche de son doigt souverain.

Cependant les élus de la gloire humaine ne nous apparaissent pas tous sous le même jour, ni avec le même éclat. Dans le Panthéon des grands hommes,

il y a des figures qui commandent le respect, il y en a qui commandent l'enthousiasme, il y en a qui commandent la sympathie, il y en a enfin dont la personne et la carrière réunissent un ensemble de qualités et de faits admirables qui commandent à la fois tous ces sentiments. Ceux-là forment le bataillon sacré, l'aréopage auguste, l'élite des hommes immortels. Et c'est parmi cette élite que se détache aujourd'hui avec un incomparable éclat la statue grandiose et rayonnante du dominateur de l'Océan, du découvreur d'un nouveau-monde, du révélateur du Globe, de Christophe Colomb.

Cette statue, elle n'a pas pour piédestal un marbre précieux orné de bas-reliefs fouillés par le ciseau d'un grand maître ; son piédestal, c'est un continent tout entier. Et ce n'est pas seulement le monde restreint des savants et des lettrés qui célèbre le nom de Colomb, ce sont deux cent millions d'hommes qui l'acclament. Que dis-je ? c'est l'humanité qui salue en lui, dans ce quatre centième anniversaire de sa fameuse découverte, l'une de ses gloires les plus pures, et l'un de ses héros les plus incontestés.

Etudions un instant ce qui constitue l'essence de cette gloire et la physionomie particulière de ce héros.

Pourquoi Christophe Colomb est-il si grand dans l'histoire du monde? Pourquoi nous apparaît-il comme un géant aux confins des vieux âges et au péristyle des temps nouveaux ? Est-ce uniquement parce que, au terme d'une navigation longue et

aventureuse, il a trouvé, à huit cents lieues de l'Espagne, un continent inconnu ? Est-ce le simple fait d'avoir rencontré l'Amérique sur sa route vers l'Ouest, qui lui a conféré la grandeur surhumaine devant laquelle se courbe la postérité enthousiaste ? Non, car d'autres navigateurs avaient déjà entrevu cette terre. Il est constaté que les Scandinaves, au moyen âge, avaient poussé leurs nefs jusqu'aux plages américaines. Sans doute ces excursions hardies n'avaient été dues qu'au hasard, avaient été faites sans plan, sans volonté préconçue ; la science en avait été absente, et les résultats en furent nuls. Ces rudes marins de l'Islande et du Groënland n'avaient rien appris au reste de l'Europe, sinon peut-être que des îles avaient été trouvées dans l'Océan boréal. C'était un cas fortuit, ce n'était pas une découverte ; et d'ailleurs la notion s'en était perdue aussitôt, et le voile, un instant soulevé sur les profondeurs atlantiques, était retombé plus épais et plus impénétrable qu'auparavant.

Comme on le voit, dans une question de ce genre, l'événement en soi-même n'est rien, ou mieux, il n'est qu'un corps sans âme. Ce ne saurait donc être le fait matériel d'avoir abordé aux Antilles le 12 octobre 1492 qui constitue la vraie grandeur du héros.

Qu'est-ce donc qui la constitue ? C'est ce qui a préparé ce fait, c'est ce qui l'a précédé, c'est ce qui l'a rendu possible, c'est aussi ce qui l'a suivi. La grandeur de Colomb est dans son génie, dans sa foi, dans son caractère : car il a été un homme d'un génie

transcendant et progressif, il a été un homme d'une foi ardente et invincible, il a été un homme dont l'intrépidité, la fermeté, la constance et la noblesse de caractère sont allées jusqu'à l'héroïsme.

Qu'est-ce que le génie, Messieurs ? Le génie, c'est l'intelligence humaine portée à sa plus haute puissance ; le génie, c'est le savoir doublé d'intuition, c'est le rayonnement lumineux d'un esprit qui voit droit, clair et profond, c'est le talent et la science, mais le talent et la science traversés d'un éclair d'en haut qui leur donne quelque chose de vif, d'étendu, de pénétrant et de spontané, inconnu des âmes moyennes. Le génie ne se contente pas d'apprendre et de connaître ; le génie devine et pressent. Il pénètre les voiles qui d'ordinaire arrêtent les regards humains ; il devance l'histoire, il domine souvent l'influence du siècle et du milieu ; il est fait à la fois de perception rapide et di'nspiration soudaine il s'élance, il vole, il plane, et se détourne des courtes perspectives pour embrasser les vastes horizons.

Christophe Colomb fut un homme de génie. Né à Gênes, en 1435, dans une condition modeste, il acquit par l'étude toutes les connaissances scientifiques de son temps, et les compléta par l'intuition merveilleuse dont Dieu l'avait doué. Les ouvrages des cosmographes et des philosophes, les relations des voyageurs, les calculs des astronomes, les hautes spéculations des théologiens devinrent le domaine de son ardent esprit. Et, après avoir fait de tous les rayons épars dans l'atmosphère intellectuelle de son époque un faisceau de lumières, il en quintupla

les clartés par les déductions de son génie divinateur. Des incomplètes notions scientifiques de cet âge, des recherches géographiques déjà actives, mais encore entremêlées de mille erreurs, des récits fabuleux de certains voyageurs tels que Mandeville et Marco Polo, des données cosmographiques imparfaites que possédait le XVe siècle, il se fit un point d'appui pour s'élancer vers l'Inconnu, et pénétrer le mystère du Globe.

En cette fin du XVe siècle, tout était confus dans les sciences physiques et naturelles. On avait des lueurs, on n'avait pas de lumières certaines. La terre était-elle ronde, et le monde connu avait-il des antipodes? Les uns disaient oui, les autres soutenaient la négative. Quelques auteurs " croyaient fermement que la terre était le corps le plus vaste de la création visible, le centre fixe de l'univers. Par sa masse la terre l'emportant sur tous les astres, elle seule était le but de leurs divers mouvements. Les autres estimaient que la terre était un cercle aplati ou un quadrilatère immense, borné par une masse d'eau incommensurable ". Il y en avait qui prétendaient, " qu'en admettant la rotondité de la terre, le projet d'aller chercher des régions habitées dans l'hémisphère austral était chimérique, puisque l'autre moitié du monde restait occupée par la *mer ténébreuse*, ce gouffre formidable et sans limites ; et si, par bonheur, un navire lancé dans cette direction parvenait à toucher aux Indes, jamais on n'en pourrait avoir de nouvelles, parce que cette prétendue rotondité de la terre formerait un obstacle insurmon-

table à son retour, quelque favorables qu'on supposât les vents " ?

Des écrivains célèbres, dans l'antiquité et au moyen âge, avaient bien pressenti vaguement que l'Asie était séparée de l'Europe par un vaste Océan, et que, s'il était possible de franchir cet Océan, on arriverait par la route de l'Occident aux contrées orientales. Aristote, Strabon, Pline le Jeune, Eratosthène, Roger Bacon, Albert le Grand, Pierre d'Ailly, Toscanelli, avaient tour à tour émis cette opinion avec plus ou moins d'incertitude. Et un poète latin, Sénèque, dès le premier siècle de notre ère, avait écrit ces vers fameux :

.....Venient annis
Sæcula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Tiphysque novos
Detegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule.....

" Un temps viendra dans la suite des siècles où l'Océan brisera les liens dont il enserre le monde, la terre immense à tous sera ouverte, Typhis dévoilera de nouveaux mondes, et Thulé ne sera plus la dernière terre ".

Mais cette étonnante et poétique prophétie de Sénèque, ces conjectures douteuses des savants, ces excursions incertaines et peu connues des peuples maritimes du Nord, rien de tout cela n'avait dissipé les ombres épaisses qui recouvraient les secrets de la mer ténébreuse. Pour les peuples européens, pour le monde savant lui-même et pour les plus intrépides navigateurs, la traversée de cette mer océane aux

profondeurs mystérieuses était une chimère et une folie. Longer les côtes de l'Afrique, en chercher l'extrémité afin de la doubler pour se rendre aux Indes, à la bonne heure. Mais se livrer aux hasards effrayants de l'immensité pélagique, s'enfoncer dans le mystère océanique de l'Occident pour atteindre l'Orient : aux yeux des sages et de la multitude c'était démence et témérité criminelle ! Telle était la disposition des esprits en Europe, dans cette dernière décade du XVe siècle.

Les plus hardis rêvaient à peine la possibilité du passage de l'Europe à l'Asie par l'Ouest. Et personne, pas un habitant du vieux monde ne soupçonnait, derrière les abîmes incommensurables de l'Atlantique, l'existence d'un continent habité, séparé encore de l'Asie par un autre Océan plus immense et plus inconnu que le premier.

Et cependant, Messieurs, il y avait bientôt quinze siècles que le drame sanglant du Calvaire s'était accompli pour la rédemption de toute l'humanité ; il y avait quinze siècles que le Christ avait versé son sang pour toutes les races et toutes les générations ; il y avait quinze siècles que le christianisme accomplissait dans le vieux monde son œuvre civilisatrice et purificatrice, triomphant du paganisme persécuteur, baptisant et disciplinant les barbares, faisant l'éducation des nations européennes et refoulant le flot impétueux de l'islamisme envahisseur. L'heure de l'Amérique n'était-elle pas arrivée? Oui, l'heure de l'Amérique allait sonner dans les desseins providentiels.

Vous êtes-vous jamais arrêtés, Messieurs, à cette étrange et saisissante pensée? Il y a eu dans l'histoire du monde une longue série d'époques où la moitié de l'univers a été complètement et absolument inconnue à l'autre moitié. Les peuples de l'antiquité accomplissaient leurs destinées historiques. Les empires succédaient aux empires : l'empire perse à l'empire assyrien, l'empire grec à l'empire perse, l'empire romain à l'empire grec. Les civilisations antiques enfantaient ces œuvres immortelles qui ont ravi l'admiration des siècles. Socrate, Sophocle, Platon, Démosthène, Cicéron, Virgile, Tacite, pensaient, écrivaient et parlaient pour la postérité. Alexandre et César faisaient trembler la terre sous leurs pas, et remplissaient de leur nom l'Orient et l'Occident. L'avènement divin du Christ transformait et renouvelait les nations, fermait et ouvrait une ère. L'invasion des barbares bouleversait le monde romain et préparait un avenir nouveau. Charlemagne fondait l'Europe chrétienne, dont les peuples unis commençaient bientôt la guerre sainte contre l'Islam. En un mot, durant des centaines et des centaines d'années, les races humaines qui peuplaient le vieux continent y remuaient des idées et des faits. Et pendant ce temps, à l'autre extrémité de l'univers, un autre monde vivait et mourait sans histoire et évoluait obscurément dans une succession de siècles dont nous ne saurons jamais les fastes. Lorsque le monde ancien inscrivait sur ses colonnes d'Hercule son fameux *nec plus ultra*, l'Amérique gisait là-bas,

au delà des flots atlantiques, étendue en travers du globe comme un géant au repos, la tête perdue dans les glaces du pôle boréal, les pieds baignant dans les ondes des mers australes, et recevant sur ses vastes flancs l'écume de deux Océans. Et dans cette Amérique si profondément cachée, enfouie, ensevelie au milieu des infinis espaces et de l'immense désert des eaux, des générations d'hommes, rameaux perdus du vieux tronc de l'humanité, pensaient, souffraient, aimaient, luttaient et disparaissaient dans la tombe sans se douter eux-mêmes qu'il y eût d'autres hommes, d'autres plages et d'autres cieux. Le genre humain, sorti d'un seul berceau, s'était fractionné dans sa marche incessante ; des migrations, des événements inconnus avaient dispersé ses tronçons, et ces rejetons d'une même souche étaient séparés par le triple mur de l'ignorance, de l'espace et des mers. L'unité physique et morale du globe était encore à faire au moment où s'ouvraient les temps modernes.

C'est alors que paraît Christophe Colomb, ardent comme un apôtre, intrépide comme un héros, et inspiré comme un prophète. Son génie brille au milieu du chaos des opinions scientifiques. Il s'empare des traditions antiques et des données contemporaines ; il rassemble les lambeaux de vérité flottant çà et là sur l'océan des préjugés du siècle ; il scrute dans ses méditations solitaires les lois éternelles qui régissent cet univers immense ; il s'élève d'un vol puissant au-dessus des idées communes ; il lance son regard d'aigle au delà des espaces connus ; il enve-

loppe le globe dans l'étendue de sa vaste pensée ; et il enfante cette théorie sublime au moyen de laquelle un mortel, penché sur la carte de la terre, une main tendue vers l'Asie et l'autre vers l'Europe, ose se proposer de rapprocher, par un prodige inouï, les deux extrémités du monde. Des rives de l'Occident atteindre directement les plages de l'Orient, en cinglant toujours droit à l'Ouest, et démontrer ainsi d'une façon sans réplique la sphéricité de notre planète, telle est l'idée géniale de Christophe Colomb.

Mais la science du siècle est incomplète et bien des éléments de conviction manquent à la théorie de Colomb. Dans son gigantesque projet il entre une part effrayante d'inconnu. Plus d'une objection en apparence insoluble se dresse contre sa thèse. Des savants considérables combattent avec sarcasme et dérision cette utopie extravagante. Les docteurs de Lisbonne et de Salamanque, les lumières du Portugal et de l'Espagne proclament chimérique le plan du Génois. Assez de science, assez d'érudition, assez d'autorités sont conjurées contre la grande pensée de sa vie pour le faire hésiter et désespérer de l'illusion de son génie. Le doute, cette paralysie de l'âme, ce destructeur de l'action, ce dissolvant de l'idée, le doute perfide et néfaste va-t-il se glisser dans cette intelligence et en obscurcir les clartés ? Alors c'en est peut-être fait de l'Amérique pour des siècles, et l'orientation de l'histoire humaine va prendre un autre cours !

Non, Messieurs, non, le doute n'effleurera même pas cet esprit sûr de lui-même et sûr de la vérité.

Si la science incomplète du XVe siècle inflige des lacunes aux démonstrations de Colomb, sa foi indéfectible vient fortifier et soutenir les conclusions de son génie. Il croit aux éclaircissements de l'avenir ; il croit à l'unité du Globe ; il croit à sa mission providentielle ; il croit au sens mystique de son nom prédestiné, *Christophe*, c'est-à-dire porteur du Christ aux peuples qui ne le connaissent pas ; il croit aux promesses divines, suivant lesquelles l'Evangile doit être annoncé jusqu'aux extrémités de l'univers ; il croit à l'expansion du christianisme, aux terres nouvelles, aux nations inconnues ; il croit à l'agrandissement en même temps qu'à la concentration du monde. Le voyez-vous, ce grand homme, ce voyant du génie et ce croyant de l'Inconnu, du haut des terrasses solitaires de la Rabida, asile monastique de sa fortune errante, le voyez-vous plonger ardemment le regard dans les lointains infinis de cet Océan dont les flots mugissants viennent mourir à ses pieds ? Son œil, sa pensée, son cœur, toutes les énergies de son être sont tendues dans un sublime élan vers le but immortel. Là-bas, plus loin que les vagues écumeuses, plus loin que les nuages qui fuient, plus loin que les oiseaux des tempêtes dont les grandes ailes défient les aquilons, plus loin que l'horizon sans bornes, plus loin que le visible et l'exploré, sont les contrées nouvelles enveloppées de grandeur, de mystère et de poésie. Elles sont là, il les pressent, il les devine, il les voit ! Ah ! qui lui donnera des ailes pour franchir ces espaces ?

Qui lui fournira les moyens de réaliser sa vision grandiose ?

C'est ici, Messieurs, que nous allons admirer la grandeur, l'indomptable persévérance, l'inflexible énergie, la trempe merveilleuse du caractère, dans Christophe Colomb. C'est ce caractère héroïque qui va lui servir de levier pour soulever les obstacles, et mettre en œuvre les conceptions de son génie et les convictions de sa foi. L'histoire de Colomb est l'histoire d'une constance infatigable aux prises avec une longue série de difficultés, d'embarras, de contradictions, de persécutions et d'ingratitudes.

Son père, un cardeur de laines, lui avait fait suivre durant quelque temps les cours de l'Université de Pavie. Puis le jeune Génois, dès l'âge de quatorze ans, avait embrassé la carrière nautique. Durant une quinzaine d'années, il avait parcouru les mers et fait la guerre maritime dans la Méditerranée. Vers 1468, un naufrage l'avait jeté sur les côtes du Portugal, alors possédé de la fièvre des découvertes. Christophe Colomb a écrit quelque part que " celui qui s'adonne à la navigation se sent pris du désir de pénétrer les secrets du monde ". Au milieu du mouvement naval et géographique qui passionnait le peuple de Lisbonne, le capitaine italien avait senti ce désir s'emparer de son âme et en captiver les plus puissantes facultés. Son premier mariage avec la fille d'un grand navigateur, gouverneur de l'île de Porto-Santo, son voyage aux Canaries, ses relations avec de savants cosmographes, ses études et ses investigations ardentes avaient développé et

enraciné en lui la pensée d'ouvrir une route nouvelles aux voiles de l'Occident et de pénétrer le mystère des mers inexplorées. Vers 1476 son grand projet était mûri, et il en avait offert les prémices à sa patrie, Gênes la superbe. Mais l'aveugle cité avait repoussé la gloire et la puissance que lui apportait le plus illustre de ses fils. Après Gênes, Venise rejette, elle aussi, les propositions de Colomb.

Il revient donc au Portugal et s'adresse à son roi, qui convoque une commission spéciale pour examiner ce plan. La commission le condamne comme une rêverie chimérique. Une seconde assemblée le repousse encore comme impraticable. Et Colomb, non vaincu par ces trois échecs, se tourne du côté de l'Espagne. Au monastère de la Rabida, en 1485, il trouve ses premiers disciples dans la personne de quelques moines franciscains. Il convenait que l'ambassadeur du salut auprès des peuplades infidèles rencontrât son premier appui chez les humbles fils du cloître.

Enfin il parvient à exposer ses vues au roi et à la reine illustres qui ont réuni dans une heureuse alliance les sceptres d'Aragon et de Castille, Ferdinand et Isabelle. Isabelle, cette grande âme, s'éprend de ce noble cœur et de cette vaste intelligence ; Ferdinand hésite et raisonne. Isabelle est l'enthousiasme, Ferdinand est le calcul ; Isabelle est la foi généreuse, Ferdinand est le scepticisme prudent ; Isabelle est le dévouement, Ferdinand est l'intérêt. Et la lutte entre ces deux natures, si dissemblables et si unies pourtant dans l'œuvre commune, com-

mence à la cour d'Espagne, lutte dont un monde est l'enjeu. Cette lutte va durer sept longues années, pendant lesquelles le seul rayon qui illumine la carrière du grand homme est sa seconde union avec une noble Espagnole. Hors cet éclair de bonheur, tout est pour lui déception et amertume. A Salamanque, la cité universitaire, le flambeau de l'Espagne, une commission scientifique condamne les idées de Colomb. On l'ajourne de délai en délai. On le traîne de Cordoue à Valladolid, de Valladolid à Malaga, de Malaga à Saragosse, de Saragosse à Séville. Les jours, les mois, les ans s'écoulent, et la conviction qui le consume demeure incomprise ou bafouée. L'Angleterre et la France, à qui, dans l'intervalle, il a fait offrir son projet, semblent rester sourdes à son appel. Ses cheveux blanchissent, sa vie s'enfuit sans gloire, et cet homme qui porte en lui une pensée plus grande que le monde, est condamné au martyre de l'impuissance et de la stérile inaction. Qui dira les tortures de l'aigle enchaîné ?

Et cependant Colomb ne se lasse pas, ne se décourage pas, ne se fatigue pas de tant d'efforts infructueux. Depuis quinze ans il importune les rois et les républiques. Il fera, s'il le faut, le tour de l'Europe, pour mendier les moyens de faire le tour du monde. Car chez lui la volonté est l'égale du génie et de la foi.

Enfin la conquête glorieuse de Grenade, en 1492, incline les rois catholiques à écouter ce solliciteur qui leur offre un empire. On accepte ses conditions, on lui donne trois frêles navires, mal équipés, et du

petit port de Palos, le 3 août 1492, il cingle vers l'Inconnu, en jetant à ses marins ce commandement sublime : " Au nom de Jésus-Christ, déployez les voiles ". L'Europe lui donne pour dernier adieu les malédictions des mères et des épouses auxquelles un ordre royal arrache des êtres chers, pour les livrer en holocauste aux gouffres des eaux, afin de satisfaire la chimère ambitieuse d'un illuminé génois. Ses équipages, recrutés de force, frémissent de ressentiment et d'épouvante. Ses lieutenants les plus dévoués doutent de lui, et n'attendent qu'une occasion pour lui désobéir. Il est seul, bien seul, avec sa pensée dévorante, au milieu de la haine et du doute, seul dans sa lutte avec la désespérante immensité, seul en face du mystère obsédant qui le tourmente, seul aux prises avec l'énigme formidable du Sphinx océanique, dont il sera la proie s'il ne trouve la solution qu'aucun mortel n'a devinée.

Les dernières îles occidentales sont disparues. Là-bas derrière la poupe des caravelles, l'Europe est de plus en plus lointaine. En avant, c'est le hasard et la nuit ; et Colomb pousse ses petits navires vers le hasard et vers la nuit. Les jours succèdent aux jours, les semaines aux semaines, un mois, deux mois s'écoulent ; et, à chaque aube nouvelle, les marins anxieux qui sondent l'horizon n'aperçoivent que l'implacable étendue. L'espace, toujours l'espace, toujours des flots après des flots ! L'Espagne, la douce Espagne, la terre sacrée de la patrie, les foyers, les berceaux et les tombes qu'on a laissés là-bas, sont-ils donc perdus sans retour ? On a déjà

franchi sept cents lieues dans l'Occident, vers un but insaisissable et fantastique. Jamais navigateurs de la vieille Europe ne se sont risqués au quart de cette distance. N'a-t-on pas tenté Dieu suffisamment en voulant déchirer les voiles que sa main puissante a jetés sur une partie de l'univers ? L'abattement, le désespoir, la terreur, la rage, remuent tour à tour les âmes ; et Colomb est toujours là, debout sur le château d'avant de la *Santa Maria*, scrutant les profondeurs, l'âme et le regard perdus dans l'Infini, calme, serein, inflexible comme un exécuteur des éternels décrets. On conspire contre ses jours, les clameurs furieuses montent autour de lui, la révolte éclate, on l'insulte, on le menace ; mais le cœur du héros chrétien ne s'émeut pas. La terre est là, dit-il ; je le sens, je le crois, je le sais, je l'affirme au nom de Dieu et de son Christ. Là est la terre des promesses prophétiques, là sont le triomphe de la croix et le salut de peuples innombrables, là sont l'avenir et l'immortalité. En avant, en avant encore, en avant toujours, et trois soleils n'auront pas lui sans que vous voyiez le monde inconnu. Cette grandeur de caractère, cette affirmation souveraine courbent les plus rebelles, et la troisième aurore découvre aux regards éblouis les splendeurs des régions tropicales. L'Amérique est découverte, la croix est plantée sur cette terre d'idolâtrie, le monde est doublé, et le nom de Christophe Colomb devient un des plus grands noms de l'humanité.

Son retour en Espagne fut une apothéose. Il revenait grand amiral de l'Océan et vice-roi des

Indes. Et par-dessus tous ces titres fastueux, l'admiration publique lui en décernait un autre plus glorieux encore, celui de révélateur du Globe. Les peuples se pressaient sur son passage, les rois l'accueillaient en roi. Jamais triomphateur ne reçut tant de couronnes, et n'entendit tant d'acclamations.

Mais il manquait quelque chose à sa gloire. Il fallait à sa vie cette auréole suprême qui décore toutes les grandes vies : l'auréole de la persécution et de l'ingratitude. Elle vint se poser sur son front dès le lendemain de ses triomphes. Un grand orateur contemporain, Montalembert, a dit : " Ne fait pas des ingrats qui veut ! pour faire des ingrats, il faut avoir fait du bien à ses semblables, il faut avoir accompli de grandes choses pour l'humanité. Heureux donc ceux qui font des ingrats " ! Messieurs, Christophe Colomb eut cet amer bonheur. L'envie, la calomnie, la haine, grandirent à l'ombre des prodiges accomplis par son génie et versèrent leurs poisons sur ses années déclinantes. Trois expéditions nouvelles, tentées par lui pour la grandeur de l'Espagne et la gloire de Dieu, furent traversées par une effroyable série d'épreuves et de désastres. Mauvais vouloir et injustices révoltantes du gouvernement espagnol, trahison de gens qu'il avait couverts de ses bienfaits, révoltes des aventuriers avides à qui il avait ouvert les trésors du Nouveau-Monde, conspiration contre sa vie : il épuisa la coupe de toutes les amertumes et de toutes les douleurs. Et l'Espagne vit un jour revenir le découvreur du nouvel hémisphère, le révélateur du Globe, chargé de

chaînes comme un forçat. Ces chaînes odieuses tombèrent devant l'indignation du peuple et la justice tardive de la royauté ; mais le grand homme était blessé à mort. Plus héroïque encore dans l'adversité que dans le succès, il fit face à l'ingratitude, à la persécution et à l'outrage, avec une élévation d'âme et une noblesse surhumaines. Pendant que son œuvre, la plus prodigieuse des temps anciens et des temps modernes, se développait, enfantait des résultats immenses, changeait le cours de l'histoire, transformait le commerce, élargissait les horizons de l'économie politique, ouvrait des champs infinis à l'apostolat, en un mot rayonnait sur le monde ébloui avec un éclat toujours plus lumineux, le héros descendait lentement dans l'oubli, dans l'obscurité, dans l'abandon, dans le dénûment, avec la majesté et la surnaturelle résignation d'un martyr. Et, quatorze ans après son immortelle découverte, en 1506, il mourait à Valladolid, dans une pauvre chambre d'hôtellerie, les yeux fixés sur les fers dont on avait un jour chargé ses bras, sans que la faveur des rois ou la gratitude des peuples vînt faire briller d'un dernier reflet le couchant de cet astre éteint.

Telle fut l'extraordinaire carrière de cet homme prodigieux, de ce héros, de cet apôtre et de ce martyr. Grand par le génie, grand par la foi, grand par le caractère, il s'est couché dans les ténèbres d'une mort obscure, pour renaître dans les splendeurs d'une résurrection incomparable. Peu à peu l'ombre s'est écartée de cette tombe auguste ; peu à peu la

figure du héros en est sortie pour reprendre sa place à l'horizon de l'histoire. Cette figure a grandi à mesure que grandissaient les merveilles issues de sa conception immortelle. Elle s'est levée sur notre siècle comme un soleil qui reparaît après une longue suite de sombres jours, et aujourd'hui elle remplit le monde de sa lumière resplendissante et victorieuse.

Pour nous, Messieurs, enfants de cette Amérique qui est la fille du génie de Christophe Colomb, nous avons une raison spéciale de célébrer sa grande mémoire, puisque nous sommes les continuateurs de son œuvre. Oui, ce que la nature, les éléments et les hommes l'avaient empêché de terminer, nous l'avons accompli. Ce rêve radieux de Colomb, qui le poussait par la route de l'Occident vers les plages merveilleuses de l'Asie, ce rêve, notre âge l'a réalisé. Plein de foi aux intuitions de son génie, il s'était élancé à travers la mer ténébreuse, cherchant les Indes et les cités fameuses du grand Khan en leur tournant le dos avec une admirable prescience. Mais, dans sa course sublime, il avait heurté un continent, dont la rencontre imprévue par lui, quoiqu'elle fût le résultat de sa grandiose entreprise, a changé la face du monde. Ce continent, obstacle gigantesque, barrière en apparence infranchissable, ses successeurs l'ont tourné. Magellan, quinze ans après Colomb, a trouvé le détroit du sud, et les voyages de circumnavigation autour du globe sont devenus un lieu commun de l'histoire maritime :

Enfin l'homme a partout tenté la mer profonde ;
Il n'est plus d'Amérique à chercher ; les vaisseaux
Ont fait de leur sillage une ceinture au monde.

Mais la route directe de l'Europe à l'Asie, que cherchait et devinait Christophe Colomb et dont il avait marqué la première étape en franchissant l'Atlantique, nous l'avons complétée de nos jours. Il avait dompté l'Océan, conquis les espaces des mers et bravé les gouffres des flots. Nous avons dompté la terre, conquis les espaces du désert et bravé les abîmes des monts géants. Cette Amérique, qui a été pour Christophe Colomb une pierre d'achoppement glorieuse, ce continent hérissé de montagnes, semé de mers immenses et recélant tant de périls dans ses profondeurs inconnues, nos pères l'ont pénétré et nous l'avons asservi. Toutes les forces de la nature et toutes les puissances de l'intelligence ont concouru à ce grand œuvre. Le génie de l'homme a fait captifs les éléments frémissants. L'eau et le feu, la vapeur subtile et la foudre éclatante sont devenues esclaves, et, après quatre siècles d'efforts, de travaux et de luttes sanglantes ou pacifiques, le continent-obstacle qui avait arrêté dans leur essor Colomb et son glorieux rêve asiatique, est devenu un simple relai sur la grande route de l'Orient. Les fleuves gigantesques et les lacs insondables ont été franchis, les solitudes ont été vaincues, les pics formidables ont été escaladés, les distances ont été annulées, et l'Amérique est devenue le plus sûr, le plus prompt et le plus direct des chemins royaux de l'humanité voyageuse.

Le citoyen de l'Europe qui arrive sur notre sol, en route pour l'Orient, après avoir franchi en huit

jours l'Atlantique, emporté dans les flancs d'un de nos modernes Léviathans des mers, ne fait ici que changer de coursier. En un clin d'œil la locomotive fumante le fait toucher aux flots du Pacifique pressentis par Colomb. Et de là, une nouvelle course à travers l'immense Océan le porte à *Cipango* et au *Cathay*, c'est-à-dire au Japon et à la Chine, et jusqu'aux Indes.

Le fabuleux pays des épices n'est plus qu'à trente jours de Liverpool et de Lisbonne. L'Asie est, pour ainsi dire, aux portes de l'Europe. Les extrêmes confins du monde se transmettent mutuellement leurs produits et leurs idées. Les Océans fraternisent comme les nations. L'unité physique et morale du Globe devient le grand fait de notre âge. L'Evangile voit les sentiers de l'univers aplanis devant ses messagers apostoliques. Et si, durant les jours troublés et incertains de notre fin de siècle, il se manifeste bien des germes de mort, la foi chrétienne sème sur toutes les plages des germes de vie que verra s'épanouir le XXe siècle, dont nous saluons déjà l'aube naissante, pleine de promesses et de clartés d'avenir.

Honneur donc à Christophe Colomb, qui a été le préparateur et l'initiateur de toutes ces merveilles ! L'acclamation puissante qui monte vers lui des deux hémisphères, en ce jour solennel, n'est que la voix de la justice réparatrice, et la consécration d'une gloire dont l'humanité conservera le culte durant tous les siècles futurs.

LA POLITIQUE FRANÇAISE EN 1893

CONFÉRENCE

PRONONCÉE DEVANT LE CERCLE CATHOLIQUE DE QUÉBEC,
LE 28 MARS 1893

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES,
MESSIEURS,

J'aurais voulu venir ici ce soir avec une étude historique ou littéraire quelque peu travaillée et digne de cet auditoire. Mais les heureux loisirs dont parle le poète me font absolument défaut, et je me vois forcé de vous offrir simplement quelques considérations, quelques observations sur une page de l'histoire actuelle, sur la crise sociale et politique que traverse en ce moment la France, cette France qui reste, malgré tout, la patrie de nos intelligences et de nos cœurs.

Je ne saurais songer à entrer dans le vif des questions. Elles sont trop multiples et trop graves pour faire le sujet d'une causerie comme celle-ci. Je me bornerai donc à un aperçu de la situation politique en France, et à une esquisse de quelques figures

d'hommes publics en vue, dont les échos de la tribune et de la presse nous apportent si souvent les noms de ce temps-ci.

Messieurs, un seul mot peut résumer parfaitement l'état politique de la France à l'heure où je vous parle : c'est le chaos, c'est-à-dire la confusion universelle, confusion dans les idées, confusion dans les doctrines, confusion dans les mœurs, confusion dans les partis. Voilà le triste spectacle qu'offre en ce moment notre ancienne mère patrie. Vingt ans de règne franc-maçonnique, vingt ans de domination jacobine, vingt ans de luttes intestines, de persécution religieuse, de crimes contre la conscience humaine, d'entreprises contre les libertés les plus sacrées, d'attentats contre la famille, ont abouti à une crise sociale et politique dont gémissent tous ceux qui se souviennent des splendeurs et des gloires dont les siècles avaient couronné le front de la noble France, splendeurs et gloires qui, dans l'histoire du monde, nous la faisaient apparaître rayonnant d'un éclat immortel.

Ce qui est surtout de nature à attrister les amis de la France, Messieurs, c'est ce fractionnement, cet émiettement de la nation en une infinité de partis, de sectes, de groupes, de factions, qui enlèvent à la société française ces deux nécessaires et maîtresses conditions de grandeur et de force : l'unité de l'esprit national, et la stabilité des institutions. L'unité, cette majestueuse unité qui faisait, aux grands siècles, l'honneur de l'esprit français et lui conférait comme une sorte de magistère européen

et international, cette unité a disparu dans la guerre des doctrines et dans le heurt des opinions. Et la stabilité des institutions s'est effondrée comme l'unité intellectuelle et doctrinale. La famille a été menacée dans ses droits, la magistrature frappée par l'inamovibilité dans son indépendance, le sacerdoce battu en brèche par un savant et perfide système de persécutions légales, l'armée atteinte par l'invasion de la politique, et le gouvernement déconsidéré, amoindri, énervé, par le régime de bascule qui a fait culbuter à la file, comme des châteaux de cartes, une trentaine de ministères, depuis 1871.

Encore une fois, il n'entre pas dans le cadre de cette conférence d'étudier les causes du désordre social et de l'anarchie politique où se débat actuellement la France. Je ne veux que jeter avec vous un coup d'œil sur l'échiquier parlementaire français, tel qu'il se présente en ce moment à nos regards, et vous faire lier ou renouveler connaissance avec quelques-uns des hommes publics qui occupent en ce moment la scène, dans ce que j'appellerai la crise française, soit à la tribune, soit dans la presse, soit dans les lettres.

I

A l'heure qu'il est, Messieurs, le Parlement et le peuple français sont divisés et subdivisés en une incroyable variété de partis. Il y a les opportunistes, les radicaux, les centre-droit, les centre-gauche, les extrême-gauche, les socialistes, les anarchistes, les

boulangistes, les anti-sémites, les constitutionnels, les royalistes, les bonapartistes, les catholiques tout court, etc., etc. Mais, au milieu de cette multitude de groupes et de nuances, on peut tracer une première ligne de démarcation bien accusée : d'un côté les révolutionnaires et les libres penseurs, de l'autre les catholiques et les adversaires de la Révolution. Puis, dans ces deux grandes divisions, se dessinent les catégories. Pour nous borner au Parlement, la gauche, le parti révolutionnaire, se fractionne en trois groupes principaux : les opportunistes, les radicaux, les socialistes. Les opportunistes sont les successeurs, les amis, les anciens collègues de Gambetta.

Ce sont les républicains qui, une fois arrivés au pouvoir, tout en conservant leurs idées sectaires et leurs doctrines dissolvantes, ont essayé de constituer un gouvernement ayant une certaine stabilité, et ont reculé devant les conséquences extrêmes de quelques-uns de leurs principes. Ce sont les républicains arrivés et voulant conserver l'état de choses qui leur donne la puissance, les places, les honneurs, la fortune. Ces opportunistes, ces républicains modérés, comme ils s'appellent eux-mêmes, ont fait la persécution religieuse, ont mené la campagne des lois scolaires, ont frappé la magistrature, ont expulsé les congrégations. Mais ils ne veulent pas encore aller, par exemple, jusqu'à la suppression du budget des cultes, jusqu'à la dénonciation du concordat, jusqu'à l'abolition du Sénat ou à son élection par le suffrage universel, jusqu'à l'élection de la magistrature, jusqu'à la disparition du Président de la Répu-

blique. C'est ce qui les sépare encore des radicaux qui se subdivisent en deux groupes : la gauche radicale et l'extrême-gauche. Les chefs du parti radical sont MM. Clémenceau et Floquet, et un peu M. de Freycinet, qui, parti de Solesmes où il fut l'hôte de dom Guéranger, a fini de chute en chute par tomber entre les bras des radicaux. Pour peindre au vif M. de Freycinet, il faudrait dire qu'il a appartenu à tous les partis sans se livrer à aucun, et qu'il a donné des gages à tous les groupes républicains, sans avoir lui-même aucune conviction personnelle. C'est un diplomate, un ondoyant, et ses adversaires l'ont appelé la "souris blanche". Les radicaux veulent la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'abolition du Sénat, la suppression de la Présidence, l'élection de la magistrature, et plusieurs autres réformes dictées par le pur esprit jacobin.

Les opportunistes ou républicains plus ou moins modérés s'opposent à ces mesures extrêmes, non par esprit de justice, mais par esprit de secte. Ainsi ils veulent conserver le Concordat, afin de s'en servir, à l'aide des fameux articles organiques, pour tenir l'Eglise en tutelle.

Sadi-Carnot, président de la République, est un opportuniste. La tête véritable de ce parti, depuis la mort de Gambetta, son homme d'Etat, si l'on peut donner ce nom à un sectaire, était M. Jules Ferry, qui vient d'être foudroyé en plein succès [1], en pleine

1—Jules Ferry avait été élu président du Sénat peu de temps avant sa mort subite.

résurrection politique, et dont la disparition soudaine a causé tant d'émotion en France. Les autres sommités opportunistes sont MM. Constans, Rouvier, Ribot, Spuller, Challemel-Lacour, etc.

Le groupe socialiste est peu nombreux mais très bruyant ; ses meneurs sont MM. Millerand, Basly, Boyer, etc.

Traversons la chambre et passons à droite. La droite est moins fractionnée, mais cependant des événements assez récents l'ont aussi morcelée. A l'heure qu'il est, elle se compose de bonapartistes, de royalistes, de constitutionnels et de catholiques. Les bonapartistes et les royalistes font la guerre non seulement à l'administration et aux lois républicaines, mais aussi à la forme même du gouvernement, à la République. Jusqu'à il y a un an ou dix-huit mois, la droite tout entière avait cette attitude. Composée de deux grandes fractions, les royalistes et les bonapartistes, elle montait avec ensemble à l'assaut de l'Etat républicain, et se proposait d'arriver au triomphe des doctrines conservatrices, de la liberté religieuse et de l'ordre social, par le renversement de la République au bénéfice d'une monarchie. Mais un mot d'ordre venu de Rome a changé la face de la droite. Déjà quelques membres des groupes monarchistes, désespérant de voir triompher la forme de gouvernement qui avait leurs préférences, se détachaient pour former un parti constitutionnel acceptant la forme républicaine, tout en combattant l'administration, la législation et le personnel républicains. Les

instructions, les conseils de Léon XIII vinrent accentuer ce mouvement, et un autre groupe se forma, celui des catholiques avant tout, des catholiques faisant abstraction de leurs opinions monarchiques, pour livrer la bataille uniquement sur le terrain des revendications religieuses et sociales. Constitutionnels et catholiques ralliés ont donc pour programme, non plus le renversement de la République, mais la défaite de l'esprit sectaire et jacobin qui a inspiré la politique de la République depuis 1876.

Les chefs de la droite monarchique sont MM. de Broglie, de Larochefoucauld, de Breteuil, Paul de Cassagnac, Jolibois, etc. Le chef de la droite constitutionnelle est M. Jacques Piou. Le chef de la droite catholique, je pourrais dire le chef politique de la France catholique est l'illustre orateur et le vaillant chrétien dont la grande parole a rajeuni la gloire de la tribune française : j'ai nommé M. le comte Albert de Mun.

Il y a un autre groupe qui n'appartient vraiment ni à la droite ni à la gauche, et dont je n'ai pas encore parlé, c'est le groupe boulangiste. Le groupe boulangiste a des accointances avec la gauche et avec la droite. La mort du général d'aventure autour de qui il s'était formé, ne l'a pas fait disparaître, car il lui restait une doctrine, la doctrine anti-parlementaire de l'élection du président par le suffrage universel. Il y a dans ce groupe des catholiques, comme Jules Delahaye, qui incline beaucoup vers la droite catholique, et lui appartient de cœur ; il y a des in-

différents, comme Paul Déroulède, qui, sans être un combattant religieux, est un honnête homme et un patriote ; et il y a des libres penseurs, comme Georges Laguerre, qui est un triste personnage, doué d'un talent incontestable, et qui est considéré comme un allié du groupe socialiste.

Telle est en raccourci la composition du Parlement français en 1893. Et c'est dans ce Parlement, c'est au milieu de ces groupes multiples que la dramatique et retentissante affaire du Panama est venue promener ses ravages, indigner les uns, affoler les autres, passionner les esprits, couvrir de boue presque tous les maîtres de la République, et déshonorer la plupart des sectaires qui, depuis vingt ans, persécutent l'Eglise.

II

Ici, Mesdames et Messieurs, vient se placer l'esquisse de quelques figures contemporaines, auxquelles cette affaire scandaleuse du Panama va servir de cadre.

Et tout d'abord, quel a été le premier révélateur des hontes et des turpitudes que recélait cette colossale entreprise du canal interocéanique. C'est un écrivain connu désormais d'un bout du monde à l'autre, c'est un journaliste et un publiciste de race, un puissant et cruel pamphlétaire, c'est Edouard Drumont.

Il y a trois ans, je lisais un livre qui avait fait beaucoup de bruit à son apparition. C'était *La dernière bataille* de Drumont. J'avoue que je commen-

çais à être un peu blasé sur les pamphlets du farouche pourfendeur de Juifs. J'admirais son style brillant, rapide, mouvementé, pittoresque, sa verve puissante, sa vigueur de polémiste ; mais certaines parties de ses œuvres me gâtaient les autres, et certaines de ses appréciations excessives, de ses thèses risquées m'éloignaient des côtés vraiment élevés, utiles, salutaires et justes de ses livres retentissants. J'ouvrais donc *La dernière bataille* avec cette impression mélangée, et les deux premières parties de cet ouvrage, l'*Histoire à la campagne* et *Souvenirs*, quoique très intéressantes, me laissèrent assez froid. Mais le livre troisième, cette mémorable histoire d'*Une entreprise au XIXe siècle* m'empoigna littéralement. Ce livre troisième, c'était le Panama, tout le Panama, avec la colossale mise en scène de Ferdinand de Lesseps, avec ses milliards s'engouffrant dans un nouveau tonneau des Danaïdes, avec ses achats de la presse et du Parlement, avec l'incroyable détail des gaspillages et des folies dont l'isthme néfaste a été le théâtre. Et cette histoire était faite avec une précision, un luxe de preuves qui produisaient la conviction absolue. Quand je fermai ce livre terrible, je connaissais d'avance le scandale du Panama.

Trois ans se sont écoulés. Et soudain, après trois ans, le livre de Drumont a éclaté, comme une machine infernale dont la mèche s'est consumée lentement, au milieu du Parlement français.

C'est une figure bien originale que celle d'Edouard Drumont. Il est fait de contrastes et d'antithèses.

Il est catholique, et il se bat en duel sans souci des lois de l'Eglise. Il attaque et critique amèrement parfois les chefs de l'armée catholique, et il a des faiblesses et des sourires pour les socialistes et les anarchistes. Quelques-uns mettent en doute sa sincérité. A mon avis ils ont tort. Drumont est sincère, mais il a des thèses qui l'emportent trop loin, et son esprit brillant manque de pondération et de justesse. On ne peut nier qu'il n'ait fait du bien par ses dénonciations courageuses. Mais ses livres ne sont pas sans danger, et son *Testament d'un anti-sémite* spécialement n'est pas à mettre dans toutes les mains. Les études sociales qui ont fait sa renommée, sont : *La France juive*, *La France juive devant l'opinion*, *La fin d'un monde*, *La dernière bataille*, *Le testament d'un anti-sémite* et *Le secret de Fourmies*.

On me permettra une ou deux citations pour donner une idée de son style et de sa manière. Voici comment il décrit l'un des épisodes du grand marchandage parlementaire :

" Tout Paris a assisté à ce marché des consciences parlementaires qui se tenait ouvertement, publiquement. Deux reporters qui ont pris la direction d'une célèbre agence qu'on appelait toulousaine du nom de son fondateur étaient en permanence dans les couloirs ou dans la salle des Pas-Perdus, le carnet à la main, inscrivant le nom des députés et le chiffre demandé.

" La mauvaise action qn'on allait commettre était tellement évidente que, dans la commission, le projet

ne put réunir la majorité ; il y eut cinq voix pour, et cinq voix contre, et M. Rondeleux, nommé rapporteur au bénéfice de l'âge, reçut mission de conclure au rejet de la proposition. Comme Napoléon à Waterloo, Lesseps sentit que " la bataille entre ses mains pliait ". C'était le moment de lancer ses réserves.

...Allons ! Faites donner les Chèques ! cria-t-il.

" On vit alors un beau spectacle : les Chèques formés en colonne et marchant sur le Palais-Bourbon.

" Quand, le 19 avril, le pauvre M. Rondeleux arriva avec son rapport, M. Sans-Leroy s'écria : " J'étais opposé à la proposition, j'ai voté pour M. Rondeleux, mais aujourd'hui j'ai complètement changé d'avis et je suis devenu partisan du Panama ".

" On essaya en vain de savoir comment ce changement soudain avait pu se produire. On ne put rien obtenir de M. Sans-Leroy. Cela lui était venu comme au tambourinaire de Daudet " sans y penser, en écoutant chanter le rossignol ". A toutes les objections, M. Sans-Leroy se contentait de répondre :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusé.

" L'excellent M. Rondeleux, qui semble avoir un cœur sans fiel, prit la chose philosophiquement ; il remit son rapport dans sa poche et se contenta de dire plus tard, à la tribune : " Mon Dieu, les opinions peuvent se modifier légitimement ".

M. Sans-Leroy avait reçu, je crois, 200,000 francs pour changer d'avis.

Ecoutez maintenant cette page finale de *La dernière bataille :*

" Quand les Juifs auront fait de la France ce qu'ils ont fait de la Pologne, nous suivrons le courant magnétique ; nous franchirons l'Atlantique, nous irons au Canada. Les Canadiens-Français sont restés fidèles aux mœurs de la vieille France ; ils ont conservé la foi de leurs ancêtres, et ils prospèrent. La natalité, qui s'affaiblit chez nous d'une manière effrayante, augmente sans cesse chez eux ; la population double tous les vingt ans. Les Canadiens-Français étaient 63,000 en 1762, au moment de la cession du Canada à l'Angleterre ; ils sont 2,000,000 aujourd'hui : 1,500,000 au Canada et 500,000 aux Etats-Unis. Dans cent cinquante ans, le Canada aura à peu près la population de la France actuelle. Tout le monde, là-bas, vit dans la paix et dans l'union.

" Le pays est magnifique, arrosé par des fleuves immenses. Ceux d'entre nous auxquels les Juifs auront laissé de quoi payer la traversée, iront se réfugier sur cette terre qui portait jadis le nom peut-être prophétique de *Nouvelle-France.* Les Juifs, maîtres de la France, joueront l'opérette toute la journée et se vendront des lorgnettes réciproquement, pendant que les peuples s'égorgeront ; puis ils finiront par se battre entre eux et brûleront Paris, leur moderne Jérusalem, comme ils ont brûlé l'ancienne.

" Alors, quand nous serons bien installés là-bas, au bord du Saint-Laurent, accomplissant nos devoirs de chrétiens, groupés autour de nos pasteurs, exer-

çant nos droits paisiblement, tranquilles dans une société à peu près organisée, où le riche ne sera pas très riche, mais où les pauvres seront rares et où personne ne mourra de faim, nous verrons arriver un Juif en haillons, échappé à l'incendie de Paris.

—" Ayez pitié du Juif infortuné ! Soyez tolérant ! La tolérance est une vertu chrétienne.

" Malgré la résistance des hommes raisonnables, un curé trop bon fera donner à ce vagabond une culotte et un abri... Le lendemain, il y aura cinquante Juifs ; au bout de dix ans, ils seront cent mille. Le curé qui aura insisté pour qu'on accueille le premier mourra de chagrin, après une affaire d'attentat aux mœurs que les Sémites auront montée contre lui, à l'aide de faux témoins.

" Au bout de cinquante ans, il n'y aura plus de Canada, plus de société, plus de famille, il n'y aura que des prostituées, des cabotins, des pornographes, des maîtres-chanteurs, des financiers véreux, des directeurs de théâtre, des politiciens tripoteurs, des Sarah Bernhardt, des Wolff, des Jacques Meyer, des Arthur Meyer, des Eugène Mayer, des Bischoffsheim, des Erlanger, des Reinach, des Raynal et des Naquet. Enchantés d'avoir accompli une nouvelle œuvre de destruction, les Sémites voudront célébrer leur victoire, et ils arracheront encore 300,000 francs aux indigents pour reprendre l'*Ode triomphale* de Mlle Augusta Holmès... ".

N'est-ce pas que ce style est vivant, et que cette verve est entraînante ?

Edouard Drumont a fait école. Il a été l'initiateur

du parti des anti-sémites, avec son ami le marquis de Morès, et ils ont fondé un journal, la *Libre Parole*, qui est devenu en six mois une puissance, qui tire à deux cent mille exemplaires, et qui, brillamment rédigée, a joué dans la crise du Panama un rôle prépondérant et éclatant.

C'est d'après les premières révélations de la *Libre Parole*, à qui M. Andrieux, ancien préfet de police, fournissait bien des renseignements mystérieux, que M. Jules Delahaye a porté à la tribune sa demande d'enquête et ses accusations formidables.

Jules Delahaye est un journaliste et un orateur remarquable. Il publie à Tours le *Journal d'Indre-et-Loire*, qui jouit d'une grande influence. Tel de ses articles a produit dans toute la France catholique une sensation immense. Lorsque Boulanger parut vouloir donner des gages à la liberté religieuse, M. Delahaye se rallia à son drapeau. Elu député, il se consacra, après la mort du général, à la défense de la cause religieuse et des doctrines conservatrices. Son grand jour, le jour où il a montré toute la trempe de son caractère et toute la vigueur de son talent, ce fut le 21 novembre dernier, lorsqu'il lança devant la Chambre son acte d'accusation foudroyant et implacable. La vaste salle du Palais-Bourbon était bondée. Tous les députés étaient à leur banc, et les tribunes regorgeaient d'un public avide d'assister à la scène attendue, car l'interpellation du député de Chinon à propos du Panama était annoncée. M. Delahaye monta à la tribune avec une fermeté intrépide et la solennelle gravité d'un justicier.

Son début fut émouvant :

" Je viens, dit-il, vous proposer de remplir un grand devoir qui domine toutes nos querelles politiques, un devoir de salubrité sociale qui intéresse tous les partis, en nommant une commission d'enquête sur les faits que je vais affirmer hautement, au risque de mon honneur ou au risque du vôtre "... (Très bien ! très bien ! à droite. — Interruptions à gauche).

A ces derniers mots d'une portée si meurtrière, les interruptions et les vociférations commencèrent. Ce fut un spectacle inouï, rappelant les plus mauvais jours de la grande Révolution. On vit la lutte d'un seul homme contre trois cents. M. Delahaye disait : des députés ont été achetés ; la gauche hurlait de rage et criait : les noms, les noms ! Et l'orateur répondait : si vous les voulez, vous voterez l'enquête. Et ce furieux dialogue se poursuivit pendant trois quarts d'heure.

La fin de ce discours déchaîna encore de plus violentes colères. M. Delahaye comparait la situation du Parlement à celle d'un homme qui est accusé d'un détournement de fonds.

" Cet homme répond : " C'est une infamie, prouvez-le ". Et si on lui dit : " La preuve, elle est dans tel meuble dont vous avez la clé ".

" Cet homme qui n'a rien à craindre répondra : " Voilà la clef, venez avec moi ouvrir ce meuble ". Et quand l'accusateur aura cherché sans rien trouver, l'accusé pourra jouir de sa confusion et le traiter de calomniateur. (Très bien ! très bien ! sur divers bancs à droite).

" Mais que fera l'homme qui ne se sentira pas fort de sa conscience? Alors le dialogue changera: le second accusé ne dira pas à son accusateur: " Venez avec moi ouvrir le meuble ". Il se contentera de refuser obstinément la clé et demandera non moins obstinément la preuve.

" Que penseriez-vous d'un homme qui en pareil cas aurait une telle prudence? Ce que la France penserait des pouvoirs publics, accusés d'exaction par les actionnaires du Panama, s'ils se contentaient de défier la preuve qu'ils tiennent sous séquestre. Vous aurez beau crier: La preuve! La France criera plus haut que vous: La clé! (Très bien! sur divers bancs à droite) ".

Le coup était porté, l'enquête fut votée, et vous savez ce qui a suivi.

Mais M. Delahaye ne resta pas seul à braver les fureurs républicaines et à démasquer les hontes du régime. Un puissant auxiliaire parut sur la scène, ce fut M. Paul Déroulède.

M. Paul Déroulède, soldat, poète, orateur, est une des figures les plus originales et les plus intéressantes que les dernières années aient mises en lumière. Né en 1846, il avait vingt-quatre ans quand éclata la guerre franco-prussienne. Il s'enrôla en même temps qu'un de ses frères, fut fait prisonnier à Sédan, s'évada au péril de sa vie, retourna à l'armée et fit les deux campagnes de la Loire et de l'Est. Puis, lorsque survint la Commune, il se battit comme un lion contre les insurgés, fut blessé en emportant une barricade, et faillit perdre un bras. Après la guerre,

la vocation littéraire prenant le dessus, il publia successivement trois volumes de poésies patriotiques intitulées *Chants du soldat*, *Nouveaux chants du soldat*, et *Marches et sonneries*. Il fonda ensuite la Ligue des patriotes, prit part au mouvement boulangiste et devint député en 1889.

Déroulède est un vrai poète. Ses vers éclatent comme une fanfare guerrière, sa strophe vibrante a des sonorités de clairon, son inspiration ardente anime d'un souffle puissant toutes ses pièces où vibrent la passion, j'allais dire la fureur patriotique. Permettez-moi de vous citer quelques strophes qui vous donneront une idée du genre de Déroulède :

VÆ VICTORIBUS !

La Prusse et les Prussiens ont vaincu l'Allemagne.
Les ruses sont leurs jeux, les pillages leurs biens ;
Ils ont vaincu la France et tiennent sa campagne,
La Prusse et les Prussiens !

Aussi comme ils sont fiers sur le seuil de la porte ;
Comme ils font sur nos maux de joyeux entretiens ;
Quels souvenirs elle a, quels espoirs elle porte,
La Prusse des Prussiens !

Comme elle dit : " Laissez passer les rois des hommes !
Peuples, reconnaissez nos droits patriciens ;
L'univers est à nous, puisque c'est nous qui sommes
La Prusse et les Prussiens ! "

Eh bien, moi je le hais, ce peuple de Vandales,
De reîtres, de bourreaux.—tous ces noms sont les siens ;—
Je le hais, je maudis dans leurs races fatales
La Prusse et les Prussiens !

Que leur roi, consacré tyran par la victoire,
Refoulant le progrès jusqu'aux temps anciens,
Bâillonne dans leur joie, étouffe sous leur gloire
La Prusse et les Prussiens !

Que la plèbe aux abois s'y déchaîne par meutes ;
Que de ces bords du Rhin dont ils sont les gardiens,
Nous puissions voir crouler, sous le feu des émeutes,
La Prusse et les Prussiens !

Que leurs maux soient sans plainte et leurs morts sans prière ;
Qu'ils soient chassés du Temple en vrais Pharisiens !
Qu'aucune foi ne guide et qu'aucun Dieu n'éclaire
La Prusse et les Prussiens !

Que le luxe, volé dans nos villes attiques,
Change, sans les former, leurs goûts béotiens ;
Qu'elle vive fiévreuse, et qu'ils meurent étiques,
La Prusse et les Prussiens !

Enfin, c'est là surtout le vœu de ma jeunesse,
C'est seul pour quoi je vis, c'est à quoi seul je tiens,
Que la Patrie en deuil se reprenne et ne laisse
Que la Prusse aux Prussiens !

Que tout s'arme contre eux, contre eux que tout conspire,
Que, quels que soient le chef, la route et les moyens,
La France et les Français n'aient qu'un seul but : détruire
La Prusse et les Prussiens !

Voilà le poète. Voici maintenant l'orateur. A la séance mémorable du 21 décembre dernier, Paul Déroulède montait à la tribune. L'atmosphère de la salle était chargée d'électricité. Une effroyable tempête parlementaire venait à peine de se terminer ; M. Rouvier, ancien premier ministre, avait été déféré aux cours de juridiction criminelle. L'émo-

tion la plus poignante avait fait haleter la Chambre et les tribunes pendant deux heures. Et maintenant, M. Déroulède venait dénoncer un homme redoutable et jusqu'à ce moment invulnérable, le leader de l'extrême-gauche, à propos de ses relations avec Cornélius Herz et de ses complaisances pour cet étranger. Après la première rumeur qui suivit l'apparition de M. Déroulède à la tribune, un silence de mort se fit dans la salle. L'orateur ne trompa pas l'attente de ceux qui comptaient sur une exécution. Il parla de l'élévation subite de Cornélius Herz, devenu grand officier de la Légion d'honneur. Et se tournant vers l'extrême-gauche : " Qui donc, parmi nous, s'écria-t-il, est venu proposer de lui faire place dans nos rangs? Qui donc a, peu à peu, et si vite en même temps, introduit, patronné, nationalisé en France cet étranger? Car vous vous rendez bien compte qu'il ne s'est pas présenté tout seul, que ce n'est même pas un autre étranger qui l'a pris par la main et poussé au milieu de nous : il a fallu un Français, un Français puissant, influent, audacieux, qui fût tout ensemble son client et son protégé, son introducteur et son soutien.

" Sans patronage et sans patron le petit juif allemand n'aurait pas fait de telles enjambées sur la route des honneurs, il n'aurait pas mis si peu d'années à sortir si complètement, si brillamment de son bas-fond. Je le répète, il lui a fallu un présentateur, un ambassadeur pour lui ouvrir toutes les portes et tous les mondes, le monde politique surtout. Il lui a fallu le plus complaisant et le plus dévoué

des amis pour qu'il pût frayer d'égal à égal, de pair à compagnon, tantôt avec les ministres, tantôt avec les directeurs de journaux, tantôt même, je le sais, avec le général Boulanger. (Ah ! ah ! au centre).

" Or, ce complaisant, ce dévoué, cet infatigable intermédiaire si actif et si dangereux, vous le connaissez tous, son nom est sur toutes vos lèvres, mais pas un de vous, pourtant, ne le nommerait ; car il est trois choses en lui que vous redoutez : son épée, son pistolet, sa langue. Eh bien, moi, je brave les trois et je le nomme, c'est M. Clémenceau ! (Mouvement) ".

Ces paroles produisirent une sensation indescriptible. Bientôt les murmures et les vociférations éclatèrent. Mais l'orateur était de taille à les dominer. " Messieurs, dit-il, en attendant la revision de la constitution je fais la revision de certains députés, je revise M. Clémenceau, voilà tout ".

Puis, après avoir accusé Clémenceau d'avoir reçu 200,000 francs de Cornélius Herz, Déroulède termina par cette péroraison émouvante :

" Ce serait sans intérêt, sans but, sans profit que cet Allemand aurait accumulé tous ces versements répétés et redoublés ? A qui le ferez-vous croire, monsieur Clémenceau ? C'est en vérité à se demander si ce qu'il attendait, je ne dis pas ce qu'il exigeait de vous, ce n'était pas précisément tous ces renversements de ministères, toutes ces agressions contre tous les hommes au pouvoir, tout ce trouble apporté par vous et par votre grand talent dans toutes les affaires du pays et du Parlement.

" Car c'est à détruire que vous avez consacré vos efforts. Que de choses, que de gens vous avez brisés ! Votre carrière est faite de ruines. Ici Gambetta, là un autre, et puis un autre, et toujours d'autres, toujours dévorés par vous.

" Il y a, Messieurs, une chose bien triste et bien navrante dans un beau et bon pays comme le nôtre ; c'est l'internationale des ouvriers. Je la blâme, je la réprouve, je la déplore ; mais au moins ils ont pour excuse la misère, ces affamés qui tendent leurs maigres mains par-dessus les frontières à des pâles affamés comme eux ; ils ont pour excuse la souffrance, l'ignorance aussi. Ils ne savent pas que, tout dure qu'elle leur est souvent, leur patrie est encore une des plus fraternelles, des plus justes et des meilleures qui soient sous le soleil.

" Mais l'internationale des riches, la coalition des égoïsmes et des intérêts qui n'a pour but qu'un accroissement démesuré de luxe, de jouissances et de fortune, l'agiotage cosmopolite qui vit de la crédulité et de la ruine des misérables, la rapprochant, par-dessus ces mêmes frontières, de ces hommes aux mains pleines d'or mal gagné, qui font de la honte un trafic et de la corruption un placement, voilà ce qu'il faut flétrir ! Voilà le mal hideux contre lequel il ne saurait y avoir trop de châtiments, trop de lois, ou, faute de lois, trop de mépris. (Applaudissements répétés sur divers bancs à droite et à l'extrême gauche de la salle.—Mouvements divers) ".

Les acclamations enthousiastes de la droite saluèrent cette éloquente philippique. Mais déjà Clémen-

ceau était à la tribune, pâle, calme, et absolument maître de lui-même. Son discours, il faut le reconnaître, fut d'une suprême habileté. On en jugera par ces dernières phrases, coupantes et acérées comme une lame de poignard :

" Que me reste-t-il à faire ? A quelles imputations calomnieuses me reste-t-il à répondre ? Je cherche et ne trouve rien, sinon cette injure suprême que, je l'avoue, je ne croyais pas avoir méritée de mes plus acharnés ennemis : que j'ai trahi l'intérêt français, que j'ai trahi la patrie, que j'ai amené sur ces bancs... (Interruption) — vous l'avez dit — que j'ai amené sur ces bancs une influence étrangère dont j'ai été l'agent ; que j'ai été traître à mon pays, traître à ma patrie ; que, guidé, commandé par cette influence étrangère, assujetti, asservi par elle, j'ai cherché à nuire à mon pays, j'ai cherché par des actes parlementaires à amener le désordre et la perturbation dans ma patrie.

" Voilà l'accusation que vous avez portée à la tribune. J'ai répondu sur tous les autres points avec autant de calme et de sang-froid qu'il m'a été possible. A cette dernière accusation, il n'y a qu'une réponse à faire : Monsieur Paul Déroulède, vous en avez menti ! (Applaudissements répétés à l'extrême gauche) ".

Ce duel de tribune entraîna un duel au pistolet dans lequel aucun des adversaires ne fut blessé. Mais l'honneur politique de Clémenceau avait reçu une blessure mortelle.

Naturellement dans cette crise formidable qui

règne depuis trois mois, Paul de Cassagnac n'est resté ni muet ni inactif, quoique Déroulède ait plus payé que lui de sa personne à la tribune. Vous connaissez tous le genre de Cassagnac comme journaliste. Je n'ai sous la main à ce moment aucun de ses articles sur le Panama, quoiqu'il en ait publié plusieurs qui ont fait sensation. Mais ses polémiques sont célèbres. C'est lui qui, après la mort de M. Thiers, répondait comme suit à l'accusation de trépigner sur son cadavre : " Nous ne trépignons pas sur un cadavre, nous dansons à côté ". C'est lui qui appelait un jour, en pleine Chambre des députés, Jules Ferry le dernier des misérables et le dernier des lâches. C'est lui qui, après la chute du même Ferry, en 1884, décrivait ainsi la séance :

" Il n'est plus. Il est monté à la tribune comme on monte au gibet, et l'égout est sa tombe !

" Car il avait osé se présenter devant les représentants du peuple !

" Oui, devant eux qui, naguère encore, avaient les bras levés pour l'applaudir, et qui ont dû lever les pieds pour le faire sortir.

" Trois cents bottes, mues par un sentiment patriotique, ont dû se diriger vers ce derrière, habitué pourtant à toutes les avanies, pour le pousser dehors et l'arracher à l'hémicycle, trop longtemps le théâtre de ses infamies.

" Car il ne voulait pas partir, il ne voulait pas s'en aller, certain qu'il se croyait de la fidélité de ses complices, du dévouement de sa bande.

" Mais l'abjection a ses limites et ils l'ont laissé

misérablement en route, croyant peut-être qu'avec lui tombaient leurs responsabilités, qu'avec lui disparaissait leur ignominie, et que, bouc émissaire, bouc puant, des fautes commises ensemble, des crimes perpétrés ensemble, il s'en irait seul chargé des malédictions de toute une nation qui serait déshonorée à tout jamais par lui, s'il était au pouvoir de quelqu'un de déshonorer la France ! Et pendant trois quarts d'heure, délai trop court pour notre suprême jouissance, je l'ai vu buvant la honte qu'on lui versait à longs traits, absorbant le mépris dont l'air qui l'entourait était chargé.

" Après avoir souri de défi, la peur avait enfin pris ce lâche à la gorge.

" Il trembiait, et, suprême mensonge, il a rougi !

" Cette tête, je la retrouverai longtemps dans mes cauchemars de nuit, plate comme la punaise, pâle, avec des rictus, ainsi que la tête que le couperet a jetée dans le panier de son.

" Sa figure semblait un immense crachoir avec ses favoris humides qui faisaient gouttières et laissaient tomber le trop-plein, liquide nauséabond, rosée naturelle de cette fleur politique éclose et grandie sur le fumier. Un instant, j'ai cru, Dieu me pardonne ! qu'il allait pleurer.

" Mais il a retenu ses larmes, de peur qu'elles ne l'empoisonnent en pénétrant dans sa bouche.

" C'est bien ! monsieur, rentrez cela, rentrez cela : les pleurs ne sont pas permis à tout le monde, et il faut réserver cette faculté sainte aux femmes, aux mères qui sanglotent. à cette heure, sur leurs époux,

sur leurs fils, étendus là-bas sans sépulture à trois mille lieues de la patrie ".

Voici maintenant à l'adresse de la majorité républicaine :

" Il n'est plus.

" Mais vous êtes encore là, vous autres, ses complices, tas de Truelle et tas de Lenient, qui vous croyez indemnes, qui vous croyez sains et saufs, parce que vous avez livré votre chef, parce que lâchement, comme vous en étiez capables, comme vous le deviez, vous les avez tous laissés sortir, ministres et sous-secrétaires d'Etat, sans leur serrer la main, sans les consoler de cette mort civile, qui en fait des vagabonds, des gens sans aveu, en rupture de ban parlementaire, et que chacun peut courir sus, comme on court sur des bêtes malfaisantes !

" Honteusement chassés, ils ont défilé l'un derrière l'autre, Lewal après Raynal, Laroze qui se croit une fleur derrière Labuze qui ne se croit pas une bête, le portefeuille sous le bras, comme des valets qui emportent leurs malles bourrées de rapines.

" C'est insuffisant.

" Cartouche est sur la roue, mais sa bande est libre.

" Et vous vous imaginez que nous allons vous permettre de dégager ainsi et d'alléger votre barque de forbans en jetant une charogne à la mer ?

" Vous imaginez-vous que nous allons vous permettre de vous laver les mains de ce crime national, pour faire croire que vous les avez propres et nettes,

fabricants d'ordres du jour, fournisseurs de confiance, associés de la scélératesse !

" Détrompez-vous ; vous, majorité républicaine, vous êtes rivée à cet homme dont le nom même est une ordure et ne salira pas mes lèvres, vous lui êtes rivée comme le forçat au boulet. Et vous le traînerez aux élections prochaines avec le bruit que connaît le bagne, sans qu'il vous soit possible de vous en détacher ".

Ce style ne brille ni par l'atticisme, ni par l'élégance, ni par la correction ; mais il produit de l'effet sur la masse des lecteurs par sa vigueur et sa crudité hardie. Paul de Cassagnac, dans son journal l'*Autorité*, a mené la campagne du Panama avec toute sa verve et toute son audace des grands jours.

Vous savez aussi bien que moi quel a été le résultat de toutes ces accusations, de toutes ces batailles de tribune et de presse. Deux poursuites criminelles ont été intentées contre les administrateurs du Panama : l'une pour abus de confiance et escroquerie, l'autre pour corruption. Dans le second cas, plusieurs députés et sénateurs républicains ont été impliqués. Sur le premier chef, MM. Ferdinand et Charles de Lesseps, Fontane et Eiffel ont été condamnés à l'amende et à la prison. Sur le second MM. Charles de Lesseps, Baïhaut sénateur et ancien ministre, et Blondin, ont été condamnés aussi à l'amende et à la prison. Et les autres personnages parlementaires accusés ont échappé, par des ordonnances de non-lieu ou des acquittements.

III

Mais le contre-coup de ces procès et de ces débats a secoué jusque dans ses fondements le système républicain. Que résultera-t-il de tout cela ? Quel avenir se prépare pour la France ? Les trois mois qui viennent de s'écouler ont montré que tout était pourri dans le personnel gouvernemental de la République. Presque tous les chefs républicains sortent de la tourmente amoindris, déshonorés, flétris par l'opinion. Le peuple dégoûté du spectacle de ces ignominies va-t-il secouer dans la boue les sectaires qu'il a hissés sur le pavois ? La République va-t-elle disparaître, suivant une expression de Lamartine, dans la Révolution du mépris ? Messieurs, permettez-moi de dire franchement ma pensée : je ne le crois pas. Je ne crois pas que la barque républicaine soit à la veille de sombrer. Je ne crois pas que le vent du succès commence à gonfler les voiles du vaisseau monarchique. Mais je crois que les constitutionnels et les catholiques ont un grand rôle à jouer en ce moment. Si les anciens partis voulaient seulement faire trève à leurs revendications dynastiques, quelque légitimes qu'elles puissent être, et donner la main aux constitutionnels et aux catholiques pour former une grande coalition anti-jacobine et anti-franc-maçonnique, je crois que jamais les circonstances n'ont été meilleures pour donner une nouvelle orientation à la république et pour la faire tourner à droite. C'est ce que souhaite ardemment Léon XIII, c'est ce qu'il demande depuis deux ans.

Et c'est ce que M. Albert de Mun a compris, lorsqu'il a rompu avec une tradition séculaire pour entrer dans la voie nouvelle indiquée par le Saint-Père.

Ah ! Messieurs, quel grand spectacle ce serait que celui de tous les catholiques de France, de tous les hommes d'ordre réunis dans un effort commun pour transformer la République maçonnique en une République chrétienne, et pour faire reprendre à la noble nation française, dans l'histoire du monde, son titre et sa mission de fille aînée de l'Eglise.

J'ai nommé, il y a un instant, M. le comte de Mun. Permettez-moi, Messieurs, de saluer cette grande figure de patriote catholique. Patriote, ah ! oui, M. de Mun l'est de toutes les ardeurs de son âme. Ecoutez-le parler de l'idée de patrie en opposition au monstrueux concept de l'Etat maçonnique et révolutionnaire :

" Il ne s'agit pas ici, s'écrie-t-il dans un de ses plus admirables discours, d'un Etat tutélaire, protecteur des familles, pourvoyant à leur indigence et à leurs besoins ou même à leur incurie, mais bien d'un Etat substitué à tout le monde, concentrant entre ses mains tous les pouvoirs, absorbant tous les droits, frappant de son estampille les individus, les consciences, les âmes et les intelligences, les déclarant, comme les édifices publics, propriétés nationales, et s'en emparant pour les façonner à son image et en quelque sorte pour les aménager à sa volonté et à son gré. (Applaudissements prolongés). Non ; cet Etat-là, ce n'est pas la patrie, image auguste et

sainte qui apparaît à l'enfant à travers les baisers de sa mère, non pas sous la forme abstraite d'une idée vague et indéfinie, non pas sous l'aspect solennel du juge ou du gendarme, mais gracieuse et souriante comme le pays qui l'a vu naître, comme le foyer près duquel il a fait ses premiers pas, comme le clocher sous lequel dorment les anciens ! la patrie, enfin, avec ses souvenirs, avec la tradition des gloires et des douleurs dont il a appris le récit. Ah oui ! voilà la patrie, je la reconnais et je l'aime ! (Tonnerre d'applaudissements). Pour elle les mères donneront tout, et jusqu'au sang de leurs enfants ".

Mais s'il est patriote, M. de Mun est surtout catholique. Et jamais il ne l'a mieux prouvé que dans son impérissable discours de Lille où il s'est détaché du groupe royaliste pour répondre à l'appel du Saint-Père. Il lui en a coûté, allez ; on sent dans ses paroles le frémissement du sacrifice :

" Placé par mon âge entre les hommes d'hier et ceux de demain, s'écrie-t-il, je sais tout ce que portent avec eux de difficultés et de peines les temps de transition, et je sens, comme dit Melchior de Vogué dans son *Testament de Silvanus*, qu'il est quelquefois difficile de prendre parti entre une moitié de son âme retenue au passé et l'autre moitié entraînée vers l'avenir... (Applaudissements).

" Je comprends ce qu'il en coûte, et mieux que personne je sais avec quels ménagements il faut demander de tels sacrifices, alors même que je les sens, que je les vois nécessaires, et qu'ils me semblent

commandés par l'évidence des situations, la nécessité des circonstances, l'intérêt de la cause,non moins que par l'obéissance.

" Pour moi, soldat dans l'armée catholique, j'ai fait ce que j'ai cru mon devoir. J'ai dit à Grenoble, et je le répète ici que j'étais déterminé, en plaçant mon action politique sur le terrain constitutionnel, à conformer mon attitude à la direction du Souverain Pontife. (Vifs applaudissements). Je n'ajouterai rien de plus, heureux si je puis, par mon exemple, aider en quelque chose à l'œuvre nécessaire et, dans ce grand travail de la société moderne affamée de paix et de concorde, joindre ma main à celles qui se tendent de l'un à l'autre bord du fossé creusé par nos longues divisions pour aider les générations nouvelles à le franchir " !

Et alors, l'illustre orateur montre la papauté qui tend les bras au peuple et à la France :

" N'est-ce pas le Pape qui dit au peuple : " On a voulu te séparer de moi, on t'a dit que, pour être puissant et libre, il te fallait rompre avec la vieille foi qui t'a affranchi, qui t'a protégé jadis contre les forts et les puissants... On t'a dit que l'Eglise était ton ennemie séculaire, irrémédiablement enchaînée dans les formes du passé, dans les regrets stériles et dans les conventions anciennes... On t'a trompé et me voici, moi le successeur des apôtres, le représentant vivant de Celui qui a béni les pauvres du haut de la montagne, qui a enseigné aux hommes la fraternité et l'égalité des enfants de Dieu, me voici, rien ne me lie, rien ne m'enchaîne : je te tends les

bras, tel que tu es, avec tes faiblesses, tes égarements, tes erreurs, viens ! Seul, je puis te donner ce que tu cherches, la justice et la paix. . . " ! Messieurs, je ne crois pas qu'on ait eu un spectacle plus émouvant depuis les temps où l'Eglise accueillit les barbares, en face de l'empire romain épuisé. . . (Applaudissements prolongés) ".

" Ah ! j'ai montré dans les actes du Pape l'enchaînement d'une grande pensée ! J'y découvre autre chose : j'y vois la marque d'une singulière prédilection pour notre France ! Nous avons bien souffert, nous avons bien conçu des humiliations et des épreuves. . ., et voici qu'à l'heure où se prépare cette alliance nouvelle de l'Eglise et des peuples, que la liberté noue chaque jour plus étroitement sur le sol de la jeune Amérique, c'est vers notre vieille terre de France que le Pape se tourne encore, confiant dans l'immortelle jeunesse de son cœur, pour lui dire : C'est toi, la fille aînée de l'Eglise, qui seras encore dans le monde le héraut de l'ordre nouveau !

" Vous répondrez à cet appel, Messieurs, et vous serez dignes de votre mission ! (Longues acclamations) ".

Messieurs, je m'arrête sur cette émouvante vision de l'avenir glorieux rêvé par l'orateur catholique pour notre ancienne mère patrie. Après vous avoir parlé des hontes, j'ai voulu vous laisser avec ce cri d'espérance, auquel, je le sais, tous les cœurs font écho dans cette salle du Cercle catholique ; et je termine en répétant cette parole que l'on chante souvent parmi nous : " Dieu protège la France ".

PAMPHLÉTAIRES ET SATIRIQUES

CONFÉRENCE

PRONONCÉE AU CERCLE CATHOLIQUE DE QUÉBEC,
LE 23 OCTOBRE 1895

MESDAMES,

MESSIEURS,

Le pamphlet et la satire sont certainement une des formes les plus vivantes et les plus amusantes du génie littéraire dans tous les pays et à toutes les époques. Mais je n'ai pas conçu l'ambitieux dessein de venir ici ce soir en faire l'historique et en retracer les phases à travers les siècles. Ce serait trop vaste entreprise. Je veux me borner à jeter un rapide coup d'œil sur les productions les plus fameuses en ce genre que les lettres françaises aient vu naître dans notre siècle, et à esquisser un tableau d'ensemble des pamphlétaires et des satiriques français contemporains, en usant largement, en abusant peut-être du droit de citation.

Il y a eu des satiriques et des pamphlétaires en France aux différentes époques de son histoire. Il y en a eu au moyen âge, où certains fabliaux et certains romans étaient de véritables satires des mœurs contemporaines, entre autres le *Roman du Renard*, qui est un des plus curieux monuments littéraires de

cette période. Il y en a eu toute une floraison au seizième siècle, où la Réforme et la Ligue ont fait éclore des centaines de ces productions mordantes, dans lesquelles se donnaient carrière la verve et l'esprit gaulois. La satire Ménippée est la plus célèbre de toutes ces œuvres de polémique ardente.

Après la Ligue et sous le règne de Henri IV, Mathurin Régnier brilla dans la satire en vers. Au dix-septième siècle la Fronde vit naître les Mazarinades et tant d'autres écrits caustiques, écho des haines, des luttes et des rivalités du temps. Un peu plus tard, avec Boileau apparut la satire classique souvent étincelante de verve et vouant ses infortunées victimes aux sifflets de la postérité.

Au dix-huitième siècle, Voltaire,

> ..... ce singe de génie
> Chez l'homme en mission par le diable envoyé,

comme Victor Hugo l'a appelé un jour, avant de se prosterner devant sa statue, Voltaire attaque par l'ironie et le sarcasme les dogmes et les lois. Et Gilbert, doué d'un véritable talent satirique, pousse, avant de mourir à l'hôpital, quelques cris d'indignation dont l'accent nous émeut encore.

L'aurore de la Révolution commence à poindre. Beaumarchais entre en scène, et ce pamphlétaire incisif et spirituel se fait applaudir de la vieille société française en préparant sa déchéance. Voici 1789 ; un déluge de pamphlets inonde la France. Tout le monde met la main à la plume : Sieyès, Rivarol, Chamfort, les deux Mirabeau, Mirabeau tonnerre et Mirabeau tonneau, comme on les a appe-

lés plaisamment, Camille Desmoulins, font assaut d'esprit, de dialectique et souvent d'invectives.

Les journaux sont des pamphlets périodiques ; c'est un débordement de polémique. Toutes les opinions sont aux prises, tous les partis s'injurient, s'accusent et se dénoncent ; et les feuilles légères, souvent aussi meurtrières que le poignard ou le sabre du septembriseur, volent de toutes parts, font des blessures mortelles et, souvent, conduisent tour à tour à l'échafaud ceux qu'elles visent et ceux qui les signent.

Au milieu de toutes ces clameurs, une grande voix satirique se fait entendre. Les *Iambes* d'André Chénier éclatent, vengeurs et immortels, et restent le plus beau titre de ce poète, dont l'œuvre, dans ses autres parties, renferme trop de taches, au point de vue des idées et des mœurs.

Enfin, après les horreurs de la Révolution, le Consulat et l'Empire imposent silence aux voix discordantes de la presse et une nouvelle ère ne peut s'ouvrir pour le pamphlet et la satire politiques, avant le retour de la liberté d'écrire et de parler qui s'effectue en même temps que le retour des Bourbons.

Avec l'épanouissement du régime constitutionnel, désormais satire et pamphlet vont avoir libre champ.

Satire et pamphlet : ces deux genres sont-ils bien *deux*, ou ne pourrait-on pas les considérer plutôt comme un genre unique ? Il serait facile d'épiloguer et de disserter assez longuement à ce propos. Mais la distinction en vaut-elle la peine ? Un écrivain qui a traité ce sujet prétend que la satire est plus

générale et le pamphlet plus spécial, que la satire attaque les types, et le pamphlet les personnes. A notre gré cette distinction théorique est trop subtile, et la pratique lui a donné souvent le démenti. Lorsque Juvénal flétrissait les turpitudes impériales de Messaline, il ne flagellait pas un type, mais une femme connue de l'univers entier. Lorsque Boileau s'exposait au reproche d'attaquer Chapelain :

> Attaquer Chapelain, ah ! c'est un si bon homme,

et qu'il s'employait à la tâche de

> Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux,

étaient-ce des types ou des personnes qu'il prenait pour objectif de ses traits plaisamment cruels ?

Quand Gilbert cinglait de ses alexandrins vibrants ces

> ..... sophistes pesants,
> Apostats effrontés du goût et du bon sens :
> St-Lambert, noble auteur dont la muse pédante
> Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante ;
> Qui, du nom de poèmes ornant de plats sermons,
> En quatre points mortels a rimé les saisons ;
> Et ce vain Beaumarchais, qui trois fois avec gloire,
> Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire ;
> Et ce lourd Diderot, docteur en style dur,
> Qui passe pour sublime à force d'être obscur ;
> Et ce froid d'Alembert, chancelier du Parnasse,
> Qui se croit un grand homme et fit une préface,

il s'en prenait à des figures bien vivantes, et c'est précisément ce qu'on lui reprochait :

> Vous nommez les auteurs et c'est là votre crime.

D'un autre côté, lorsque Beaumarchais, dans ses pièces dramatiques, qui étaient de vrais pamphlets, crayonnait les traits de *Figaro* et de *Basile*, il faisait des types et non des portraits. C'était également un type et non pas un être réel cet immortel Coquelet, l'une des plus heureuses créations du génie satirique de Louis Veuillot.

La satire et le pamphlet ont donc souvent les mêmes allures et le même objectif. Ce qui les distinguerait plutôt, comme forme, c'est que la satire est généralement écrite en vers, et le pamphlet en prose. Et encore il y a telle satire, comme la *Némésis* de Barthélémy et Méry, qui est un pamphlet rimé, et tel pamphlet, comme le *Simple discours* de Paul-Louis Courier, qui est une satire sans rimes.

Faisons maintenant ou renouvelons connaissance avec quelques-uns des plus célèbres pamphlétaires et satiriques de notre siècle.

Le premier en date est Châteaubriand. Car Châtaubriand, qui a été poète, apologiste, orateur, publiciste, ambassadeur, ministre, académicien, a été aussi pamphlétaire. Son pamphlet le plus fameux, celui qui a eu la plus retentissante fortune et le plus puissant effet a été son opuscule intitulé : *De Buonaparte et des Bourbons.*

Il l'écrivit à la fin de l'Empire, lorsque Napoléon, quoique déjà ébranlé par la défaite, était encore le maître. " Je ne cessais ", dit-il dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, " de m'occuper de ma brochure ; je la préparais comme un remède lorsque le moment de l'anarchie viendrait à éclater. Ce n'est pas ainsi

que nous écrivons aujourd'hui, bien à l'aise, n'ayant à redouter que la guerre des feuilletons : la nuit je m'enfermais à clé ; je mettais mes paperasses sous mon oreiller, deux pistolets chargés sur ma table : je couchais entre ces deux muses ". De son côté Madame de Châteaubriand a écrit : " Si cette brochure avait été saisie, le jugement n'était pas douteux : la sentence était l'échafaud ". Tout en faisant la part de la pose et de l'exagération littéraire dans ces alarmes rétrospectives, il est certain qu'une descente de la police impériale en ce moment n'eût pas été sans péril pour l'auteur du *Génie du Christianisme.* Car son pamphlet était terrible. On peut en juger par cette page sur laquelle se terminait la première partie de la brochure :

" Aujourd'hui, homme de malheur, nous te prendrons par tes discours, et nous t'interrogerons par tes paroles. Dis, qu'as-tu fait de cette France si brillante ? où sont nos trésors, les millions de l'Italie, de l'Europe entière ? Qu'as-tu fait, non pas de cent mille, mais de cinq millions de Français que nous connaissions tous, nos parents, nos amis, nos frères ? Cet état de choses ne peut durer ; il nous a plongés dans un affreux despotisme. Tu voulais la république, et tu nous as apporté l'esclavage. Nous, nous voulons la monarchie assise sur les bases de l'égalité des droits, de la morale, de la liberté civile, de la tolérance politique et religieuse. Nous l'as-tu donnée cette monarchie ? Qu'as-tu fait pour nous ? que devons-nous à ton règne ? qui est-ce qui a assassiné le duc d'Enghien, torturé Pichegru, banni Moreau,

chargé de chaînes le souverain pontife, enlevé les princes d'Espagne, commencé une guerre impie? C'est toi. Qui est-ce qui a perdu nos colonies, anéanti notre commerce, ouvert l'Amérique aux Anglais, corrompu nos mœurs, enlevé les enfants aux pères, désolé les familles, ravagé le monde, brûlé plus de mille lieues de pays, inspiré l'horreur du nom français à toute la terre? C'est toi. Qui est-ce qui a exposé la France à la peste, à l'invasion, au démembrement, à la conquête? C'est encore toi... Nous rentrons enfin dans nos droits par le malheur; nous ne voulons plus adorer Moloch: tu ne dévoreras plus nos enfants: nous ne voulons plus de ta conscription, de ta police, de ta censure, de tes fusillades nocturnes, de ta tyrannie. Ce n'est pas seulement nous, c'est le genre humain qui t'accuse. Il nous demande vengeance au nom de la religion, de la morale et de la liberté. Où n'as-tu pas répandu la désolation? dans quel coin du monde une famille obscure a-t-elle échappé à tes ravages? L'Espagnol dans ses montagnes, l'Illyrien dans ses vallées, l'Italien sous son beau soleil, l'Allemand, le Russe, le Prussien dans ses villes en cendre, te redemandent leurs fils que tu as égorgés, la tente, la cabane, le château, le temple où tu as porté la flamme. Tu les as forcés de venir chercher parmi nous ce que tu leur as ravi, et reconnaître dans tes palais leur dépouille ensanglantée. La voix du monde te déclare le plus grand coupable qui ait jamais paru sur la terre; car ce n'est pas sur des peuples barbares et sur des nations dégénérées que tu as versé tant

de maux ; c'est au milieu de la civilisation, dans un siècle de lumières, que tu as voulu régner par le glaive d'Attila et les maximes de Néron. Quitte enfin ton sceptre de fer ; descends de ce monceau de ruines, dont tu avais fait un trône ! Nous te chassons, comme tu as chassé le Directoire. Va ! puisses-tu, pour seul châtiment, être témoin de la joie que ta chute cause à la France et contempler, en versant des larmes de rage, le spectacle de la félicité publique ! "

Cette foudroyante série d'apostrophes, ces éloquentes et brûlantes invectives devaient être plus meurtrières qu'une volée de mitraille. Il n'est pas surprenant que Louis XVIII, lorsque le pamphlet, composé pour sa cause eut éclaté dans le public comme un obus formidable, se soit écrié : " Cette brochure me vaut une armée de cent mille hommes ".

La carrière du chantre de René est trop connue pour que je m'y arrête davantage. C'est le pamphlétaire que j'ai voulu mettre en lumière.

Dans un autre camp que Châteaubriand, Paul-Louis Courier a été, lui aussi, l'un des plus brillants pamphlétaires de la Restauration, et l'un des plus remarquables écrivains du XIXe siècle. Né en 1772, mort en 1825, durant sa carrière assez courte il a écrit un petit nombre de pages achevées avec lesquelles il a conquis l'immortalité littéraire. Esprit frondeur et indiscipliné, impatient de tout joug et de toute règle, excepté des règles du goût dans l'art et les lettres, Paul-Louis Courier devait être toute sa vie un homme d'opposition et de critique. Entré sans

enthousiasme dans l'armée, sous la Révolution, il fut un fort mauvais soldat et ne cessa de fronder la guerre et l'esprit guerrier. Par son éducation c'était un lettré et un artiste. Helléniste et latiniste savant, archéologue éclairé et amateur délicat de l'art antique, partout où le conduit la marche des armées, il ne rêve que manuscrits, statues et monuments, et ne cesse de maudire et de mépriser ce qu'il appelle " son vil métier." La gloire militaire n'a pas d'éclat pour lui. Il déserte plusieurs fois son poste, et la Restauration le trouve " démissionnaire, mécontent, mal noté ". La célèbre lettre qu'il écrivit en 1804, pour raconter la proclamation de l'empire à l'armée, peint bien son état d'esprit sous le règne de Napoléon. Dans son genre c'est un petit chef-d'œuvre. Voici cette page :

" Nous venons de faire un empereur ; pour ma part, je n'y ai pas nui. Ce matin, d'Anthouard nous rassemble et nous dit de quoi il s'agit, mais bonnement, sans préambule ni péroraison : Un empereur ou une république, lequel est le plus de votre goût ? Comme on dit : Rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous ? Sa harangue finie, nous voici tous à nous regarder assis en rond.—Messieurs, qu'opinez-vous ?—Pas un mot, personne n'ouvre la bouche. —Cela dura un quart d'heure ou plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire un jeune homme, un lieutenant, se lève et dit :—S'il veut être empereur, qu'il le soit ; mais pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout.—Expliquez-vous, dit le colonel ;

voulez-vous ou ne voulez-vous pas ?—Je ne veux pas, répondit Maire.—A la bonne heure !—Nouveau silence ; on recommence à s'observer les uns les autres comme des gens qui se voient pour la première fois. Nous y serions encore, si je n'eusse pris la parole.—Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas. La nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer ?—Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si *ad rem*, que veux-tu ? J'entraînai l'assemblée. Jamais orateur n'eut un succès si complet. On se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait : —Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron ; mais pourquoi voulez-vous tant qu'il soit empereur, je vous prie ?—Pour en finir et faire notre partie de billard. Fallait-il rester là tout le jour ? Mais vous, pourquoi ne le voulez-vous pas ?—Je ne sais, me dit-il, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux. Voilà le propos du lieutenant ; je ne le trouve pas tant sot ".

C'est est 1810 qu'il publia sa lettre à M. Renouard, à propos d'une tache d'encre qu'il avait faite sur un passage de *Daphnis et Chloé*, pastorale de Longus, dont il venait de découvrir un fragment inconnu des critiques, dans un manuscrit de la bibliothèque de Florence. Cette lettre étincelante de malice fut son premier pamphlet et commença sa réputation.

Réfractaire à la gloire et à l'absolutisme de l'empire, Paul-Louis Courier devait vraisemblablement accueillir la Restauration avec bonheur. Mais il était né frondeur et bientôt on le vit déchaîner contre les

Bourbons et leur gouvernement les traits de sa verve satirique. Son premier pamphlet politique fut sa *Pétition aux deux Chambres* qui débute par ces mots : " Je suis Tourangeau ; j'habite Luynes, sur la rive droite de la Loire, lieu autrefois considérable, que la révocation de l'édit de Nantes a réduit à mille habitants, et que l'on va réduire à rien par de nouvelles persécutions, si votre prudence n'y met ordre ". Puis vinrent ses *Lettres au journal le Censeur*, ses *Lettres particulières* et le *Simple discours* à propos de la souscription organisée pour offrir le château de Chambord au duc de Bordeaux, qui venait de naître. Ce *Simple discours* est un chef-d'œuvre de style, et en même temps un chef-d'œuvre de sophisme.

Quelques extraits, empruntés à différents écrits du pamphlétaire, vous feront juger de la manière nerveuse, concise, originale et saisissante de ce maître styliste. Dans sa *Lettre XIième* au journal le *Censeur*, il dépeint en ces termes la puissance de l'apostrophe comme figure de rhétorique :

" Ce qui m'étonne de ces harangues si belles dans le *Moniteur*, si bien déduites, si frappantes par le raisonnement, qu'il ne semble pas qu'on puisse répliquer un mot ; ce qui me surprend, c'est de voir le peu d'effet qu'elles produisent sur les auditeurs. Nos Cicérons, avec toute leur éloquence, n'ont guère persuadé que ceux qui, avant de les entendre, étaient de leur avis. Je sais la raison qu'on en donne : ventre n'a point d'oreilles, et il n'est pire sourd... Vous dirai-je ma pensée ? Ce sont d'habiles gens, sages et bien disants, orateurs, en un mot ; mais ils

ne savent pas faire usage de l'apostrophe, une des plus puissantes machines de la rhétorique, ou n'ont pas voulu s'en servir dans le cours de ces discussions, par civilité, je m'imagine, par ce même principe de décence, preuve de la bonne éducation qu'ils ont reçue de leurs parents ; car l'apostrophe n'est pas polie ; j'en demeure d'accord avec M. de Corday. Mais aussi, trouvez-moi une tournure plus vive, plus animée, plus forte, plus propre à remuer une assemblée, à frapper le ministère, à étonner la droite, à émouvoir le ventre ? L'apostrophe, Monsieur, l'apostrophe, c'est la mitraille de l'éloquence. Vous l'avez vu quand Foy, artilleur de son métier... Sans l'apostrophe, je vous défie d'ébranler une majorité, lorsque son parti est bien pris. Essayez un peu d'employer, avec des gens qui ont dîné chez M. Pasquier, le syllogisme et l'enthymème. Je vous donne toutes les figures de Quintillien, tous les tropes de Dumarsais et tout le sublime de Longin. Allez attaquer avec cela un M. Poyferré de Cerre ; poussez à Marcassus, poussez à Marcellus la métaphore, l'antithèse, l'hypotypose, la catachrèse ; polissez votre style et choisissez vos termes ; à la force du sens unissez l'harmonie infuse dans vos périodes, pour charmer l'oreille d'un préfet, ou porter le cœur d'un ministre à prendre pitié de son pays.

" Vous serez étonné, quand vous serez au bout,
" De ne leur avoir rien persuadé du tout.

" Pas un seul ne vous écoutera ; vous verrez la droite bâiller, le ministère se moucher, le ventre

aller à ses affaires. Mais que Foy, dans ce moment de verve, applaudi de toute la France, prélude une espèce d'apostrophe, sans autrement, peut-être, y penser, on dresse l'oreille aussitôt, l'alarme est au camp, les muets parlent, tout s'émeut ; et s'il eût continué sur ce ton (mais il aima mieux rendre hommage aux classes élevées), s'il eût pu soutenir ce style, la scène changeait : M. Pasquier, surpris comme un fondeur de cloches, eût remis ses lois dans sa poche, et moi, petit propriétaire, ici je taillerais ma vigne, sans crainte des honnêtes gens. O puissance de l'apostrophe " !

Maintenant, écoutez Paul-Louis répondre à un critique, dans sa *Deuxième lettre particulière :*

" Il n'est que de s'entendre. Cet homme-là et moi sommes quasi d'accord et ne nous en doutions pas. Il se plaint de mon langage. Hélas ! je n'en suis pas plus content que lui. Mon style lui déplaît : il trouve ma phrase obscure, confuse, embarrassée. Oh ! qu'il a raison, selon moi ! Il ne saurait dire tant de mal de ma façon de m'exprimer, que je n'en pense davantage, ni maudire plus que je ne fais la faiblesse, l'insuffisance des termes que j'emploie. Autant la plupart s'étudient à déguiser leur pensée, autant il me fâche de savoir si peu mettre la mienne au jour. Ah ! si ma langue pouvait dire ce que mon esprit voit, si je pouvais montrer aux hommes le vrai qui me frappe les yeux, leur faire détourner la vue des fausses grandeurs qu'ils poursuivent, et regarder la liberté, tous l'aimeraient, la désireraient !

Ils connaîtraient, en rougissant, qu'on ne gagne rien à dominer ; qu'il n'est tyran qui n'obéisse, ni maître qui ne soit esclave ; et perdant la funeste envie de s'opprimer les uns les autres, ils voudraient vivre et laisser vivre. S'il m'était donné d'exprimer, comme je le sens, ce que c'est que l'indépendance, Decazes reprendrait la charrue de son père, et le roi, pour avoir des ministres, serait obligé d'en requérir, ou de faire faire ce service à tour de rôle, par corvée, sous peine d'amende et de prison ".

Dans le *Simple discours*, Courier combat l'idée d'une souscription faite par les communes de France pour offrir le château de Chambord au duc de Bordeaux. Voici avec quel art merveilleux, dissimulé sous le ton le plus naturel, il entame ce sujet délicat :

" Si nous avions de l'argent à n'en savoir que faire, toutes nos dettes payées, nos chemins réparés, nos pauvres soulagés, notre église d'abord (car Dieu passe avant tout) pavée, recouverte et vitrée ; s'il nous restait quelque somme à pouvoir dépenser hors de cette commune, je crois, mes amis, qu'il faudrait contribuer, avec nos voisins à refaire le pont de Saint-Avertin, qui, nous abrégeant d'une grande lieue le transport d'ici à Tours, par le prompt débit de nos denrées, augmenterait le prix et le produit des terres dans tous les environs ; c'est là, je crois, le meilleur emploi à faire de notre superflu, lorsque nous en aurons. Mais d'acheter Chambord pour le duc de Bordeaux, je n'en suis pas d'avis, et ne le voudrais pas quand nous aurions de quoi, l'affaire étant, selon moi, mauvaise pour lui, pour nous et

pour Chambord. Vous l'allez comprendre, j'espère, si vous m'écoutez. Il est fête, et nous avons le temps de causer ".

C'est dans le *Simple discours* que se trouve aussi ce portrait du courtisan :

" Mendier n'est pas honte à la cour : c'est toute la vie du courtisan. Dès l'enfance, appris à cela, voué à cet état par honneur, il s'en acquitte bien autrement que ceux qui mendient par paresse ou par nécessité. Il y apporte un soin, un art, une patience, une persévérance et aussi des avances, une mise de fonds ; c'est tout, en tout, genre d'industrie. Gueux à la besace, que peut-on faire ? Le courtisan mendie en carrosse à six chevaux, et attrape plus tôt un million que l'autre un morceau de pain noir. Actif, infatigable, il ne s'endort jamais ; il veille la nuit, et le jour guette le temps de demander, comme vous celui de semer, et mieux. Aucun refus, aucun mauvais succès ne lui fait perdre courage. Si nous mettions dans nos travaux la moitié de cette constance, nos greniers chaque année rompraient. Il n'est affront, dédain, outrage, ni mépris qui le puissent rebuter. Econduit, il insiste ; repoussé, il tient bon ; qu'on le chasse, il revient ; qu'on le batte, il se couche à terre. *Frappe, mais écoute*, et donne ".

Ce pamphlet, dans lequel l'auteur livrait au mépris public non seulement les courtisans, mais aussi les institutions établies, fut déféré aux tribunaux. Le procès eut un grand retentissement et Paul-Louis fut condamné à la prison et à l'amende, ce qui mit le comble à sa popularité dans le parti révolution-

naire. A peine sorti de prison, il recommença la guerre par sa *Pétition pour des villageois qu'on empêchait de danser*. Puis, sous le voile de l'anonyme, il publia les *Réponses aux anonymes*, le *Livret de Paul-Louis*, la *Gazette du village*, la *Pièce diplomatique*, etc. En 1824, il écrivit le *Pamphlet des pamphlets*, son chef-d'œuvre. Il mourut l'année suivante, assassiné au coin d'un bois par un de ses serviteurs.

Quoiqu'il lui manquât le grand souffle, Paul-Louis Courier fut un maître écrivain ; mais il fut aussi un mauvais citoyen, et un sophiste dangereux. Il mit son talent au service de la Révolution, il consacra sa plume acérée à la démolition de toutes les autorités sociales. Il a mérité ce dur jugement de M. Alfred Nettement :

" Il y a des hommes qui haïssent l'autorité à cause du mauvais usage qu'on en fait ; Courier la haïssait pour elle-même, et tout simplement parce qu'elle était l'autorité. Le plus grand tort du pouvoir à ses yeux, c'était d'être le pouvoir. " Notre ennemi, c'est notre maître ", telle était sa morale ; morale assez immorale quoiqu'elle soit de Jean La Fontaine, ce fabuliste d'une bonhomie méchante, qui souvent se trouve être un satirique bien au-dessus de Perse et Juvénal. Tout le secret de la politique de Paul-Louis est dans cette maxime. C'était au même titre qu'il attaqua pendant la restauration les trois personnes sociales qu'il trouvait au-dessus de sa tête : le roi, le noble et le prêtre. Le tort du roi, c'était de dominer du haut du trône ; le tort du noble, de dominer de son arbre généalogique,

qui enfonçait ses racines dans un glorieux passé ; le tort du prêtre, de dominer du haut de la chaire. Avez-vous ressenti quelquefois, par un temps de pluie et de boue, ces mouvements de colère dont le piéton est animé contre l'homme en carrosse? Eh bien ! agrandissez cette disposition d'esprit et faites-en une habitude permanente, et vous aurez une définition exacte de la nature de Paul-Louis Courier. C'était un piéton qui voulait éclabousser les voitures ".

Pendant que Paul-Louis Courier aiguisait ses pamphlets, Béranger, sous le même drapeau et pour la même cause, fredonnait ses chansons. Grâce à la popularité de la forme qu'il avait adoptée, il est beaucoup plus célèbre que Courier, quoiqu'il lui soit bien inférieur comme écrivain. Tout le monde connaît le chansonnier et son œuvre, œuvre dissolvante et démoralisatrice, dont quelques inspirations heureuses ne sauraient faire amnistier l'incrédulité, le sensualisme et l'esprit destructeur qui en sont la note dominante. Le chansonnier lança les flèches de son carquois contre le trône et l'autel. En parlant de lui-même il a pu dire :

Tes traits aigus lancés au trône même
En retombant aussitôt ramassés,
De près, de loin, par le peuple qui t'aime
Volaient en chœur vers le but relancés.
Puis quand le trône ose brandir son foudre,
De vieux fusils l'abattent en trois jours ;
Pour tous les coups tirés dans son velours,
Combien ma muse a fabriqué de poudre.

Voilà le révolutionnaire ; voici maintenant le sceptique et l'impie. Chantant la mort d'un suicidé, il crie aux ministres de la religion :

Descendu là sans s'appuyer sur vous,
Dans l'autre vie, il entre exempt d'alarme,
Qu'est-il besoin que votre Dieu jaloux
De son enfer vienne effrayer vos larmes ?
Cessez vos chants, prêtres ; c'est à ma voix
De le bénir pour la dernière fois.

C'est avec justice qu'un critique éminent, M. de Pontmartin, a écrit de Béranger :

" Je déclare, après avoir relu attentivement l'édition complète des *Chansons*, qu'au point de vue religieux et politique, M. Béranger a joué le rôle le plus perfide, le plus coupable et le plus vil ; qu'il doit figurer au premier rang de ceux qui ont fait du mal à l'humanité, à leur époque et à leur pays ; que ce mal il l'a fait sciemment, froidement, non pas par entraînement et par passion, non pas dans cette sorte de fièvre et d'ivresse qu'excuse la chaleur de la lutte, mais avec calcul, en versant la goutte de poison là où il savait qu'elle serait plus corrosive et plus meurtrière, et en prenant pour auxiliaire, dans son œuvre criminelle, tout ce que l'esprit de parti a de plus bas, de plus méchant et de plus bête ".

Cette guerre de chansons et de pamphlets, menée par Paul-Louis Courier et Béranger, cette bataille de tous les jours livrée par une presse ardente, par une opposition habile et implacable, finit par tuer la Restauration. Les trois journées de juillet renver-

sèrent le trône de Charles X et élevèrent celui de Louis-Philippe.

Au milieu du fracas de cette seconde révolution, et du déchaînement d'appétits et d'intérêts qui en fut le corollaire, un poète nouveau se fit jour. *Facit indignatio versum* dit le poète latin. L'indignation donna l'essor à la muse satirique d'Auguste Barbier. C'était un cœur honnête et une âme loyale, quoiqu'il eût le malheur de n'avoir pas la foi chrétienne, et le spectacle de la course aux places, aux honneurs, qui marqua les débuts du régime issu des barricades de juillet, lui mit aux lèvres le brûlant ïambe dont André Chénier avait marqué ses bourreaux.

Nous allons lire quelques extraits de la pièce de Barbier intitulée la *Curée*, pour avoir une idée de ce genre violent et grandiose où le poète arrive à l'effet par le réalisme des images, et où la brutalité voulue de l'expression dépasse parfois toutes les bornes :

Oh ! lorsqu'un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Que les cloches hurlaient, que la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs ;
Que dans Paris entier, comme la mer qui monte,
Le peuple soulevé grondait,
Et qu'au lugubre accent des vieux canons de fonte
La Marseillaise répondait,
Certe, on ne voyait pas, comme au jour où nous sommes,
Tant d'uniformes à la fois ;
C'était sous des haillons que battaient les cœurs d'homme
C'étaient alors de sales doigts
Qui chargeaient les mousquets et renvoyaient la foudre ;
C'était la bouche aux vils jurons

Qui mâchait la cartouche, et qui, noire de poudre,
Criait aux citoyens : Mourons !
Mais, ô honte ! Paris si beau dans sa colère,
Paris, si plein de majesté
Dans ce jour de tempête où le vent populaire
Déracina la royauté,
Paris, si magnifique avec ses funérailles,
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,
Ses chemins dépavés et ses pans de murailles
Troués comme de vieux drapeaux ;
Paris, cette cité de lauriers toute ceinte,
Dont le monde entier est jaloux,
Que les peuples émus appellent tous la sainte,
Et qu'ils ne nomment qu'à genoux,
Paris n'est maintenant qu'une sentine impure,
Un égout sordide et boueux,
Où mille noirs courants de limon et d'ordure
Viennent traîner leurs flots honteux ;
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,
D'effrontés coureurs de salons,
Qui vont de porte en porte, et d'étage en étage,
Gueusant quelques bouts de galons ;
Une halle cynique aux clameurs insolentes,
Où chacun cherche à déchirer
Un misérable coin des guenilles sanglantes
Du pouvoir qui vient d'expirer.

Ainsi, quand désertant sa bauge solitaire,
Le sanglier frappé de mort,
Est là, tout palpitant, étendu sur la terre.
Et sous le soleil qui le mord ;
Lorsque blanchi de bave et la langue tirée
Ne bougeant plus en ses liens,
Il meurt, et que la trompe a sonné la curée
A toute la meute des chiens,
Toute la meute, alors, comme une vague immense,
Bondit ; alors chaque mâtin
Hurle en signe de joie, et prépare d'avance
Ses larges crocs pour le festin ;

Et puis vient la cohue et les abois féroces
Roulent de vallons en vallons ;
Chiens courants et limiers, et dogues, et molosses,
Tout s'élance, et tout crie : Allons !
Quand le sanglier tombe et roule sur l'arène,
Allons, allons ! les chiens sont rois !
Le cadavre est à nous ; payons-nous notre peine,
Nos coups de dents et nos abois.
Allons ! nous n'avons plus de valet qui nous fouaille
Et qui se pende à notre cou :
Du sang chaud, de la chair, allons, faisons ripaille.
Et gorgeons-nous tout notre soûl !
Et tous comme ouvriers que l'on met à la tâche,
Fouillent ses flancs à plein museau,
Et de l'ongle et des dents travaillent sans relâche,
Car chacun en veut un morceau ;
Car il faut au chenil que chacun d'eux revienne
Avec un os demi-rongé,
Et que, trouvant au seuil son orgueilleuse chienne,
Jalouse et le poil allongé.
Il lui montre sa gueule encor rouge, et qui grogne,
Son os dans les dents arrêté,
Et lui crie, en jetant son quartier de charogne :
Voici ma part de royauté !

Une autre pièce, l'*Idole*, où Napoléon, le " Corse aux cheveux plats ", était impitoyablement et cruellement flagellé, porta à son apogée la réputation de l'auteur.

Ce début éclatant de Barbier qui le fit entrer de plain-pied dans la renommée, n'eut pas de lendemain. Le poète des *Iambes* ne retrouva jamais ce grand succès. Il fit encore de beaux vers, et produisit des œuvres de mérite : *Il Pianto*, impressions d'un voyage en Italie, *Lazare*, impressions d'un voyage en Angleterre, *Les Sylves*, les *Rimes*

héroïques ; mais aucun de ces livres ne réveilla l'attention, publique et quand il fut élu à l'Académie française, en 1869 seulement, quelqu'un put demander s'il était parent de M. Barbier l'illustre auteur des *Iambes.* Cette grande œuvre satirique est restée son titre immortel. Elle a même jeté dans l'ombre tout ce qu'il a produit depuis. Lors de sa réception à l'Académie, dit un de ses biographes, M. de Sacy qui lui répondait, eut l'air de faire entendre, avec cette malice qui distingue les académiciens, qu'il était déjà depuis longtemps un homme mort et enterré : " Bien des gens ", lui dit-il, " ne connaissent pas M. Barbier ; l'auteur des *Iambes* est connu de tout le monde : ainsi les noms de nos vieux maréchaux disparaissent sous le nom que la victoire leur a donné ". Et un peu après : " On vous a si bien lu, monsieur, et vos vers sont entrés si profondément dans les mémoires, qu'aujourd'hui encore une bonne partie du public en est demeurée à vos *Iambes*, et vous considère, ou peu s'en faut, comme un homme mort... à la poésie ".

Auguste Barbier est mort en 1882. Son successeur à l'Académie, Mgr Perraud, évêque d'Autun, a fait de lui, dans son discours de réception, l'appréciation suivante qui est marquée au coin de la plus grande justesse : " Après les chefs-d'œuvre incontestés de son début, s'est-il laissé gagner par une nonchalance qu'expliqueraient, dans une certaine mesure, ses goûts et ses habitudes d'artiste ? S'est-il mis trop à l'aise vis-à-vis des conditions de travail dont le génie ne saurait dispenser ses privilégiés ?

Ne serait-ce pas enfin que les inspirations vraiment extraordinaires et de premier ordre sont gouvernées par des lois que l'homme subit et ne fait pas ? L'esprit créateur et illuminateur souffle où il veut, quand il veut. Il eut son heure le jour où il dicta des vers immortels à l'auteur de la *Curée* et de l'*Idole*. Que faut-il de plus pour mettre sur un nom et sur une œuvre la consécration de la gloire " ?

Vers le même temps que Barbier forgeait ses *Iambes*, Barthélemy et Méry s'armaient du fouet de *Némésis* contre les actes du gouvernement de Louis-Philippe. Ces frères siamois de la satire étaient tous deux nés à Marseille, le premier en 1796, le second en 1798. Attirés à Paris par le désir de se faire un nom dans les lettres, ils se lièrent d'une étroite amitié. Ce fut en 1825 que commença cette collaboration célèbre qui enfanta les *Sidiennes*, la *Villéliade*, la *Corbièréide*, la *Peyronnéide*, poèmes satiriques dirigés contre MM. de Villèle, de Corbière, et de Peyronnet, ministres de Charles X. Les deux poètes publièrent aussi en 1828 un poème épique, *Napoléon en Egypte*. Le triomphe du parti auquel ils appartenaient, en 1830, ne désarma pas leur verve. Ils se tournèrent contre le nouveau pouvoir, et fondèrent cette œuvre sans précédent et sans modèle, *Némésis*, un pamphlet périodique en vers.

Comme l'a fait observer un critique, " c'était là un véritable tour de force ; *Némésis* contenait chaque semaine deux ou trois cents vers sur l'actualité du moment ; les rédacteurs y flagellaient sans pitié

les ridicules ou les faiblesses politiques avec une âpreté et une énergie qui rappelaient Juvénal ".

C'est le 27 mars 1831, que commença la publication de ce pamphlet d'un nouveau genre. Dans le prospectus-spécimen on lisait ces vers qui contenaient le programme de l'œuvre :

La justice !...il est temps d'agrandir son domaine :
Il n'a pas tout prévu, votre Code pénal ;
La vindicte publique invoque un tribunal ;
Lui seul pourra juger le crime insaisissable
Qui passe et disparaît comme un pied sur le sable,
Les complots de boudoir, les forfaits de salon
Que n'a jamais ferrés l'argousin de Toulon.
Némésis leur promet de lentes agonies.
C'est elle qui, vengeant des trames impunies,
Sur les piéges d'état, sur les hauts guet-apens,
Agitera sa torche et son fouet de serpent.
Dans la voix du poète elle trouve un organe ;
Ce que le Code absout, ce juge le condamne ;
Aux assises du peuple il traduit le pouvoir :
Quand Thémis est aveugle, ou feint de ne plus voir,
Pour le Parquet nouveau s'ouvre une tâche immense ;
Où s'arrête la loi, la satire commence.

Barthélemy signait seul ce pamphlet poétique, mais il est certain que Méry y collaborait activement, comme le prouve cette réplique de Barthélemy à un poète, dans sa XVIIième *Némésis :*

Non, tu n'as point sondé les secrets de mon être ;
Poète aérien, tu n'as pu me connaître,
Ni moi, ni cet ami, mon complice fervent,
De mon vers implacable hémistiche vivant.

L'épisode le plus célèbre de la carrière de *Némésis* fut l'attaque contre Lamartine et la réplique de

celui-ci. Nous croyons vous intéresser, Mesdames et Messieurs, par quelques détails sur ce duel littéraire.

Lamartine avait servi la Restauration dans la diplomatie ; il avait chanté le sacre de Charles X à Reims ; il avait publié les *Méditations* et les *Harmonies*, qui contiennent plusieurs pièces d'inspiration religieuse ; il avait été élu membre de l'Académie française en 1829 ; puis il était parti pour l'Orient ; et, à son retour, la Restauration étant tombée, il briguait les honneurs de la députation, sous le nouveau régime, à la fois à Toulon et à Dunkerque.

C'est à l'occasion de cette double candidature, et en faisant allusion à ces divers incidents de la carrière de Lamartine que *Némésis* publia la pièce suivante :

A M. DE LAMARTINE,

Candidat à la Députation de Toulon et de Dunkerque.

Je me disais : Donnons quelques larmes amères
Au poète qui suit de sublimes chimères,
Fuit les cités, s'assied aux bords des vieilles tours,
Sous les vieux aqueducs prolongés en arcades,
Dans l'humide brouillard des sonores cascades,
Et dort sous l'aile des vautours.

Hélas ! toujours au bord des lacs, des précipices,
Toujours comme on le peint devant ses frontispices,
Drapant d'un manteau brun ses membres amaigris,
Suivant de l'œil, baigné par les feux de la lune,
Les vagues à ses pieds mourant l'une après l'une,
Et les aigles dans les cieux gris.

Quelle vie ! et toujours, poète suicide,
Boire et boire à longs flots une existence acide ;
Ne donner qu'à la mort un sourire fané ;
Se bannir en pleurant loin des cités riantes,
Et dire comme Job en mille variantes :
O mon Dieu ! pourquoi suis-je né ?

Oh ! que je le plaignais ! ma douleur inquiète
Demandait aux passants : Où donc est le poète ?
Que ne puis-je donner une obole à sa faim !
Et lui dire : Suis-moi sous mes pins d'Ionie,
Là tu t'abreuveras d'amour et d'harmonie ;
Tu vivras comme un séraphin.

Mais j'étouffai bientôt ma plainte ridicule ;
Je te vis une fois sous tes formes d'Hercule,
Courant en tilbury, sans regarder le ciel ;
Et l'on disait : Demain il part pour la Toscane,
De la diplomatie il va sonder l'arcane
Avec un titre officiel.

Alors je dis : Heureux le géant romantique
Qui mêle Ezéchiel avec l'arithmétique !
De Sion à la Banque il passe tour à tour ;
Pour encaisser les fruits de la littérature,
Ses traites à la main, il s'élance en voiture
En descendant de son vautour.

D'en haut tu fais tomber sur nous, petits atomes,
Tes *Gloria Patri* delayés en deux tomes,
Tes Psaumes de David imprimés sur vélin ;
Mais quand de tes billets l'échéance est venue,
Poète financier, tu descends de la nue
Pour régler avec Gosselin.

Un trône est-il vacant dans notre Académie,
A l'instant, sans regrets, tu quittes Jérémie
Et le char d'Elisée aux rapides essieux ;
Tu daignes ramasser avec ta main d'archange
Des titres, des rubans, joyaux pétris de fange,
Et tu remontes dans les cieux.

On dit même aujourd'hui, poète taciturne,
Que tu viens méditer sur les chances de l'urne ;
Que, le front couronné d'ache et de nénuphar,
Appendant à ton mur le cithare hébraïque,
Tu viens solliciter l'électeur prosaïque,
Sur l'Océan et sur le Var.

Oh ! frère, cette fois j'admire ton envie,
Et tu pousses trop loin le dégoût de la vie :
Nous avons bien permis à ton modeste orgueil
D'échanger en cinq ans tes bibliques paroles
Contre la croix d'honneur, l'amitié de Vitrolles
Et l'académique fauteuil.

Mais aujourd'hui, pour prix de tes hymnes dévotes
Aux hommes de juillet tu demandes leurs votes,
C'en est trop, l'Esprit-Saint égare ta fierté ;
Sais-tu qu'avant d'entrer dans l'arène publique,
Il faut que, devant nous, tout citoyen explique
Ce qu'il fit pour la liberté ?

On n'a point oublié tes œuvres trop récentes,
Tes hymnes à Bonald en strophes caressantes,
Et sur l'autel Rémois ton vol de séraphin ;
Ni tes vers courtisans pour les rois légitimes,
Pour les calamités des augustes victimes
Et pour ton seigneur le Dauphin.

Va, les temps sont passés des sublimes extases,
Des harpes de Sion, des saintes paraphrases ;
Aujourd'hui tous ces chants expirent sans écho ;
Va donc, selon tes vœux, gémir en Palestine
Et présenter sans peur le nom de Lamartine
Aux électeurs de Jéricho.

La pièce était mordante ; mais, cette fois, Barthélemy s'était attaqué à plus fort que lui. La réponse de Lamartine fut admirable de noblesse, de dignité

et d'éloquence, et compte parmi ses meilleures inspirations. La voici :

A NÉMÉSIS

Non, sous quelque drapeau que le barde se range,
La muse sert sa gloire et non ses passions !
Non, je n'ai pas coupé les ailes de cet ange
Pour l'atteler hurlant au char des factions !
Non, je n'ai point couvert du masque populaire
Son front resplendissant des feux du saint parvis,
Ni pour fouetter et mordre, irritant sa colère,
Changé ma muse en Némésis !

D'implacables serpents, je ne l'ai point coiffée ;
Je ne l'ai pas menée une verge à la main,
Injuriant la gloire avec le luth d'Orphée,
Jeter des noms en proie au vulgaire inhumain.
Prostituant ses vers aux clameurs de la rue,
Je n'ai pas arraché la prêtresse au saint lieu ;
A ses profanateurs je ne l'ai pas vendue,
Comme Sion vendit son Dieu !

Non, non : je l'ai conduite au fond des solitudes,
Comme un amant jaloux d'une chaste beauté ;
J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes
Dont la terre eût blessé leur tendre nudité ;
J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
Que la prière et que l'amour !

L'or pur que sous mes pas semait sa main prospère
N'a point payé la vigne ou le champ du potier ;
Il n'a point engraissé les sillons de mon père
Ni les coffres jaloux d'un avide héritier :

Elle sait où du ciel ce divin denier tombe.
Tu peux sans le ternir me reprocher cet or !
D'autres bouches un jour te diront sur ma tombe
Où fut enfoui mon trésor.

Je n'ai rien demandé que des chants à sa lyre,
Des soupirs pour une ombre et des hymnes pour Dieu !
Puis, quand l'âge est venu m'enlever son délire,
J'ai dit à cette autre âme un trop précoce adieu :
" Quitte un cœur que le poids de la patrie accable !
Fuis nos villes de boue et notre âge de bruit !
Quand l'eau pure des lacs se mêle avec le sable,
Le cygne remonte et s'enfuit ".

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,
S'il n'a l'âme et la lyre et les yeux de Néron,
Pendant que l'incendie en fleuve ardent circule
Des temples aux palais, du Cirque au Panthéon !
Honte à qui peut chanter pendant que chaque femme
Sur le front de ses fils voit la mort ondoyer,
Que chaque citoyen regarde si la flamme
Dévore déjà son foyer !

Honte à qui peut chanter pendant que les sicaires
En secouant leurs torches aiguisent leurs poignards,
Jettent les dieux proscrits aux rires populaires,
Ou traînent aux égouts les bustes des Césars !
C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste !
C'est l'heure de monter au rostre ensanglanté,
Et de défendre au moins de la voix et du geste
Rome, les dieux, la liberté !

La liberté ! ce mot dans ma bouche t'outrage ?
Tu crois qu'un sang d'ilote est assez pur pour moi,
Et que Dieu de ses dons fit un digne partage,
L'esclavage pour nous, la liberté pour toi ?
Tu crois que de Séjan le dédaigneux sourire
Est un prix assez noble aux cœurs tels que le mien,
Que le ciel m'a jeté la bassesse et la lyre,
A toi, l'âme du citoyen ?

Tu crois que ce saint nom qui fait vibrer la terre,
Cet éternel soupir des généreux mortels
Entre Caton et toi doit rester un mystère ;
Que la liberté monte à ses premiers autels ?
Tu crois qu'elle rougit du chrétien qui l'épouse,
Et que nous adorons notre honte et nos fers
Si nous n'adorons pas ta liberté jalouse
Sur l'autel d'airain que tu sers ?

Détrompe-toi, poète, et permets-nous d'être hommes !
Nos mères nous ont faits tous du même limon
La terre qui vous porte est la terre où nous sommes,
Les fibres de nos cœurs vibrent au même son !
Patrie et liberté, gloire, vertu, courage,
Quel pacte de ces biens m'a donc déshérité ?
Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage,
Esaü de la liberté ?

Va, n'attends pas de moi que je la sacrifie
Ni devant vos dédains ni devant le trépas !
Ton Dieu n'est pas le mien, et je m'en glorifie :
J'en adore un plus grand qui ne te maudit pas !
La liberté que j'aime est née avec notre âme,
Le jour où le plus juste a bravé le plus fort,
Le jour où Jéhovah dit au fils de la femme :
" Choisis, des fers ou de la mort ".

Que ces tyrans divers, dont la vertu se joue,
Selon l'heure et les lieux s'appellent peuple ou roi,
Déshonorent la pourpre ou salissent la boue,
La honte qui les flatte est la même pour moi !
Qu'importe sous quel pied se courbe un front d'esclave ?
Le joug, d'or ou de fer, n'en est pas moins honteux !
Des rois tu l'affrontas, des tribuns je le brave :
Qui fut moins libre de nous deux ?

Fais-nous ton Dieu plus beau, si tu veux qu'on l'adore ;
Ouvre un plus large seuil à ses cultes divers !
Repousse du parvis que leur pied déshonore
La vengeance et l'injure aux portes des enfers !

Ecarte ces faux dieux de l'autel populaire,
Pour que le suppliant n'y soit pas insulté
Sois la lyre vivante, et non pas le cerbère
Du temple de la Liberté !

Un jour de nobles pleurs laveront ce délire !
Et ta main, étouffant le son qu'elle a tiré,
Plus juste arrachera des cordes de ta lyre
La corde injurieuse où la haine a vibré !
Mais moi j'aurai vidé la coupe d'amertume
Sans que ma lèvre même en garde un souvenir ;
Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
Ce qu'on jette pour la ternir.

Némésis était un tour de force qui ne pouvait durer toujours. An bout d'un an le pamphlet rimé cessa de paraître. Et quelque temps après on apprit que Barthélemy s'était rallié à ceux qu'il avait tant dénoncés. Cette palinodie lui valut bien des reproches cruels auxquels il répondit un jour par une pièce où se trouvait le vers fameux :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Méry avait abandonné sa collaboration avant la fin de l'année ; et, durant le reste de sa carrière, qui se termina en 1866, il écrivit surtout des romans dont la plupart sont peu recommandables, malheureusement. L'œuvre capitale de Barthélemy, après *Némésis*, fut une excellente traduction de l'*Enéide*. Il mourut en 1867, un an après son ami.

Je dois ici une mention à Viennet, qui, né en 1777, vécut quatre-vingt-onze ans, et publia d'assez bonnes satires sous la Restauration et sous le règne de Louis-

Philippe. Je ne dois pas non plus passer sous silence Amédée Pommier, l'auteur des *Colères*, volume de poésies satiriques qui n'étaient pas sans mérite.

Sous le gouvernement de juillet, Auguste Barbier, Barthélemy, et Méry avaient été les principaux représentants de la satire et du pamphlet en vers. M. de Cormenin fut le principal pamphlétaire en prose de cette époque.

Né en 1788, reçu avocat en 1807 sous l'Empire, entré au Conseil d'Etat en 1810, il fit surtout, jusque vers 1830, une carrière administrative. C'est sous la monarchie de juillet que se manifesta avec éclat son talent de pamphlétaire. Elu député de la gauche, il attaqua la liste civile avec une verve extraordinaire dans une série de pamphlets qu'il signa du pseudonyme de Timon. Voici un échantillon de son genre. C'est le début de sa brochure, *Questions scandaleuses d'un jacobin*, au sujet de la dotation du duc de Nemours :

" Il y a un certain lieu dans Paris qui est borné à l'orient par la grille du Carrousel, au couchant par le jardin de Lenôtre, au nord par la rue de Rivoli, au midi par la Seine. Ce lieu a nom les Tuileries.

" Or dans ce petit coin de Paris, bien petit, on traite résolument de jacobins tous ceux qui s'avisent de trouver que la liste civile, avec ses vingt-six millions, en louis neufs et reluisants au soleil, n'est pas déjà trop mal riche comme cela ; que le domaine privé, avec plus d'une centaine de millions, en a sa suffisance et plus que sa suffisance, et que c'est assez la mode, en France, qu'un père de famille bien nippé

et bien renté ne fasse point payer la dot de ses enfants par ses parents, voisins, amis et connaissances, et surtout par ceux qui ne sont ni ses parents, ni ses voisins, ni ses amis, ni ses connaissances.

" Je suis l'un de ces jacobins, jacobins pour vous servir, messieurs de la cour, et du fond de ma jacobinière, où je vis en compagnie de trente-trois millions de contribuables, tous mal pensants et mauvais payeurs, je suis assez osé, voyez cela, pour vous adresser maintes questions qui vont faire frémir les cœurs sensibles de la haute et basse livrée, et qui sont toutes, je l'avoue, plus impertinentes, plus effrontées, plus scandaleuses, plus incendiaires et plus infernalement logiques les unes que les autres.

" Entrons vivement dans l'affaire, car le temps presse, et vous avez hâte, on le sait bien, de palper la somme ".

En 1845, M. de Cormenin, considéré jusque-là comme appartenant à l'opinion la plus avancée, se jeta résolument dans la polémique relative à la liberté de l'enseignement, et publia, en faveur des catholiques et pour la défense des Jésuites, deux brochures : *Oui et non* et *Feu ! Feu !* qui eurent un retentissement énorme.

C'est vers la même époque que Timon publia son livre des *Orateurs*, œuvre intéressante et originale dont plusieurs parties tiennent du pamphlet.

Le rôle de pamphlétaire de M. de Cormenin se termina en 1846. Depuis lors il se consacra à des œuvres de bienfaisance et à des travaux d'éducation. Il rentra au Conseil d'Etat sous le second

empire, et c'est dans ce poste qu'il mourut en 1868.

Nous arrivons à une époque où la satire et le pamphlet politique, ne pouvant élever la voix en France, à cause du régime préventif inauguré en 1852, durent passer la frontière. Ils n'en furent que plus violents et plus audacieux.

Le coup d'Etat de Louis-Napoléon au Deux-Décembre compta parmi ses victimes les plus célèbres et ses ennemis les plus implacables un grand poète dévoyé, Victor Hugo. L'auteur des *Odes et ballades*, après avoir été légitimiste en 1825, orléaniste après 1830, bonapartiste ardent en 1848, s'était transformé en républicain et démocrate par ambition vers 1850. Devenu l'un des porte-voix les plus sonores de la Montagne dans l'Assemblée législative il aspirait à un grand rôle politique, et rêvait de devenir président de la République, lorsque le coup d'Etat vint détruire toutes ses espérances.

Déçu dans ses ambitions et réfugié d'abord à Bruxelles, puis à Jersey et enfin à Guernesey, il déversa dans deux livres de colère et de vengeance ses haines et ses fureurs contre le vainqueur du Deux-Décembre. Il écrivit en prose *Napoléon le Petit*, et en vers les *Châtiments*.

Ces deux œuvres sont d'inspiration mauvaise. Le poète s'y vautre dans l'injure et dans l'invective à outrance. Il s'en prend à tout et à tous, à l'Eglise, à la magistrature, à l'armée. Il traîne dans la boue Pie IX, Mgr Sibour, Montalembert, Louis Veuillot, tous ceux qui ont souri quand il parlait, ou n'ont pas applaudi quand il chantait, et il les joint dans

ses strophes furibondes à celui qui est le suprême objectif de sa rage : Louis-Napoléon.

Nous allons choisir quelques extraits de ces œuvres, où Victor Hugo, on est forcé de le reconnaître, a atteint parfois une puissance d'expression et une beauté de forme extraordinaires.

Il avait appelé pour la première fois Louis-Napoléon " *Napoléon le Petit* ", dans un discours à la tribune de l'Assemblée législative.

C'etait au cours d'un débat sur la revision de la constitution ; et, à propos des tentatives de restauration impérialiste, dont on avait parlé devant la Chambre, Victor Hugo, essayant d'écraser le prince-président en le comparant au triomphateur d'Austerlitz et de Friedland, s'était écrié : " Quoi ! après Auguste, Augustule ! Quoi ! parce que nous avons eu Napoléon le Grand, il faut que nous ayons Napoléon le Petit " !

Ce surnom de *Napoléon le Petit* devint le titre d'un pamphlet en prose que le poète publia à Bruxelles aux premiers jours de son exil. Il l'écrivit en un mois, du 12 juin au 14 juillet 1852. M. Edmond Biré, un critique de haute valeur, le place au rang des meilleurs ouvrages de Victor Hugo, au point de vue de la forme. " Le pamphlet est admirable, dit-il. Ce qui manque à la plupart des œuvres du poète, c'est cette qualité que rien ne remplace et hors de laquelle il n'est pas de vraie grandeur, la *sincérité*. Dans *Napoléon le Petit*, dans ces pages enflammées, furieuses, frénétiques, Victor Hugo a été sincère. Le poète n'est plus un écho ; sa passion

est une vraie passion, sa colère une vraie colère, sa haine une vraie haine. Aussi le livre est-il violent jusqu'à la rage, brutal jusqu'au cynisme, injuste jusqu'à la folie, mais violent, brutal et fou, il est vivant " !

Jugez vous-mêmes, Mesdames et Messieurs, de la vérité de cette appréciation. Voici la dernière page du pamphlet :

" Quoi ! c'est ce Bonaparte qui a fait cette ruine !

" Quoi ! c'est au centre du plus grand peuple de la terre ; quoi ! c'est au milieu du plus grand siècle de l'histoire que ce personnage s'est dressé debout et a triomphé !

" Se faire de la France une proie, grand Dieu ! ce que le lion n'eût pas osé, le singe l'a fait ! ce que l'aigle eût redouté de saisir dans ses serres, le perroquet l'a pris dans sa patte ! Quoi ! Louis XI y eût échoué ! quoi ! Richelieu s'y fût brisé ! quoi ! Napoléon n'y eût pas suffi ! En un jour, du soir au matin, l'absurde a été le possible. Tout ce qui était axiome est devenu chimère. Tout ce qui était mensonge est devenu fait vivant. Quoi ! le plus éclatant concours d'hommes ! quoi, le plus magnifique mouvement d'idées ! quoi ! le plus formidable enchaînement d'événements ! quoi ! ce qu'aucun Titan n'eût contenu, ce qu'aucun Hercule n'eût détourné, le fleuve humain en marche, la vague française en avant, la civilisation, le progrès, l'intelligence, la révolution, la liberté, il a arrêté cela un beau matin, purement et simplement, tout net, ce masque, ce nain, ce Tibère avorton, ce néant !

" Dieu marchait, et allait devant lui. Louis Bonaparte, panache en tête, s'est mis en travers et a dit à Dieu : " Tu n'iras pas plus loin !

" Dieu s'est arrêté.

" Et vous vous figurez que cela est ! et vous vous imaginez que ce plébiscite existe, que cette constitution de je ne sais plus quel jour de janvier existe, que ce sénat existe, que ce conseil d'Etat et ce corps législatif existent ! Vous vous imaginez qu'il y a un laquais qui s'appelle Rouher, un valet qui s'appelle Troplong, un eunuque qui s'appelle Baroche, et un sultan, un pacha, un maître qui se nomme Louis Bonaparte ! Vous ne voyez donc pas que c'est tout cela qui est chimère ! vous ne voyez donc pas que le Deux-Décembre n'est qu'une immense illusion, une pause, un temps d'arrêt, une sorte de toile de manœuvre derrière laquelle Dieu, ce machiniste merveilleux, prépare et construit le dernier acte, l'acte suprême et triomphal de la Révolution française ! Vous regardez stupidement la toile, les choses peintes sur ce canevas grossier, le nez de celui-ci, les épaulettes de celui-là, le grand sabre de cet autre, ces marchands d'eau de Cologne galonnés que vous appelez des généraux, ces poussahs que vous appelez des magistrats, ces bonshommes que vous appelez des sénateurs, ce mélange de caricatures et de spectres, et vous prenez cela pour des réalités ! Et vous n'entendez pas au delà, dans l'ombre, ce bruit sourd ! vous n'entendez pas quelqu'un qui va et vient ! vous ne voyez pas trembler cette toile au souffle de ce qui est derrière ! "

Après la prose, les vers. Après *Napoléon le Petit*, les *Châtiments*, publiés en 1853. Un critique éminent affirme que ce recueil est le chef-d'œuvre de Victor Hugo. Cet éloge n'est peut-être pas démesuré, mais il faut se hâter d'ajouter que bien des pages de ce chef-d'œuvre sont odieuses. Quelques citations vous en donneront une idée. Poursuivant toujours sa tactique de rapetisser Louis-Napoléon en évoquant le souvenir glorieux du grand empereur, le poète, dans sa pièce intitulée *Toulon*, fait un rapprochement entre le Toulon de 1793 où commença la fortune de Bonaparte, et le Toulon contemporain, ville connue des forçats. Et il fait sortir de ce rapprochement une foudroyante invective contre le créateur du second empire :

TOULON

I

En ce temps-là, c'était une ville tombée
Au pouvoir des Anglais, maîtres des vastes mers,
Qui, du canon battue et de terreur courbée
Disparaissait dans les éclairs.

C'était une cité qu'ébranlait le tonnerre
A l'heure où la nuit tombe, à l'heure où le jour naît,
Qu'avait prise en sa griffe Albion, qu'en sa serre
La République reprenait.

Dans la rade couraient les frégates meurtries ;
Les pavillons pendaient, troués par le boulet ;
Sur le front orageux des noires batteries
La fumée à longs flots roulait.

On entendait gronder les forts, sauter les poudres ;
Le brûlot flamboyant sur la vague qui luit ;
Comme un astre effrayant qui se disperse en foudres,
La bombe éclatait dans la nuit.

Sombre histoire ! Quel temps ! Et quelle illustre page !
Tout se mêlait, le mât coupé, le mur détruit,
Les obus, le sifflet des maîtres d'équipage,
Et l'ombre, et l'horreur, et le bruit.

O France ! tu couvrais alors toute la terre
Du choc prodigieux de tes rébellions.
Les rois lâchaient sur toi le tigre et la panthère,
Et toi, tu lâchais les lions.

Alors la République avait quatorze armées.
On luttait sur les monts et sur les océans.
Cent victoires jetaient au vent cent renommées.
On voyait surgir les géants !

Alors apparaissaient des aubes rayonnantes.
Des inconnus, soudain éblouissant les yeux,
Se dressaient, et faisaient aux trompettes sonnantes
Dire leurs noms mystérieux.

Ils faisaient de leurs jours de sublimes offrandes ;
Ils criaient : " Liberté ! guerre aux tyrans ! mourons !
Guerre " ! et la gloire ouvrait ses ailes toutes grandes
Au-dessus de ces jeunes fronts.

II

Anjourd'hui c'est la ville où toute honte échoue.
Là, quiconque est abject, horrible et malfaisant,
Quiconque un jour plongea son honneur dans la boue,
Noya son âme dans le sang ;

Là, le faux monnayeur pris la main sur sa forge,
L'homme du faux serment et l'homme du faux poids,
Le brigand qui s'embusque et qui saute à la gorge
Des passants, la nuit, dans les bois ;

Là quand l'heure a sonné, cette heure nécessaire,
Toujours, quoi qu'il ait fait pour fuir, quoi qu'il ait dit,
Le pirate hideux, le voleur, le faussaire,
Le parricide, le bandit.

Qu'il sorte d'un palais ou qu'il sorte d'un bouge,
Vient, et trouve une main, froide comme un verrou,
Qui sur le dos lui jette une casaque rouge,
Et lui met un carcan au cou !

L'aurore luit, pour eux sombre, et pour nous vermeille.
Allons ! debout ! Ils vont vers le sombre Océan,
Il semble que leur chaîne avec eux se réveille,
Et dit : " Me voilà ; viens-nous-en " !

Ils marchent, au marteau présentant leurs manilles,
A leur chaîne cloués, mêlant leurs pas bruyants,
Traînant leur pourpre infâme en hideuses guenilles,
Humbles, furieux, effrayants.

Les pieds nus, leur bonnet baissé sur les paupières,
Dès l'aube harassés, l'œil mort, les membres lourds.
Ils travaillent, creusant des rocs, roulant des pierres,
Sans trêve, hier, demain, toujours.

Pluie ou soleil, hiver, été, que juin flamboie,
Que janvier pleure, ils vont, leur destin s'accomplit,
Avec le souvenir de leurs crimes pour joie,
Avec une planche pour lit.

Le soir, comme un troupeau, l'argousin vil les compte ;
Ils montent deux à deux l'escalier du ponton,
Brisés, vaincus, le cœur incliné sous la honte,
Le dos courbé sous le bâton.

La pensée implacable habite encor leurs têtes,
Morts vivants, aux labeurs voués, marqués au front,
Ils rampent, recevant le fouet comme des bêtes,
Et comme des hommes l'affront.

III

Ville que l'infamie et la gloire ensemencent,
Où du forçat pensif le fer tond les cheveux,
O Toulon ! c'est par toi que les oncles commencent,
Et que finissent les neveux !

Va maudit ! ce boulet que, dans les temps stoïques,
Le grand soldat, sur qui ton opprobre s'assied,
Mettait dans les canons de ses mains héroïques,
Tu le traîneras à ton pied.

Voici maintenant une pièce d'un autre ton, quoique toujours animée de la même passion furieuse :

LE MANTEAU IMPÉRIAL

Oh ! vous dont le travail est joie
Vous qui n'avez pas d'autre proie
Que les parfums, souffle du ciel,
Vous qui fuyez quand vient décembre,
Vous qui dérobez aux fleurs l'ambre
Pour donner aux hommes le miel.

Chastes buveuses de rosée,
Qui, pareilles à l'épousée,
Visitez le lis du coteau,
O sœur des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles,
Envolez-vous de ce manteau !

Ruez-vous sur l'homme ; guerrières !
O généreuses ouvrières.
Vous le devoir, vous la vertu,
Ailes d'or et flèches de flamme,
Tourbillonnez sur cet infâme,
Dites-lui : " pour qui nous prends-tu ?

" Maudit ! nous sommes les abeilles !
" Des chalets ombragés de treille
" Notre ruche orne le fronton ;
" Nous volons, dans l'azur écloses.
" Sur la bouche ouverte des roses
" Et sur les lèvres de Platon.

" Ce qui sort de la fange y rentre,
" Va trouver Tibère en son antre,
" Et Charles Neuf sur son balcon,
" Va ! sur ta pourpre il faut qu'on mette
" Non les abeilles de l'Hymette
" Mais l'essaim noir de Montfaucon " !

Et percez-le toutes ensemble,
Faites honte au peuple qui tremble,
Aveuglez l'immonde trompeur,
Acharnez-vous sur lui, farouches,
Et qu'il soit chassé par les mouches
Puisque les hommes en ont peur !

S'il s'agissait ici d'une étude complète sur Victor Hugo, il me faudrait parler de la pièce intitulée l'*Expiation*, la plus forte de ce recueil, et l'une des plus admirables que le poète ait jamais écrites. Mais, comme il me faut abréger, je vais quitter les *Châtiments* après vous avoir cité quelques vers haineux contre Louis Veuillot, qui avait commis l'impardonnable crime de siffler autrefois l'orateur. Ecoutez en quel noble style celui-ci prend sa revanche :

Ce Zoïle cagot naquit d'une Javotte,
Le diable—ce jour-là Dieu permit qu'il créât—
D'un peu de Ravaillac et d'un peu de Nonotte
Composa ce gredin béat...

Armé d'un goupillon, il entra dans la lice
Contre les jacobins, le siècle et le péché,
Il se donna le luxe, étant de la police,
D'être jésuite et saint par-dessus le marché...

Regardez : le voilà !—Son journal frénétique
Plaît aux dévôts et semble écrit par des bandits.
Il fait des fausses-clefs dans l'arrière-boutique
Pour la porte du paradis.

Des miracles du jour il colle les affiches ;
Il rédige l'absurde en articles de foi ;
Pharisien hideux il trinque avec les riches,
Et dit au pauvre : Ami, viens jeûner avec moi...

C'est ainsi qu'outrageant gloires, vertus, génies,
Charmant par tant d'horreurs quelques niais fougueux,
Il vit tranquillement dans les ignominies
Simple jésuite et triple gueux.

Louis Veuillot répondit à cette diatribe misérable en quelques lignes écrasantes de mépris, d'abord dans l'*Univers*, et ensuite dans les *Odeurs de Paris*.

" M. Hugo, dit-il, se rue en hémistiches comme s'il avait à venger contre moi quelque grief atroce et inouï. Il ne venge que sa vanité mortifiée d'auteur et de tribun. J'ai toujours parlé de lui comme d'un poète incomplet, d'un moraliste insuffisant et d'un comparse politique ridicule : rien de plus. J'ai ri avec tout le monde tantôt de ses vers, tantôt de son journal, tantôt de son congrès de la paix et de ses motions humanitaires, toujours de ses discours ; j'ai été indigné comme tout le monde de son habit de pair de France retourné en carmagnole... C'est

tout. On a dit de lui bien autre chose : il y a eu dans les journaux du temps bien des allusions que l'*Univers*, fidèle à ses habitudes, a dédaigné de ramasser, et je n'ai pas même *tondu de ce pré la largeur de ma langue.* Je n'ai donc jamais violé à son égard les lois du combat les plus connues et les plus admises, et c'est uniquement pour avoir été atteint de quelques épigrammes légitimes qu'il me travaille aujourd'hui de son stylet... Si j'avais eu le dessein de le faire souffrir, j'aurais bien réussi, puisqu'après des années mes piqûres lui cuisent encore. Mais il s'est trop gratté et je ne visais point à produire une telle inflammation... Pauvre glorieux de chiffon ! Comme la verge qui flagelle l'orgueil lui a fait vite et dûrement son compte ! Il a reçu de Dieu le talent, des rois les honneurs, du peuple la popularité. Rien n'a profité dans ses mains ; il a tout perdu, et lorsqu'un semblant d'infortune lui permettait de rentrer en lui-même, d'envelopper au moins la ruine de son sort, il manque à cette dernière grâce, il déchire avec frénésie ce dernier manteau ; il se rend odieux et ridicule jusque dans le malheur ".

Je suis heureux, Mesdames et Messieurs, d'être arrivé à ce nom de Louis Veuillot, que le Cercle catholique de Québec a toujours entouré de sa fidèle admiration, et qui brille d'un éclat glorieux dans la littérature de notre siècle, au nom de cet incomparable écrivain qui a touché à tous les genres et qui a été maître dans tous, qui a eu la verve, la correction, le goût, l'esprit, la poésie, l'éloquence,

en un mot tout le clavier littéraire. Grand pamphlétaire, grand satirique, soldat de la plus sainte des causes, Louis Veuillot s'est servi pour la défendre des armes que tant de mécréants avaient employées pour la combattre. Il a été trop souvent parlé de lui à cette tribune pour que j'aie besoin de faire connaître son œuvre immense et merveilleuse. Je me bornerai donc à lui emprunter quelques citations caractéristiques.

Louis Veuillot a publié deux volumes de vers satiriques, les *Satires* et les *Couleuvres*. Ces vers ne forment, sans doute, qu'une partie accessoire de son œuvre. Et cependant ils ont une incontestable valeur. La grande renommée du prosateur a jeté dans l'ombre ses réelles facultés poétiques. " Louis Veuillot, écrit M. Frédéric Godefroy, dans son *Histoire de la littérature française*, n'est pas assez apprécié comme poète. Sa place de combat, ses luttes, ses polémiques ardentes, le souvenir des coups reçus et des affections froissées ont fait prononcer contre lui des jugements personnels et injustes. En dépit de ces appréciations dictées par la rancune, par la passion ou par l'antipathie, nous ne craindrons point d'affirmer que les *Satires* de Louis Veuillot, sans avoir une supériorité absolue, une perfection sans tache, restent comme un des meilleurs ouvrages du genre, pour l'élévation morale des sentiments, la force ou la délicatesse de la pensée, l'énergie ou la finesse de l'expression ".

Le passage suivant de la pièce intitulée *Préli-*

minaire donne la note dominante de tout ce volume des *Satires :*

J'attaque sans scrupule, et je suis sans alarmes.
L'adversaire est solide, il ne manque pas d'armes ;
C'est un prince. Parmi ses intimes varlets,
Quelques-uns ont du style... et beaucoup des stylets !
Ils vont envenimer leurs flèches les plus sûres ;
Mais trente ans j'ai bravé, j'ai cherché ces blessures,
Je sais qu'on n'en meurt pas.—Et dussé-je en mourir
Dussé-je ne laisser de moi dans l'avenir
Qu'un renom tout couvert de leur encre épaissie,
C'est mon devoir, voilà de quoi je me soucie.
Je les ai trop connus, ils m'ont trop tourmenté,
A tout ce que j'honore ils ont trop insulté ;
Contre Dieu, le bon sens, la grammaire et l'Eglise,
Ils ont trop à leur aise étalé leur sottise,
Trop menti, trop fourbi le sophisme insolent,
Trop abusé du vice et parfois du talent :
Je n'en peux plus ; il faut que mon cœur se soulage,
Et qu'à son tour ma main frappe et les endommage.

Il n'y a qu'à lire ce volume pour être convaincu que le poète a tenu parole, et que sa main a endommagé plus d'un contempteur de la vérité.

Mais c'est surtout en prose que Louis Veuillot a combattu. Un grand nombre de ses articles dans l'*Univers*, son *Esclave Vindex*, son *Fond de Giboyer*, plusieurs chapitres de ses *Libres Penseurs* et de ses *Odeurs de Paris* sont des pamphlets dans la meilleure acception du mot. Que de pages étincelantes, que de traits inoubliables il a laissés dans ce genre ! Laissez-moi vous citer cette mise en scène de deux types, Greluche et Ravet, dans les *Libres Penseurs :*

" Greluche et Ravet se jalousent, quoique amis et

collaborateurs. — Ravet, dit Greluche, n'a que fort peu d'imagination, et point du tout de style. Je le plains d'écrire ; le pauvre gars tire vers l'hôpital. — Ce que je reproche à Greluche, dit Ravet, c'est qu'il est trop modeste : il copie tout le monde. Si quelqu'un a fait quelque chose d'un peu propre, on en voit bientôt une imitation de sa main. Il prend jusqu'aux titres, et vous pouvez remarquer qu'il m'a volé celui de son dernier conte. Il aurait fait un excellent huissier ; mais il a voulu se mettre dans la littérature pour y mourir de faim.

" Ni Greluche ni Ravet ne daignent être jaloux d'un Gerbet ou d'un Montalembert.

" Ils marchent. Le mal qu'ils faisaient naguère par corruption native, ils le font présentement par passion : c'est une joute entre eux à qui vomira contre la religion plus de sottises et d'injures, à qui révoltera ce qui reste d'honnêtes gens par des hardiesses plus sales. Hier Babouin proposait de canoniser Voltaire. Non, dit Greluche, restaurons les autels de Mercure. Non, reprend Babouin, dressons un temple à Vénus *meretrix*. Babouin attaque les moines, Greluche outrage les religieuses. Babouin calomnie les Carmélites, Greluche bave sur les Sœurs de Charité. Greluche a une idée qu'il caresse et dont il ne parle à personne : il médite un roman où tous les personnages feront profession d'athéisme, et seront les plus honnêtes gens du monde. Babouin flaire ce beau projet, le vole à Greluche, et tâche de l'arranger en comédie. Ainsi Babouin renchérit

sur Greluche, ainsi Greluche sur Babouin. De leurs ordures ils couvrent des toises de papier. Revues, journaux, cabinets de lecture, théâtres en regorgent, en débordent, en crèvent. Greluche se nomme légion, Babouin se nomme légion. Il y a cinq cents Babouins à qui répondent cinq cents Greluches. Chaque Babouin a son aïeul, sa femelle et ses petits ; tout autant en a chaque Greluche. C'est chose réglée, il faut que le catholicisme succombe : les Babouins y ont engagé leur parole, les Greluches l'ont juré sur l'honneur.

" Que je puisse leur payer un sou de plus par ligne, à l'*Univêrs*, qu'ils ne reçoivent du journal où ils sont le plus payés, j'en fais des Capucins. Chacun d'eux m'apportera chaque jour un sermon, aussi long qu'il aura pu l'écrire. Ce ne seront que petits oratoires, dévots pèlerinages et bouquets spirituels. Babouin me demandera si l'on peut, sans blesser les oreilles pieuses, conter que le vertueux Léandre recherche en mariage la pudique Lélie, et Greluche, m'offrant un travail raisonné contre Voltaire, me dira tout bas de prendre garde aux licences de Babouin...

" Une chose, entre beaucoup d'autres, qui porte à croire que Dieu n'a point peur des gens de lettres ; c'est qu'il ne donne à aucun catholique un sac d'écus et la pensée de faire de tous ces Diderots des chantres ".

Voici une autre page du maître, extraite d'une réponse adressée par lui au *Siècle*, qui l'avait accusé

de se constituer le détracteur des gloires de la France :

" De vos gloires ou des nôtres, lesquelles sont vraiment les gloires de la patrie ? Depuis le beau jour où la France apparut, première née de l'Eglise, l'épée de Clovis à la main, la main de saiut Rémy sur la tête, jusque vers la moitié du XVIIIe siècle, c'est-à-dire durant quatorze cents années, toutes ses gloires, presque sans exception, sont profondément catholiques et monarchiques ; et celles qui portent le moins cet auguste caractère en sont encore trop marquées pour vous, qui datez de l'encyclopédie et de la république, qui n'êtes ni catholiques, ni monarchistes, qui rêvez tout autre chose que le trône de saint Louis et l'autel de Bossuet. Vous ne pouvez pas recevoir ces gloires, et, quoi que vous disiez, vous ne les recevez pas. Vous rejetez ce qu'elles ont cru, vous diffamez ce qu'elles ont illustré, vous voulez abolir ce qu'elles ont établi. Vous êtes condamnés à renier tout le passé de la France. Vous êtes une France nouvelle, ou plutôt une France à rebours qui rompt avec ces grands ancêtres, et qu'à leur tour les ancêtres ne connaissent pas. Vous abjurez leurs principes, vous abjurez leurs croyances, vous abjurez leur histoire ou vous la profanez ; vous abjurez jusqu'à leur langue, et dans votre jargon emphatique et confus, comme en tout le reste, ce qui vous caractérise est le défaut le plus contraire à leurs qualités. Vous vivez d'emprunts faits à des plagiaires récents. Votre religion ou votre philosophie vient d'Allemagne ; votre politique vient d'Angle-

terre ; votre morale est encore à fabriquer ; votre littérature..., mais, pour avoir une littérature, il faut d'abord avoir une langue : vous ne savez pas même ce que c'est qu'une littérature. Vous prenez M. Sue et M. Dumas pour des écrivains ; ce qui passe cette mesure, vous l'applaudissez sans doute, mais vous ne l'entendez plus et vous n'êtes plus en état de goûter ce qui reste de bonne littérature dans M. Béranger. J'en atteste tout ce qui sort de vos lourdes mains, et particulièrement l'article que vous aurez la simplicité d'écrire pour réfuter celui-ci. Il vous faut une littérature qui serve votre politique et qui lui ressemble : quelque chose de vulgaire et d'un peu clandestin, qui aille en bas, qui achève d'aveugler l'ignorance, qui achève d'envenimer la jalousie, qui fasse mépriser les supériorités spirituelles, haïr les supériorités sociales, détester toute subordination, perdre tout respect. Voilà pourquoi vous aimez tant Voltaire et Béranger, et encore plus M. Sue et vos autres feuilletonistes : tout ce qu'ils touchent, tout ce qu'ils gâtent, se détache de la vieille France, vient à vous, est pour vous. Vous régnez sur ces captifs de l'incrédulité religieuse, morale et civile ; vous les remplissez de vos idées, ils entendent votre langue, et c'est le mépris le plus absolu qui se puisse faire de toutes les gloires du nom français ".

Les pages de cette force abondent dans les *Mélanges* et les autres œuvres du grand écrivain.

Les *Châtiments* de Victor Hugo, les *Satires* et les *Couleuvres* de Louis Veuillot n'ont pas été les seules

poésies satiriques qui aient vu le jour durant la période de 1851 à 1870. Un autre poète, M. Victor de Laprade, a manié, à son heure, le fouet de la satire. Ses *Muses d'Etat*, publiées par le *Correspondant* en 1866, produisirent une vive sensation. On trouve cette pièce, avec d'autres du même genre, dans un volume intitulé : *Poèmes civiques*. M. de Laprade a aussi publié, en 1876, un autre recueil intitulé *Tribuns et courtisans*, qui procède de la même inspiration.

Nous arrivons maintenant au moment où la *Lanterne* d'Henri Rochefort commença à éclairer de ses rayons sinistres les derniers jours du second empire. C'est en 1868 que cet écrivain conquit sa renommée de pamphlétaire. Né en 1831, Henri, comte de Rochefort-Luçay, — car ce farouche démagogue est noble d'origine, — débuta dans les lettres comme vaudevilliste, fit du journalisme au *Figaro* et trouva définitivement sa veine quand il fonda, en 1868, sa *Lanterne*, dirigée contre les hommes et les institutions de l'Empire. Nous ne nous appesantirons pas sur les écrits du lanternier. Ils dépassèrent en violence et en brutalité tout ce qu'on avait lu jusqu'alors. Quelques traits pris çà et là donneront une idée de sa manière :

" Le *Courrier de l'Intérieur* est cité devant la police correctionnelle pour un article intitulé : *Un chapitre inédit de l'histoire du Deux-Décembre*. Etrange pays que celui où l'on poursuit ceux qui racontent les deux-décembre et où on couronne ceux qui les font ".

" La statue équestre de Napoléon III, représenté en César (rions-en pendant que nous y sommes), est l'œuvre de M. Barye. On sait que M. Barye est le plus célèbre de nos sculpteurs d'animaux ".

" Mon opposition est systématique, je le reconnais, dit-il, mais il faut être juste, l'admiration du *Constitutionnel* ne l'est pas moins. Tant que plusieurs de nos dignitaires toucheront systématiquement 250,000 à 300,000 francs par an ; tant que M. Rouher soutiendra systématiquement que l'expédition du Mexique est la plus grande pensée du règne (pas du règne de Maximilien, bien entendu) ; tant que les choses, enfin, me paraîtront marcher systématiquement mal, je répéterai systématiquement qu'elles ne vont pas bien ".

" On a vendu, l'autre jour, 92 francs un cheval qui fut l'un des plus brillants des écuries du duc de Morny. Devant ces 92 francs donnés pour le cheval, on frémit en songeant que le maître, qui nous a tant coûté, ne les a jamais valu ".

" Napoléon III choisit généralement le mois de janvier pour faire des promesses, et il garde les onze autres mois de l'année pour ne pas les tenir ".

Refugié à Bruxelles en 1868, élu député en 1869, et devenu directeur du journal la *Marseillaise*, la même année, Rochefort fit partie du gouvernement de la Défense nationale, le 4 septembre 1870, se compromit dans les événements de la Commune en 1871, fut emprisonné, puis déporté à Nouméa, s'évada et résida quelque temps à Genève et à Londres,

revint en France après l'amnistie en 1880, fonda l'*Intransigeant*, journal radical et socialiste, déclara la guerre à ses anciens amis arrivés au pouvoir, parce qu'il les trouvait encore trop peu avancés pour lui, prit une part active à la campagne boulangiste, s'esquiva encore une fois pour ne pas être arrêté, fut condamné pour haute trahison, et demeure maintenant à Londres d'où il rédige son *Intransigeant* avec une violence inouïe [1]. Suivant moi le talent d'Henri Rochefort a été grandement surfait. Il a du trait, mais il manque de souffle et d'éloquence. Quant à son œuvre, elle est d'un bout à l'autre ce qu'il y a de pire dans le mauvais.

Un écrivain bien supérieur à Henri Rochefort, c'est Edouard Drumont. Le directeur de la *Libre Parole* est un pamphlétaire de race, puissant dans l'invective, cruel dans l'ironie, éloquent et poétique à ses heures, très érudit et artiste jusqu'au bout des ongles.

Drumont a débuté dans les lettres avant 1870, mais il a mis du temps à percer, et sa grande renommée date surtout de sa *France juive* publiée en 1885.

J'ai déjà cité, à cette tribune, de copieux extraits de l'œuvre de Drumont. Je me bornerai donc à vous lire ici cette page finale de son livre *Le secret de Fourmies :*

" Tout a réussi aux malfaiteurs qui nous gouver-

1—Depuis 1895, Rochefort est revenu à Paris, en vertu de la loi d'amnistie qui fut votée vers cette époque.

nent. Ces hommes, qui traînent après eux un passé fangeux, qui ont comparu en police correctionnelle pour outrages aux mœurs, qui ont été mêlés à toutes les escroqueries de ces temps, semblent jouir d'une mystérieuse protection. On se sent confondu d'étonnement devant cette interruption absolue du fonctionnement de toute justice supérieure. Et dans ce Paris qui a vu tant de révolutions, dans ce Paris où chaque rue, chaque place vous rappelle l'écroulement de quelque régime qui se croyait affermi pour toujours, une voix semble dire de patienter, d'espérer, promettre qu'on verra des choses qui soulageront la conscience oppressée.

" Il y a du fil encore sur les quenouilles que filent les Parques, il y a des années encore à compter, même dans ce siècle, et dans ces années il y aura un événement que nous ne parvenons pas à découvrir et qui changera tout. Les ruffians qui sont aujourd'hui dans des palais se réveilleront tout à coup au fond d'une prison, livrés à toutes les angoisses, en proie à toutes les terreurs, s'attendant aux plus affreux supplices.

" C'est une certitude que l'on a et, à vrai dire, de cette certitude on ne pourrait dire ni le *pourquoi* ni le *comment*, et cependant on est sûr que cela sera, et l'on en est si sûr que c'est une idée qui rattache à la vie ; on serait fâché de partir avant d'avoir vu la fin de tous ces coquins. . .".

Il y a beaucoup de bon chez Drumont, mais ses œuvres ne sont pas sans danger. Il incline trop vers le socialisme et ne respecte pas assez les hommes et

les institutions qui devraient être à l'abri de ses traits. C'est un esprit capricieux, chez qui l'impression domine le jugement. Dans ces derniers temps ses attaques passionnées contre le comte de Mun, contre Mgr d'Hulst, contre le Souverain Pontife lui-même lui ont fait beaucoup de mal, et ont nécessairement diminué son prestige auprès de l'opinion catholique.

Mesdames et Messieurs, nous voici parvenus au terme de cette causerie bien imparfaite. Mon seul but a été de faire défiler rapidement sous vos yeux les principaux satiriques et pamphlétaires français de notre siècle.

Châteaubriand, Paul-Louis Courier, Béranger, Barthélemy et Méry, Barbier, Cormenin, Victor Hugo, Louis Veuillot, Henri Rochefort, Edouard Drumont, voilà les écrivains que les historiens littéraires de notre époque classeront comme les plus illustres représentants de ce genre.

Vous avez pu constater que, dans ce groupe d'auteurs fameux, tous n'ont pas les mêmes titres à notre admiration et à notre sympathie. Châteaubriand a rendu d'incontestables services à la cause religieuse, mais il y a beaucoup de mélange dans son œuvre.

Cormenin a terminé sa carrière mieux qu'il ne l'avait commencée. Drumont n'est pas toujours un guide sûr. Quant aux autres, Barbier, Barthélemy et Méry n'avaient pas l'esprit chrétien ; Paul-Louis Courier, Béranger, Victor Hugo et Rochefort ont

mis leur plume et leur talent au service des plus détestables causes, et il ne saurait y avoir de profit à les fréquenter assidûment. Les modèles que nous devons étudier, ce sont les œuvres des champions de la vérité, de ceux qui, comme Louis Veuillot, n'ont cessé de combattre pour l'Eglise et la société chrétienne.

Ceux-là sont nos maîtres, ceux-là sont nos chefs, ceux-là doivent être nos inspirateurs, c'est chez ceux-là qu'il faut aller chercher la lumière, la tactique, la doctrine et le style.

ADRESSE

DU

CERCLE CATHOLIQUE DE QUÉBEC

À

MONSIEUR LE MARQUIS DE LÉVIS ET À MONSIEUR LE MARQUIS DE NICOLAY

MESSIEURS,

La province de Québec que vous visitez en ce moment, et qui était autrefois le cœur de ce vaste pays qu'on appelait la Nouvelle-France, la province de Québec a une devise dont elle est fière et qu'elle aime à graver au fronton de ses monuments et de ses palais. Cette devise n'a que trois mots : " Je me souviens " ; mais ces trois mots, dans leur simple laconisme, valent le plus éloquent discours. Oui, nous nous souvenons. Nous nous souvenons du passé et de ses luttes, du passé et de ses leçons, du passé et de ses malheurs, du passé et de ses gloires. Et il était le fidèle interprète de ce culte du souvenir, ce poète canadien, Crémazie, le plus grand de nos bardes patriotiques, lorsqu'il nous adressait ces vers que vous me pardonnerez de vous citer :

> Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux
> Où, seuls, abandonnés par la France, leur mère,
> Nos aïeux défendaient son nom victorieux,
> Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?

Regrettez-vous encore ces jours de Carillon
Où, sous le drapeau blanc enchaînant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire ?

En vous redisant cette poétique apostrophe, à laquelle notre peuple tout entier pourrait répondre : je me souviens, je vous ai priés de me pardonner cette citation parce qu'elle vous faisait entendre, à vous fils de la France contemporaine, un écho de notre plainte filiale envers la France du XVIIIe siècle, oublieuse des enfants qui luttaient, souffraient et mouraient pour elle, sur les plages lointaines de l'Amérique. Mais qu'ai-je besoin de m'excuser ? S'il y avait en France, en 1759, des philosophes de boudoir et des poètes de cour qui se moquaient de nos " quelques arpents de neige ", il y avait aussi des preux qui venaient les arroser de leur sang, il y avait des héros qui venaient les défendre de leur glaive, il y avait des capitaines qui venaient les illustrer de leurs exploits. Et je me hâte de prononcer le nom que tout le monde a dans le cœur et sur les lèvres, et de vous dire : héritiers et descendants de Lévis, vous êtes des nôtres ; durant les jours épiques de 1758, de 1759 et de 1760, vous étiez ici au champ d'honneur dans la personne de votre grand aïeul ; nos souvenirs sont donc vos souvenirs, nos malheurs sont vos malheurs, et vos gloires sont nos gloires. Vous pourrez parcourir d'un œil assuré les pages de nos historiens et de nos poètes : le reproche ne vous y atteint pas et la reconnaissance enthousiaste est votre seul partage.

Soyez les bienvenus parmi nous, Messieurs, et ne vous étonnez pas que votre présence produise une si vive émotion. Elle rajeunit, pour ainsi dire, de plus d'un siècle et quart, le Canada français. Elle donne comme une figure et une réalité vivantes au fantôme aimé du passé. Elle évoque à nos yeux ravis

> Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.

Elle fait renaître soudain et rayonner à nos regards

> ..... cette époque héroïque
> Où, sous Montcalm, nos bras victorieux
> Renouvelaient, dans la jeune Amérique
> Les vieux exploits chantés par nos aïeux.

Elle fait surgir de leur cadre historique ces scènes dramatiques et grandioses,

> Où la voix de Lévis retentissait sonore.

Elle fait briller, en particulier, d'un nouvel éclat, elle met dans une lumière plus actuelle ce nom qui est votre couronne et notre orgueil : Lévis !

N'est-ce pas toute une épopée qui revit lorsqu'on le prononce ? Lévis, c'est Chouaguen, Saint-Sacrement, Carillon, Montmorency et Sainte-Foye ! Lévis, c'est l'héroïsme tenant la fortune en échec, et changeant peut-être nos destinées, si la valeur et le génie de l'homme pouvaient balancer les décrets de Dieu ! Lévis, c'est le drame pathétique des derniers jours de la Nouvelle-France, c'est la victoire reconquise aux champs mêmes de la défaite, c'est la gloire illuminant d'un rayon suprême le régime expirant, et

déposant, comme un germe de vie, dans le tombeau où notre peuple semble descendre, ces garanties tutélaires qui vont en faire le berceau de nos franchises et de notre grandeur futures.

Voilà ce qui constitue, suivant nous, le titre original et magnifique de votre illustre aïeul à l'impérissable gratitude du peuple canadien. En effet, le 28 avril 1760, ce que le héros de Sainte-Foye semait de sa main victorieuse, dans les sillons historiques deux fois rougis et fécondés du sang des braves, ce n'était pas la mort, c'était la vie ; c'était autre chose que des cadavres de soldats, de miliciens et de sauvages, c'étaient la foi, l'honneur et la liberté d'un peuple. Semence généreuse dont notre siècle a vu mûrir les immortelles moissons, et qui a fait de Lévis plus que le héros du passé, le sauveur de l'avenir.

Votre nom, M. le marquis de Lévis, est donc l'un des plus puissants anneaux de la chaîne infrangible qui nous unit à la France. Loyaux sujets et sujets heureux de l'Angleterre, nous n'en conservons pas moins l'amour de la noble nation qui nous a enfantés à la civilisation et à la foi chrétiennes. Et, durant votre séjour parmi nous, notre fierté et notre joie seraient que vous eussiez un peu l'illusion de la patrie française. Autrefois nous étions la Nouvelle-France. On nous dit que les rôles sont changés, que la France nouvelle est en Europe et que la vieille France est ici. Nous acceptons volontiers cette interversion et nous consentons à à être, en Amérique, la vieille France. Non pas,

sans doute, au point de vue de ces formes sociales et politiques qui sont susceptibles de modification suivant l'action du temps et la marche des siècles. Mais nous consentons à être la vieille France par ce qui constitue surtout l'âme d'un peuple : par la foi, par l'attachement aux institutions religieuses et nationales, par la fidélité aux antiques traditions qui ont fait la force et la grandeur de la fille aînée de l'Eglise.

Cette France-là, Messieurs, cette France chrétienne qui est la nôtre, nous savons qu'elle vous compte parmi ses plus illustres représentants. Et c'est un titre de plus que vous avez à la respectueuse sympathie du Cercle catholique de Québec, dont tout le programme et toute l'ambition sont de marcher de loin sur les traces des œuvres analogues que des catholiques éminents ont fondées dans votre pays.

Nous vous remercions cordialement de la visite que vous avez bien voulu nous faire avec les personnes distinguées qui vous accompagnent. Et nous vous prions de croire que ce jour comptera, pour notre société, comme l'un de ces jours fortunés que les anciens marquaient d'une pierre blanche afin d'en commémorer l'heureux souvenir.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

AVANT PROPOS 5

LA NATIONALITÉ CANADIENNE-FRANÇAISE—Conférence prononcée au Cercle catholique de Québec, le 30 mars 1880. 7

DISCOURS prononcé à l'inauguration du monument Massé, à Sillery, le 18 juin 1880 45

CLASSIQUES ET ROMANTIQUES—Conférence prononcée à l'Institut-Canadien de Québec, le 23 décembre 1881.. 51

ADRESSE présentée au général de Charette, le 28 juin 1882. 103

L'ÉDUCATION CATHOLIQUE—Discours prononcé au collège de Sainte-Anne, le 21 février 1883 107

L'ANNIVERSAIRE DE CARILLON—Conférence prononcée au Cercle catholique de Québec, le 8 juillet 1886..... 125

L'ART DE BIEN DIRE—Rapport sur un concours de récitation au Cercle catholique de Québec 147

MANIFESTE de la société St-Jean-Baptiste de Québec, 1889. 195

DISCOURS en réponse à la santé de la presse, au banquet de la Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin 1889..... 201

DISCOURS en réponse à un toast " au Canada " proposé par le comte de Paris, au banquet donné en son honneur, à Québec, le 28 octobre 1890..... 205

PAGES

DISCOURS prononcé le 23 juin 1891, au collège de Sainte-Anne 209

DISCOURS prononcé au banquet de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, le 22 août 1892..... 217

CHRISTOPHE COLOMB—Discours prononcé à l'Académie de Musique de Québec, le 12 octobre 1892, à l'occasion des fêtes Colombiennes célébrées sous les auspices de l'Institut-Canadien..... 223

LA POLITIQUE FRANÇAISE EN 1893—Conférence prononcée devant le Cercle catholique de Québec, le 28 mars 1893..... 245

PAMPHLÉTAIRES ET SATIRIQUES—Conférence prononcée au Cercle catholique de Québec, le 23 octobre 1895..... 277

ADRESSE de bienvenue à monsieur le marquis de Lévis et à monsieur le marquis de Nicolay..... 333

FIN DE LA TABLE

Universitas CANADIANA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

NOV 1 1 1988

DEC 0 7 1988

JAN 0 3 1989

DEC 2 3 1988

01 DEC. 1993

30 NOV. 1993

27 MARS 1994

27 MARS 1994

CE

a39003 003525176b

FC 176 .C47 1897
CHAPAIS, THOMAS
DISCOURS ET CONFERENCE

CE
FC
C176
.C47 1897

CHAPAIS, THOMAS
DISCOURS ET CONFERENCES

1494362

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 01 04 17 03 5